530

RECUEIL

DES

PIÉCES DE THÉATRE,

LUES

PAR MR. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE STREET, LEICESTER FIELDS.

TOM VI.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-ſtreet,
au Coin de Bruton-ſtreet.

M.DCC.LXXXVI.

PQ
1221
L5
Z.6

L'HONNETE CRIMINEL,

DRAME

EN CINQ ACTES & EN VERS.

PAR

M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Illi ſolatium eſt pro honeſto dura tolerare, & ad cauſam à patientiâ reſpicit.

SENECA *De Providentia.*

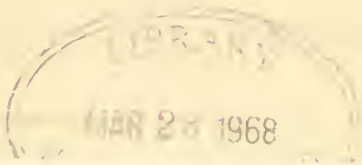
CONTENTS of VOL. VI.

L'Honnete Criminel.
La Marâtre.
Oui ou Non.
L'Anglais, ou Le Fou Raiſonnable.
On Fait Ce Qu'on Peut Non Pas Ce Qu'on Veut.
L'Ecrivain des Charniers.

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M DCC LXXXVI.

PQ
1221
L5
Z6



L'HONNETE CRIMINEL,

DRAME

EN CINQ ACTES & EN VERS.

PAR

M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Illi ſolatium eſt pro honeſto dura tolerare, & ad cauſam à patientiâ reſpicit.

SENECA *De Providentia.*

NOUVELLE EDITION.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M DCC LXXXVI.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ANPLACE, Commandant des Galères.

CECILE, Veuve de Mr. d'Orfeuil, riche Négociant.

ANDRE, Galérien.

Mr. D'OLBAN.

AMELIE, Amie de Cécile.

LISIMON, Vieillard.

FRONTIN, PERNELLE, } Laquais de Cécile.

Un Laquais du Comte.

La Scène eſt à Toulon ſur le bord de la Mer.

L'HONNETE CRIMINEL.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente la Mer dans le fond, avec la partie d'une Galére dont le reſte eſt caché. On voit à gauche la maiſon où logent Cécile & Amélie, & à droite celle du Commandant.

SCENE PREMIERE.

ANDRE *ſeul ſur le rivage.*

LE lever du Soleil, en ce brillant lointain,
Ne m'a jamais ſemblé ſi beau que ce matin.
La Mer paroît tranquille, & le ciel ſans nuage
Promet aux matelots un jour exempt d'orage—
Pour moi ſeul ſur la terre il n'eſt plus de beaux jours!
Que ſert le calme, hélas! quand on a fait naufrage?
J'ai tout perdu; l'eſpoir m'eſt ravi pour toujours.
Dieu qui vois mes tourmens, tu ſais ſi j'en murmure!
Signe honteux du crime & ſon vil châtiment,

Cette chaîne eſt bien chère à mon cœur innocent.
J'aime à ſentir ſon poids. La vertu, la nature
Répandent ſur mes maux un charme conſolant.
Non, ce n'eſt pas ſur moi, c'eſt ſur vous que je pleure,
O père infortuné ! vous dont juſqu'à cette heure
J'ignore le deſtin—ſans doute il eſt affreux.
Pauvre, errant, fugitif, mon père malheureux
Traîne en quelque déſert ſa languiſſante vie—
Ou bien dans l'amertume il l'a déja finie.
Oui, depuis que je ſuis enchaîné ſur ce bord,
S'il n'eût pas ſuccombé ſous ſes peines cruelles,
Sans doute j'aurois eû de lui quelques nouvelles :
Mais mon père n'eſt plus, mon pauvre père eſt mort !
Que fait donc à préſent ma déplorable mère ?
Aſſiſe ſur ſa tombe, empliſſant l'air de cris,
Sans appui, ſans ſecours, au ſein de la miſère,
Peut-être en ce moment elle appelle ſon fils.
Elle l'appelle en vain !—ô regrets ! ô tendreſſe !
Quelle main prendra ſoin de ſa triſte vieilleſſe ?
Si je pouvois du moins lui faire parvenir
Le peu d'argent qu'ici, depuis mon eſclavage,
J'ai, par un long travail, gagné ſur ce rivage !—
A qui m'adreſſerai-je, & comment découvrir ?—
Dans la compaſſion les malheureux eſpèrent,
Mais au bruit de nos fers la pitié ſemble fuir ;
A notre approche, hélas ! tous les cœurs ſe reſſèrrent,
Et ſe font un devoir de ne pas s'attendrir !
Cherchons pourtant encor : quelque étranger peut-être
Plus ſenſible——

SCENE II.

Le Comte D'ANPLACE, ANDRE, un Laquais du Comte.

LE COMTE *à ſon laquais.*

AUSSSI-tôt qu'on les verra paroître,
(Au Galérien.)
Viens m'avertir. Et toi, retourne ſur ton bord.
Tu ne peux aujourd'hui travailler ſur le port.
De la Marine ici j'attends deux Commiſſaires
Qui viennent de Toulon viſiter les Galères.
André, ſois à ton banc comme tous les forçats,
Mais ſonge qu'avec eux je ne te confonds pas.
(André ſort.)

SCENE III.

LE COMTE *ſeul.*

AH! je vais donc revoir ma charmante Amélie!
Et je dois ce bonheur à ſon aimable amie!
Elles ſont en ces lieux! voyage fortuné,
Que croit à peine encor mon eſprit étonné!
Jour heureux! je vais être aux pieds de ce que j'aime!
O chère amante! ô vous dont la tendreſſe extrême
Refuſant pour moi ſeul les plus riches partis
Conſerve à mon amour un cœur d'un ſi grand prix,
Quand pourrons-nous enfin unir nos deſtinées?

En vain nous nous aimons : hélas ! malgré nos feux
Il paſſera peut-être encor bien des années,
Avant qu'un doux lien puiſſe combler nos vœux.
Oncle injuſte !—oui, c'eſt lui, ſon préjugé barbare
Qui ſeul, tant qu'il vivra, nous retient, nous ſépare.—
Il me vend cher les biens qu'il prétend me donner !
Elle n'eſt pas noble ! Elle ? Amélie ? ô blaſphème !
La nobleſſe n'eſt rien, ou c'eſt la vertu même.
Je gémis quand j'entends ainſi déraiſonner,
Quand je vois la ſottiſe (& tout le monde y tombe)
De conſulter les morts, de fouiller dans leur tombe,
Pour ſavoir ſi l'on doit eſtimer les vivans.
Des cadavres pourtant n'illuſtrent pas les gens ;
Ils n'y font rien, ſur-tout lorſque l'on ſe marie.
Quoi ! l'on me ſoutiendra que je me méſallie,
En épouſant les mœurs, la vertu, la beauté ?
Et l'orgueil n'inventa la vaine qualité,
Que pour y ſuppléer, & la mettre à leur place.

SCENE IV.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, FRONTIN.

AMELIE *ſortant avec Cécile.*

IL s'attend peu ſans doute à nous voir ſi matin ;
Il ſera bien ſurpris.

CECILE *à ſon laquais.*

Entendez-vous, Frontin ?
Allez de notre part dire au Comte d'Anplace
Qu'il peut venir nous joindre, & qu'on l'attend ici.

FRONTIN.

Je crois qu'il me prévient, Madame, le voici.

AMELIE *vivement.*

C'eſt lui-même.

CECILE *au laquais.*

Il ſuffit, laiſſez-nous.

LE COMTE *prenant la main de Cécile & la baiſant.*

Ah ! Madame,
Que ne vous dois je point, & quels remercimens
Pourront—l'expreſſion manque à mes ſentimens.
Je peindrois mal tous ceux qui rempliſſent mon ame ;
(Montrant Amélie.)
Mais tournez ſeulement les yeux, regardez-la,
Et jugez de l'excès de ma reconnoiſſance.
Tout l'accroît, ce voyage, & cette diligence.
Quoi ! ſi tard arrivée, & je vous vois déja ?
De la route pourtant vous deviez être laſſe :
La chaleur, l'équipage, enfin tout le tracas—

CECILE.

Qui vient voir ſes amis ne ſe fatigue pas,
Ou l'on eſt délaſſé ſi-tôt qu'on les embraſſe.

LE COMTE.

Vous n'en pouvez douter, l'amitié dans ces lieux
Partage avec l'amour mon cœur entre vous deux.
C'eſt donc vous que je vois, c'eſt vous, belle Amélie !
A vos genoux enfin je puis—

AMELIE *ſe jettant au cou de Cécile.*

O mon amie !
Cachez dans votre ſein mon trouble & ma rougeur.

CECILE.

Et pourquoi donc rougir ? Vous faut-il avoir honte
D'une innocente ardeur que mérite le Comte ?

Pourquoi voudriez-vous lui cacher ſon bonheur ?
De tous les ſentimens qu'inſpire la nature,
L'amour eſt le plus beau, quand la vertu l'épure.

AMELIE.

Ah ! qu'il connoît aſſez à quel point il m'eſt cher !
Pour lui ſecrettement prévenue, attendrie,
A répondre à ſes feux par vous-même enhardie,
Mon cœur avec le ſien dès long-tems s'eſt ouvert.
Vous me l'aviez permis. O ma tendre Cécile !
O vous, ma protectrice & mon unique aſyle !
Vos bontés m'arrachant au plus funeſte ſort
M'ont rendu les parens que me ravit la mort.
Vous faites plus pour moi qu'une ſœur, qu'une mère.
Indulgente, attentive à tous mes vœux, hélas !
Vos généreuſes mains.—

CECILE.

Y penſez-vous, ma chère ?
Eh quoi ! vous me louez ! ne nous aimons-nous pas ?
Tout eſt dit. D'autres ſoins ici m'ont amenée :
Je viens pour y conclure enfin votre hyménée.
Je veux, il en eſt tems, vous donner pour époux
Un amant vertueux & ſi digne de vous.

AMELIE.

Qui, moi ? qu'avec le Comte à préſent je m'engage ?
Sans fortune, ſans nom, par d'imprudens liens
Je le ferois encor déshériter des ſiens ?
Moi ! je voudrois—

LE COMTE.

Madame, il n'eſt point d'avantage
Que je ne ſacrifie, & je renonce aux biens—

AMELIE.

Quand à ce ſacrifice un amant ſe réſigne,
Celle qui le permet en eſt toujours indigne.
Non, je vous aime trop.

LE COMTE.

Si je ne conſultois
Que mon propre penchant & mes deſirs ſecrets,
Je vous preſſerois plus de daigner vous y rendre ;
Mais j'héſite, il eſt vrai, je crains en ce moment
De ne pouvoir vous faire un ſort aſſez brillant.
Mon oncle eſt vieux, peut-être il vaudroit mieux attendre.

CECILE.

Parens durs & cruels qui nous tyrannifez,
Vous en voyez le prix ! Trouvez-vous donc des charmes
A ſécher par avance, à prévenir les larmes
Dont vos tombeaux un jour devoient être arroſés !
(Au Comte.)
Monſieur, vous n'attendrez le trépas de perſonne
Pour vivre heureux. Je crois que de votre oncle au plus
Vous pourriez à ſa mort avoir cent mille écus ;
C'eſt où va ſa fortune. Eh bien, moi je les donne
En dot à mon amie.—Oui, je rends grace aux Cieux
D'être riche en ce jour, d'avoir en héritage
Eu des biens dont je puis faire un ſi digne uſage.
C'eſt en les partageant qu'on en jouit le mieux.

AMELIE.

Tant de bonté m'accable autant qu'elle me flatte.
Vous voulez, malgré moi, me forcer d'être ingrate.
Que faire pour répondre à de ſi grands bienfaits ?

CECILE.

Rien que les accepter, & n'en parler jamais.

AMELIE.

Non, l'honneur, le devoir me défend l'un & l'autre.
C'eſt à mon amitié de modérer la vôtre ;

Den arrêter l'excès, ſans jamais l'oublier,
De refuſer vos dons & de les publier.
Je ne recevrai point.—

CECILE.

Arrêtez, Amélie ;
Vos refus bleſſeroient le cœur de votre amie.
Hâtons-nous d'aſſurer votre félicité.
(A part.)
Vous ſavez que bientôt.—Hélas ! trop tôt peut-être !
Il faudra que j'engage auſſi ma liberté.
Mais avant de la perdre entre les bras d'un maître,
J'aurai la joie au moins d'en avoir dans ces lieux
Fait un dernier uſage en faveur de vous deux.

AMELIE.

Trop généreuſe amie !

LE COMTE.

O femme incomparable !
Sexe toujours charmant, & ſouvent adorable !
(Ils prennent chacun une main de Cécile, & la baiſent avec tranſport.)

CECILE.

Modérez ces tranſports, vous ne me devez rien :
On travaille pour ſoi lorſque l'on fait le bien.
Aimez-vous, aimez-moi ; c'eſt le prix qu'oſe attendre.——

SCENE V.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, *un Laquais du Comte.*

LE LAQUAIS.

ILS arrivent, Monſieur ; ils viennent de deſcendre
Au logis que pour eux on a fait préparer.

LE COMTE *à Cécile & à Amélie.*

De vous, quelques momens, il faut me ſéparer ;
Vous me le permettez. Ce ſont des Commiſſaires
Envoyés par la Cour. Je ne tarderai guères
(A Cécile, en baiſant la main d'Amélie.)
A venir vous rejoindre. Ah ! Madame, croyez
Qu'à jamais tous les deux nous ſommes à vos pieds.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE.

AMELIE.

EH quoi ! vos ſoupirez ? toujours triſte, réveuſe,
Vous faites mon bonheur, & n'êtes pas heureuſe ?
Vos larmes, malgré vous, ſont prêtes à couler ;
Vous avez des chagrins que vous voulez céler.

CECILE.

Tout le monde a les ſiens, c'eſt notre deſtinée.

AMELIE.

Et pourquoi dans mon ſein craignez-vous d'epancher.
Ceux qui vous font gémir ? d'où vient me les cacher ?
Plus que vous-même, hélas ! je ſuis infortunée,
Si vous ne les oſez confier à ma foi.
Vous ſoupçonnez mon cœur, & vous doutez de moi.
N'eſt-ce que par des dons qu'on prouve ſa tendreſſe ?
Ah ! c'eſt votre douleur, & non votre richeſſe,
Que ma vive amitié demande à partager.
Le récit de vos maux pourroit les ſoulager.
Senſible également, notre ame ſe reſſemble ;
Pour conſolation nous pleurerons enſemble.

CECILE.

Eh bien, ce ſont vos feux, votre raviſſement,
C'eſt de votre bonheur le ſpectacle touchant,
Qui vient de m'attendrir. Ma chère, à cette vûe,
(Pour le cacher, hélas ! j'ai fait de vains efforts.)
Mes ſens ſe ſont troublés, mon ame s'eſt émue.
Ah ! je ne gouterai jamais ces doux tranſports.
Par des devoirs cruels en tout tems entraînée,
Je fus à l'infortune en naiſſant condamnée.

AMELIE.

Mais ſi Monſieur d'Olban n'eſt pas de votre goût,
Si vous ne l'aimez point, qui vous force après tout
A l'épouſer ? De vous n'êtes-vous pas maîtreſſe ?

CECILE.

Je ne ſais : je voudrois remplir les derniers vœux
D'un époux qui pour moi montra tant de tendreſſe.
Avant que pour toujours la mort fermât ſes yeux,
" De mes biens, me dit-il, je vous fais héritière :
" J'ai pourtant un neveu ; mais Cécile, j'eſpère
" Que peut-être à ſon ſort uniſſant vos deſtins
" Vous lui rendrez ces biens que je laiſſe en vos mains.
" Puiſſe mon cher d'Olban vous aimer & vous
" plaire !"

AMELIE.

Soit. Mais à vous toucher s'il n'eſt point parvenu,
Vous n'êtes engagée à rien, la choſe eſt claire.
Au fond de l'Amérique il a long-tems vécu ;
Et rendu miſanthrope en ce climat ſauvage,
Il en a pris les mœurs.

CECILE.

Il n'en eſt revenu
Qu'afin de m'épouſer.

AMELIE.

Non : ſans ce mariage
Ses affaires toujours exigeoient le voyage.
On lui faiſoit déja ce terrible procès——

CECILE.

Il en attend la fin, pour preſſer davantage
Notre union.

AMELIE.

On dit que pour lui le ſuccès
Semble encor très-douteux.

CECILE.

Et moi, j'en répondrois.
Je crois Monſieur d'Olban vraiment irréprochable
Tout ſon crime eſt d'avoir réprimé des abus
Qu'il n'eût pu tolérer ſans ſe rendre coupable
Et ſes accuſateurs ſont des fripons connus.

AMELIE.

N'importe. A t-il daigné voir ſeulement un Juge ?
Il a des ſentimens bons avant le déluge ;
Mais qui ſont à préſent un vice capital.
De cet eſprit gothique il ſe trouvera mal.

CECILE.

Je ne hais pourtant pas en lui ce caractère,
Il a je ne ſais quoi d'aſſez conforme au mien.

Sa rudeſſe eſt l'effet d'une franchiſe auſtère,
S'il n'eſt homme du monde, il eſt homme de bien.
Ainſi qu'envers autrui, pour lui-même rigide,
Sa vertu ſans vernis eſt âpre, mais ſolide.
Je l'eſtime, & peut-être au gré de ſon deſir
Eût-il pu m'inſpirer un ſentiment plus tendre,
Si mon cœur à l'amour pouvoit encor s'ouvrir.

AMELIE.

A ce deuil éternel je ne peux rien comprendre ;
Car de ſes ſoixante ans votre époux approchoit,
Et c'eſt un âge enfin ſi différent du vôtre ;
Vous n'aviez point du tout été faits l'un pour l'autre.

CECILE.

Ma rougeur t'en dit trop : apprends donc un ſecret
Qui doit être couvert d'un éternel ſilence,
Et qu'à ton amitié je taiſois à regret.
J'ai pleuré mon mari ; mais la reconnoiſſance,
Le devoir ſeuls, ma chère, ont cauſé ma douleur.
Quand j'épouſai d'Orfeuil, la volonté d'un père
Me fit de cet hymen un malheur néceſſaire :
On ne donna ma main qu'en déchirant mon cœur.

AMELIE.

Voilà donc le ſujet de la mélancolie
Dont le ſombre nuage obſcurcit vos beaux jours.
Peut-être d'autres feux votre ame alors remplie—

CECILE.

Ils ne ſont pas éteints, & j'en brûle toujours.
Quand on aime une fois, n'eſt-ce pas pour la vie ?
Je ne ſuis point coupable. Hélas ! par mes parens
Cet amour malheureux fut approuvé long-tems.
Ils étoient établis au ſein d'une province,
Où beaucoup d'habitans encore ſéparés
De la Religion, de l'Etat, & du Prince,
Dans la nuit de l'erreur demeurent égarés,

En vain au changement tout chez nous les invite,
Ils s'obſtinent à ſuivre une ſecte proſcrite.
Par haſard avec nous dans la même maiſon
Demeuroit un Miniſtre appellé Liſimon.
C'étoit un homme droit, ſimple, aimant ſa patrie,
Zélé pour ſon parti, l'avouant ſans détour.
Le ſoin de rendre heureuſe une épouſe chérie,
Et d'élever un fils, ſeul fruit de leur amour,
Lui faiſoit auprès d'eux, dans ſa retraite obſcure,
Goûter ce charme doux qu'a toujours la nature :
Seulement de leurs bras s'arrachant quelquefois
En des lieux écartés il alloit à ſes frères
Prêcher la patience, & réunir leurs voix
Pour faire enſemble au Ciel d'innocentes prières.
S'il n'eût eu des vertus, hélas ! qu'aurions-nous fait ?
Un Seigneur opulent de notre voiſinage,
Pour qui depuis long-tems mon père travailloit,
Mourut ſans le payer.

AMELIE.

C'eſt aſſez là l'uſage
Etabli chez les grands.

CECILE.

Tous les biens qu'il laiſſoit
Etoient ſubſtitués. Un héritier avare
Envers les créanciers uſa d'un droit barbare,
Et leur fit perdre à tous ce qui leur étoit dû.
Mon père ruiné par ce coup imprévu,
A ſes engagemens ne put plus ſatisfaire.
Comme il devoit encore le prix de la matière
Qu'il avoit miſe en œuvre, on vint bientôt ſaiſir
Ses meubles, ſes effets, & juſqu'aux outils même
De ſa profeſſion.

AMELIE.

Vous me faites frémir.
Quoi ! l'on eut, dites-vous, cette rigueur extrême—

CECILE.

Pour un pauvre artiſan qu'avoient volé des grands.
J'étois bien jeune alors : de ces affreux inſtans
Je me ſouviens toujours. Ma mère aſſiſe à terre
Pouſſoit de longs ſanglots ; j'étois ſur ſes genoux,
Et je pleurois auſſi de ſa douleur amère.
Mon père ſeul, debout, l'œil attaché ſur nous,
Gardoit, en nous fixant, un ſilence farouche.
Pas un mot, un ſoupir n'échappoit de ſa bouche :
On eût dit qu'il avoit perdu le ſentiment,
Quand Liſimon entra. " J'apprends en ce moment
" Vos malheurs, lui dit-il, conſolez-vous, mon frère ;
" Car, pour honorer Dieu de diverſes façons,
" Nous n'en ſommes pas moins enfans du même père,
" Et ce père commun veut que nous nous aimions.
" Je viens pour vous offrir ce que la Providence
" A mis en mon pouvoir, un aſyle & des ſoins :
" Venez chez moi. Mon ſort eſt loin de l'opulence,
" Mais je peux quelque tems fournir à vos beſoins,
" Et nous partagerons le peu que je poſſede,
" Juſqu'à ce qu'à vos maux trouvant quelque remede,
" En votre ancien état on vous ait rétablis."
En finiſſant ces mots, qui m'ont été depuis
Répétés tant de fois, ſes lèvres me ſourirent ;
Il me prit par la main & m'emmena chez lui,
Où mon père & ma mère en pleurant nous ſuivirent.

AMELIE.

Ce que vous dites là me paroît inoui.
Quoi ! de tels ſentimens ces gens ſeroient capables ?
On me les avoit peints ſous des traits effroyables.

CECILE.

On vous trompoit. Contre eux on eſt trop prévenu ;
En plaignant leurs erreurs, honorons leur vertu.
Il faut être équitable.

AMELIE.

Achevez, je vous prie,
Un récit qui déja m'a ſi fort attendrie.
Que votre état, Madame, étoit triſte & touchant !
Parlez : que fit enfin cet homme reſpectable ?

CECILE.

Quoiqu'il fût pauvre auſſi, ſon zéle charitable
Parvint à nous tirer d'un déſaſtre ſi grand.
Il fit parmi les ſiens une quête abondante
Qui, pour le réparer, fut plus que ſuffiſante.
Mais de nos bienfaiteurs ne nous ſéparant plus,
Nous ne fîmes des-lors qu'une même famille,
Et Liſimon ſembla m'adopter pour ſa fille.
Tandis que mes parens, à l'ouvrage aſſidus,
Travailloient l'un & l'autre, & par reconnoiſſance
Tâchoient d'entretenir leurs hôtes dans l'aiſance ;
Liſimon m'élevoit avec le jeune André.
C'eſt ainſi qu'on nommoit ſon fils, qui de mon âge—

AMELIE.

J'entends. Un doux penchant——

CECILE.

Fut le fatal ouvrage
Du ſort contre tous deux en ſecret conjuré.
Le Miniſtre entre nous partageoit ſa tendreſſe.
Il n'étoit qu'un ſeul point où ſa délicateſſe
De m'inſtruire à ma mère avoit laiſſé l'emploi :
C'eſt la Religion. Quoiqu'il aimât la Sienne,
Il ne m'eût pas voulu faire quitter la mienne.
" Si l'homme, diſoit-il, ſe trompe dans ſa foi,
" L'erreur de la naiſſance, avec le lait ſucée,
" Paroîtra devant Dieu plus digne de pardon,
" Que celle que par choix nous aurions embraſſée."
Quant aux leçons de mœurs, de vertu, Liſimon
Nous les donnoit enſemble avec des ſoins extrêmes,
Et toujours pour tous deux elles étoient les mêmes.

Il n'eſt pas ſurprenant que par la même main
Deux cœurs ainſi formés s'attachent à la fin.
L'amitié, qui d'abord uniſſoit notre enfance,
S'accrut avec les ans & fit place à l'amour.
On approuvoit nos feux, & pour cette alliance
Nos parens de concert avoient fixé le jour,
Quand un ſoudain trépas nous enleva ma mère.
O mon Dieu ! s'il eſt vrai que réprouvé du Ciel
Cet hymen à tes yeux ait paru criminel,
N'étoit-ce qu'en frappant une tête ſi chère,
Que tu pouvois, helas ! rompre ces triſtes nœuds ?
Que ce coup fut cruel ! Dans le fond de mon ame
La plaie en ſaigne encore, & rien jamais——

SCENE VII.

CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN *à Cécile.*

MAdame,
Monſieur d'Olban arrive, & je viens en ces lieux
De voir un de ſes gens. Il m'a dit que ſon maître
Le ſuivoit de fort près.

CECILE.

Qu'entends-je ? je frémis
Quoi ! d'Olban ?——

FRONTIN.

Dans Toulon il eſt déja peut-être.

CECILE *s'appuyant ſur Amélie.*

Soutiens-moi, je chancelle, & tous mes ſens ſaiſis—

AMELIE.

Vous vous allarmez trop, ſoyez moins éperdue.

CECILE.

C'en eſt fait, mon amie ; oui, oui, je ſuis perdue.
Il vient pour m'épouſer, ſon procès eſt fini ;
Voici l'inſtant critique, il faut prendre un parti ;
Le tems preſſe, il le faut. Rentrons, je ſuis tremblante :
Je ne ſais que réſoudre, & mon ſort m'épouvante.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN *seul.*

ENFIN, graces au Ciel, contre la race humaine
Le sort a pleinement justifié ma haine.
Qu'on viennne maintenant blâmer mes noirs chagrins,
Et, prenant le parti d'un siécle abominable,
Me demander en quoi je le trouve haïssable,
Quel outrage il m'a fait, & pourquoi je m'en plains.
Ah ! la perversité qui règne sur la terre
Est plus grande cent fois que je ne l'avois cru :
La gangrene est au cœur, & tout est corrompu.
L'équité n'est qu'un nom, l'honneur qu'une chimère,
Et la société qu'un amas de brigands,
D'effrontés scélérats & de fourbes rampans ;
Des vertus qu'il a seul l'honnête homme est victime,
Et succombe toujours sous les efforts du crime.

SCENE II.

M. D'OLBAN, le Comte D'ANPLACE.

LE COMTE *allant pour l'embrasser.*

OUI, le voilà lui-même.—Ah ! c'est de tout mon cœur,
Mon cher & digne ami.—

D'OLBAN *se reculant.*

Votre ami ? moi, Monsieur ?
Non, je n'ai plus d'amis.

LE COMTE.

Que dis-tu ? quel vertige ?
Ne reconnois-tu pas ?——

D'OLBAN.

Je n'en ai plus, vous dis-je.
Je suis ruiné.

LE COMTE.

Vous ?

D'OLBAN.

Ruiné tout-à-fait.
Il ne me reste rien, mon désastre est complet.

LE COMTE.

Quoi ! vous êtes jugé ? Votre affaire——

D'OLBAN.

Est au diable.
Je voudrois que le monde & moi fussions après.

LE COMTE

Votre procès pourtant sembloit indubitable.

D'OLBAN.

Et l'aurois-je perdu, s'il eût été mauvais ?
Malheur à l'innocent qui sur son droit se fonde !
L'injustice à présent est la reine du monde ;
L'intrigue, l'intérêt en sont le seul ressort,
Le méchant prête à l'autre un infâme support,
Et dans ce coupe-gorge où le vice s'accorde,
Qui n'est fripon, morbleu ! court risque de la corde.

LE COMTE *en l'embraſſant.*

Embraſſons-nous, mon cher; va, crois-moi, ne dis plus
Qu'en ce triſte univers il n'eſt point de vertus.
Si du reſte du monde elles ſont exilées,
Au cœur de ton amante on les voit raſſemblées.
Ah ! ne plains pas ton ſort qui doit s'unir au ſien;
Elle a fait mon bonheur, peux-tu douter du tien ?

D'OLBAN.

Comment ?

LE COMTE *vivement.*

A mon amour elle donne Amélie,
La dote richement; de Paris n'eſt partie
Qu'afin de m'amener ſon amie en ces lieux,
De hâter un hymen où tendoient tous nos vœux,
De répandre ſur nous—

D'OLBAN.

Grace au Ciel ! ſur la terre
Il ſe fait donc encor quelque bonne action !
Je ne le croyois pas.

LE COMTE.

Ah ! pour tous deux proſpère
Ce jour verra ſans doute une double union;
Et tu dois eſpérer——

D'OLBAN.

O Cécile ! Cécile !
Vous ſeule me reſtez. Votre cœur eſt l'aſyle
Où, fuyant des humains le commerce fatal,
Je trouverai le Ciel ſur ce globe infernal.
Vous me pouvez encor faire chérir la vie.
Mais qui ſait après tout ? Je ſuis ſi malheureux.—
Peut-être qu'elle-même.—On vient, c'eſt Amélie;
Je vous quitte.

LE COMTE.

Et pourquoi ? Quel motif à ſes yeux
Te fait——

D'OLBAN.

De mon malheur gardez de lui rien dire.
Il faut que ſon amie apprenne tout de moi ;
Juſq'au fond de ſon ame alors je ſaurai lire,
Je veux voir quel effet——

LE COMTE.

Eh bien, éloigne toi.
Elle viendra bientôt ; chez moi va-t-en m'attendre,
Et j'irai t'avertir.

SCENE III.

LE COMTE, AMELIE.

LE COMTE.

A L'ardeur de mes feux
Rien ne s'oppoſe plus, & l'amant le plus tendre
Va donc auſſi, Madame, être le plus heureux.
Un nœud ſaint doit bientôt nous unir l'un & l'autre,
Et mon bonheur aura ſa ſource dans le vôtre.

AMELIE.

Ah ! Monſieur, ce bonheur que nous nous promettons,
Sera toujours pour moi mélangé d'amertume,
Tant que je verrai celle à qui nous le devons,
En proie à des chagrins dont l'excès la conſume.

LE COMTE.

Et quel peut donc, Madame, en être le ſujet ?
Je vois que la fortune, ainſi que la nature,
De bienfaits à l'envi la comblent ſans meſure.

AMELIE.

Le ſort ſur tant de dons verſe un poiſon ſecret.
Cécile de ſon cœur m'a confié les peines,
L'hymen n'a plus pour lui que d'odieuſes chaînes ;
Et de Monſieur d'Olban la pourſuite & l'amour
Sont de tous ſes tourmens le plus grand en ce jour.
C'eſt un fardeau cruel dont ſon ame oppreſſée
N'a pas la force encore de ſe débarraſſer.
Rendons-lui ce ſervice : il vous faut efforcer
De réſoudre d'Olban à changer de penſée.
Vous êtes ſon ami ; dites-lui franchement
Qu'il ne doit plus ſonger à cet engagement.
L'honnête-homme jamais ne peut trouver de charmes
A des nœuds qu'une femme arroſe de ſes larmes.
Dites-lui——

LE COMTE.

Moi, Madame ? Y penſez-vous, hélas !
Qu'au ſein de mon ami je porte le trépas ?
Que dans le déſeſpoir je plonge un miſérable——
Que peut être déja trop d'infortune accable ?
Ah ! que m'apprenez-vous ? elle ne l'aime pas !
Ciel ! voilà le ſeul coup qui lui reſtoit à craindre.
O malheureux ami !

AMELIE.

Cécile eſt plus à plaindre.
En un mot, il le faut ; ne perdez point de tems.
Elle eſt encore livrée au trouble de ſes ſens ;
Mais c'eſt à nous d'agir, &, ſans qu'elle le ſache,
Je veux qu'à cet état notre amitié l'arrache.
Je la vois ; laiſſez-nous, & courez la ſervir.

LE COMTE *en s'en allant, tandis qu'Amélie va au-devant de Cécile.*

Non, cet ordre eſt trop dur, je ne puis le remplir.
Je ne porterai point cette affreuſe nouvelle,
Il recevra trop tôt ſon atteinte mortelle.

SCENE IV.

AMELIE, CECILE.

CECILE.

IL eſt donc arrivé ! l'on n'en peut plus douter,
Mais il vient vainement, je ſuis déterminée ;
Oui, je le ſuis enfin. Contre cet hymenée
Je ſens plus que jamais mon cœur ſe revolter.
Je ne puis : ſur ma main qu'il ceſſe de compter.
Je lui découvrirai les ſecrets de mon ame.
Il verra qu'attachée à ſa premiere flamme,
Par un charme plus fort que le tems & que moi,
Elle eſt, mon cher André, toujours pleine de toi !

AMELIE.

Ah ! tant d'amour, Madame, une ardeur ſi conſtante,
Méritoient que le Ciel les vît d'un œil plus doux.
Tout étoit arrêté ; vous touchiez, diſiez-vous,
Au moment de former cette nnion charmante.
Par quel fatal caprice, ou quel deſtin jaloux
Des nœuds, qu'avant ſa mort approuvoit votre mère,
Furent-ils tout-à-coup briſés ſur ſon cercueil ?

CECILE.

Dieu, Dieu ſans doute alors voulut dans ſa colère
Me frapper à la fois d'une double manière.
Quand nous eûmes paſſé quelques mois dans le deuil,
Mon amant de nouveau ſollicita mon père

De le nommer enfin ſon fils & mon époux.
Mais quel fut notre état, & que devînmes-nous,
Lorſqu'on nous annonça que de la Providence
L'ordre ſupérieur trompoit notre eſpérance ;
Qu'un obſtacle éternel tous deux nous ſéparoit !
C'eſt au lit de la mort, que changeant de penſée
Ma mère avoit dicté ce redoutable Arrêt.
Soit qu'à ce changement elle eût été pouſſée
Par celui dont alors le zéle l'aſſiſtoit ;
Soit qu'il fût ſimplement l'effet de la foibleſſe,
De la crainte ordinaire à ces derniers momens,
Elle eut peur que l'amour n'égarât ma jeuneſſe :
Elle crut mon ſalut en des périls trop grands,
Qu'un époux élevé dans une autre croyance
Peut être en ſes erreurs m'entraîneroit auſſi.
En un mot elle fit jurer à ſon mari
Qu'il ne ſouffriroit point une telle alliance.
Entre ſes bras glacés mon père gémiſſant
Avoit fait, malgré lui, ce ſerment déplorable ;
Il répandit des pleurs en nous le déclarant,
Mais l'arrêt n'en reſta pas moins irrévocable.

AMELIE.

Et ſans doute qu'enſuite il fallut vous quitter.
Je vois quel déſeſpoir dut alors éclater.

CECILE.

Celui de nos parens étoit égal au nôtre.
Tous ſerrés, confondus dans les bras l'un de l'autre,
Nous répétant cent fois nos funeſtes adieux,
Voulant nous ſéparer, nous embraſſant encore ;
Ce ſpectacle toujours eſt préſent à mes yeux,
Et nourrit dans mon cœur l'ennui qui le dévore.

AMELIE.

Que devinrent enfin ces hôtes ſi chéris ?
En quels lieux——

CECILE.

Liſimon, ſon épouſe & leur fils
Dans un hameau voiſin d'abord ſe retirèrent.
Et du pays bientôt tout-à-fait s'éloignèrent.
Vers ce tems-là d'Orfeuil, revenant de Cadix,
Paſſa par la Rochelle, & s'en vint chez mon père
Commander quelque ouvrage. Il m'y vit; je lui plus,
Quoique je fuſſe alors loin de ſonger à plaire.
On conclut mon hymen; & je m'y réſolus,
Parce que je voyois toucher à la vieilleſſe
Mon père dont le ſort allarmoit ma tendreſſe
Mais de mon ſacrifice, hélas! il jouit peu.
A peine il m'avoit vu former ce triſte nœud,
Que s'allant au tombeau réunir à ma mère,
Sans regrets, dans mes bras, il finit ſa carrière.
Heureuſe! ſi plutôt la mort tranchant mes jours,
De mes longues douleurs eût abrégé le cours!

AMELIE.

O femme vertueuſe autant qu'infortunée!
Quel modèle accompli le Ciel nous offre en vous!
Toujours à votre ſort ſoumiſe & reſignée,
Vous n'avez pas moins fait le bonheur de l'époux
A qui vous gémiſſiez de vous voir enchaînée.

CECILE.

Ah! tu ne conçois pas quels tourmens j'ai ſoufferts.
Que l'hymen eſt affreux, quand déteſtant nos fers,
Martyres d'une chaîne, à des amans ſi douce,
Dans les bras d'un mari que notre cœur repouſſe,
Son amour nous accable, & qu'il faut par devoir
Feindre des ſentimens que l'on ne peut avoir!
Oui, je puis l'atteſter, d'une femme ſenſible,
En des liens pareils, le deſtin eſt horrible;
Et tout ce que pour nous la vertu fait alors,
C'eſt que dans cet enfer nous ſommes ſans remords.

AMELIE.

Et depuis n'avez-vous point eu quelque nouvelle
Du malheureux André, de ces dignes parens ?

CECILE.

Non. Puiſſe, hélas ! de Dieu la bonté paternelle
Avoir verſé ſur eux ſes bienfaits les plus grands !
Puiſſes-tu, cher amant, moins tendre & plus tranquille,
Ne te plus ſouvenir de ta triſte Cécile,
Et loin d'elle goûter ce repos, ce bonheur
Que jamais loin de toi ne trouvera mon cœur !

AMELIE.

Comment ? Vous ignorez quel deſtin——

CECILE.

Je l'ignore,
Et mes cuiſans chagrins en redoublent encore.
Quand mon époux vivoit, il ne convenoit pas
Que je m'en informaſſe, & depuis ſon trépas
J'ai pris pour le ſavoir une inutile peine.
Voici près de deux ans que ma recherche eſt vaine.
Ils ſont allés peut-être en de lointains climats :
Peut-être ils ne ſont plus : enfin je déſeſpère
De jamais ſur leur ſort avoir plus de lumière.

AMELIE.

Que ſavez-vous ? Souvent ce que n'ont pu nos ſoins,
Le haſard le produit, lorſqu'on l'attend le moins.
Il eſt poſſible encor——

CECILE.

Non, ma chère Amélie,
Tu ne verras mes maux finir qu'avec ma vie.
Va, je ne m'attends point à jamais le revoir.
A de nouveaux liens ſi ſa main ſe refuſe,
Ne crois pas que ce ſoit dans ce frivole eſpoir,

Ni qu'à ce point, hélas ! je me flatte & m'abuſe.
Mais libre maintenant, n'obéiſſant qu'à moi,
Sans un crime réel puis-je engager ma foi,
Lorſqu'aux pieds des autels je ſentirois mon ame,
Démentant mes ſermens, brûler d'un autre flamme ?
Non, non, Monſieur d'Olban, il n'y faut plus ſonger.
Par vertu, par devoir, par égard pour vous-même,
Je ne peux—le voici. Qu'il vienne me juger,
Qu'il voie & qu'il prononce. Ah ! s'il eſt vrai qu'il m'aime,
Répondre à ſes deſirs ce ſeroit l'outrager.

SCENE V.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN *à Cécile.*

JE crois que mon aſpect doit ici vous ſurprendre,
Madame, & j'avoûrai que je ne comptois pas
Moi-même de ſi près ſuivre à Toulon vos pas.
Dans ce ſiécle pourtant à tout il faut s'attendre.

CECILE.

On a donc à la fin jugé votre procès,
Et vous nous en venez annoncer le ſuccès.
Il eſt gagné ſans doute.

D'OLBAN.

Il eſt perdu, Madame,
Perdu tout d'une voix. Vous me l'auriez pas cru ?
C'eſt bien peut être auſſi l'Arrêt le plus infâme
Le plus impertinent qu'on ait jamais rendu.

Des fripons qu'on devoit pendre en bon Juſtice,
Dont je n'ai pas voulu devenir le complice,
Que l'on connoît par-tout pour de francs ſcélérats,
Eh bien, ils ſont abſous, & c'eſt moi qu'on condamne.
Tout ce qu'ont de reſſorts l'intrigue, la chicane,
Ce que peut la faveur, (& l'on n'en manque pas
Quand on a de l'argent ; les protecteurs s'achetent,
Et ſans honte à preſent à l'enchère ſe mettent) :
J'ai tout eu contre moi. Je me vois ruiné,
Je ſuis indignement opprimé, condamné :
Pourquoi ? pour avoir fait ma charge avec courage ;
Pour m'être ſoulevé contre le brigandage
De coquins ſur leſquels je dus avoir les yeux.
On ne m'eût pas puni ſi j'avois fait comme eux.

AMELIE.

Quoi ! Monſieur ? tous vos biens, cette fortune immenſe——

D'OLBAN.

En d'autres mains, Madame, elle paſſe à préſent.

CECILE.

Le Jugement du moins n'eſt-il pas infamant ?
Etes-vous flétri ?

D'OLBAN.

Non ; c'eſt une inconſéquence.
Mais ils vouloient mon bien, les ſcélérats l'ont pris,
Et m'ont laiſſé l'honneur, dont ils n'avoient que faire.
Que m'importe, après tout, cette vaine chimère,
Ce renom dont on eſt ſi follement épris ?
L'honneur réſide en nous, & non dans ce que penſe
Un monde ſot, méchant, dont toujours l'ignorance,
Le caprice ou l'erreur guident l'opinion ;
Que loue aveuglément & blâme ſans raiſon.
Ah ! l'homme vertueux, le ſage véritable,
Qui connoît une fois ce public mépriſable,

Apprend à ſe paſſer de réputation,
Ou dans ſon propre cœur il établit la ſienne.
Après ce que j'éprouve, après ce que je voi,
Il me ſuffit d'avoir votre eſtime & la mienne;
Le reſte des humains n'exiſte plus pour moi.

CECILE.

N'en doutez pas, Monſieur; je vous rends la juſtice
Qu'on vous devoit ailleurs. Quelquefois l'artifice
Aux yeux des Magiſtrats cache la vérité;
Ils jugent mal ſouvent avec de l'équité.

D'OLBAN.

Eh non, il n'en eſt plus dans le ſiécle où nous ſommes;
Madame, vous jugez trop bien de tous les hommes.
Les cruels m'ont appris à penſer autrement.
Ils ſont tous faux, pervers, faits de la même fange;
On les connoît ſur-tout alors que le ſort change.
Mes amis m'entouroient, quand de ce Jugement
On m'eſt venu porter la fatale nouvelle:
Auſſi-tôt chacun d'eux m'embraſſe triſtement,
M'aſſure de nouveau d'une amitié fidele,
Crie à l'iniquité, plaint mon ſort & s'enfuit.
Je retourne chez eux, leur portier m'éconduit;
Je les vois dans la rue, ils détournent la tête,
Et redoublent le pas, quand près d'eux je m'arrête.
C'eſt ainſi qu'eſt le monde: ah! je le connois bien!
L'on offre tout à ceux qui n'ont beſoin de rien:
Mais pour les malheureux, ils ne trouvent perſonne,
Une pitié ſtérile eſt tout ce qu'on leur donne;
On les plaint froidement, encore eſt-ce de loin;
De leurs maux qu'on néglige on craint d'être témoin;
Enfin la ſolitude autour d'eux eſt affreuſe,
Comme ſi leur approche étoit contagieuſe.

CECILE.

Cette inhumanité n'eſt pas dans tous les cœurs.
Non, Monſieur ; ſi l'on voit des gens durs, inflexibles,
Il eſt pourtant encore quelques ames ſenſibles,
Qui, des infortunés partageant les douleurs,
Recueillent leurs ſoupirs & tariſſent leurs pleurs.
Vous avez des amis, peut-être plus ſolides,
Qui ſe croiront heureux, ſi vous leur permettez——

D'OLBAN.

Madame, il eſt trop vrai, vous ſeule me reſtez.
Environné par-tout de méchans, de perfides,
Vous êtes mon réfuge & mon dernier recours.
Vous allez décider du deſtin de mes jours,
Et finir pour jamais ou combler ma miſère.
Je ne vous dirai plus combien vous m'êtes chère ;
Vous le ſavez aſſez. Avant ce coup fatal,
Tandis qu'à votre bien le mien étoit égal,
Brûlant à vos genoux de l'amour le plus tendre,
Je briguois une main, à laquelle en mourant
Votre mari daigna m'ordonner de prétendre.
Ma fortune eſt changée, & je ſuis maintenant
Par un revers affreux réduit à l'indigence :
Mais le ſort ne m'a point fait changer avec lui.
Comme autrefois je fus riche ſans inſolence,
Je ſaurai ſans baſſeſſe être pauvre aujourdhui.
Je viens vous déclarer qu'ici mon infortune
Ne doit auprès de vous rien faire en ma faveur ;
Car votre ame n'eſt pas de la trempe commune,
Et je ne vous veux point devoir à mon malheur.
Oubliez qu'un époux, dont vous étiez chérie,
Souhaita cet hymen en finiſſant ſa vie ;
Oubliez que ſans vous je devois hériter
Des biens dont ſon amour vous a ſeule enrichie :
Ce n'eſt que votre cœur qu'il vous faut conſulter.
Gardez que la pitié ſur-tout s'y faſſe entendre,
Je n'en ai pas beſoin. Si vous ne trouvez point
Dans le fond de votre ame un ſentiment plus tendre ;

Si l'amour à l'eſtime en effet ne s'y joint,
A vous, à votre main, Madame, je renonce.
Je reviendrai bientôt ſavoir votre réponſe ;
Adieu, conſultez-vous, je vous laiſſe y ſonger.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE.

CECILE.

EH bien, ma chère, eh bien, ſuis-je aſſez malheureuſe ?
Vois l'abîme où le ſort vient de me replonger.

AMELIE.

A vous perſécuter ſa conſtance eſt affreuſe ;
Mais—

CECILE.

Il eſt ruiné !

AMELIE.

Dans ſon adverſité
On peut le ſecourir, ſans qu'il faille—

CECILE.

Que faire ?
Il n'a plus rien ; je ſuis ſa reſſource dernière !

AMELIE.

J'apperçois un forçat qui vient de ce coté ;
Retirons-nous, Madame.

CECILE.

O ma chère Amélie !
Penſe à ce malheureux : le voilà ruiné.
Veux-tu qu'en cet état il ſoit abandonné ?

AMELIE.

Non, il eſt des moyens—mais rentrons, je vous prie.
Voyez, cet homme approche, il a quelque deſſein.
Nos gens ſont éloignés. Pardonnez ma foibleſſe ;
De ma frayeur ici je ne ſuis pas maîtreſſe.

CECILE.

Oui, rentrons. Ah ! quel coup ! quel étrange deſtin !
Eſt-ce donc peu, mon Dieu, du malheur qui m'opprime !
Et des malheurs d'autrui dois-je être encor victime ?

SCENE VII.

ANDRE *ſeul.*

LES voilà qui s'en vont ! elles ſemblent me fuir !
L'épouvante à ma vûe a paru les ſaiſir,
Et mon abord ici fait qu'ellés ſe retirent.
Je ne puis les blâmer : leur crainte eſt juſte, helas !
Enchaîné, confondu parmi des ſcélérats,
Je partage l'horreur & l'effroi qu'ils inſpirent.—
Ah ! je m'y ſuis mal pris. Près d'elles je devois
Par quelqu'un de leurs gens tâcher d'avoir accès.
Mon malheur, mes ſoupirs les toucheront peut-être.
Les femmes ont le cœur tendre, compatiſſant ;
Pour les ſentimens doux ce ſexe paroît naître,
Et formé pour aimer, s'attendrit aiſément.
O digne & triſte objet d'une funeſte flamme !
Vous, dont le ſouvenir vit toujours dans mon ame !
Pour qui je brûle encore de cette même ardeur,
De ce feu qui jadis nous charmoit l'un & l'autre,

Quand nous penſions toucher au comble du bonheur ;
Que ne puis-je en ces lieux trouver dans quelque cœur
La ſenſibilité qui régnoit dans le votre,
Sa bonté généreuſe, & ſon humanité !
L'auriez-vous dit, hélas ! vertueuſe Cécile !
(Pardonnez, ſi ce nom ſi cher, ſi reſpecté
M'échappe dans un lieu par l'opprobre habité.)
L'auriez-vous dit, qu'un jour la chaîne la plus vile ?—
Sort injuſte & barbare, avois-je mérité ?—
Hélas ! dans mes malheurs j'aurois plus de conſtance,
Si le Ciel ſur moi ſeul épuiſoit ſa vengeance.
Peut-être un ſort pareil accable mes parens.
Soulagez-les, mon Dieu !—s'ils ſont encor vivans.
Je mouille en vain ces bords de mes larmes amères,
Et l'heure me rappelle au vaiſſeau déteſté,
A ce vaiſſeau de honte & de calamité.
Allons : mais ſi je vois ſortir ces étrangères,
J'irai prier alors quelqu'un de leurs valets,
Pour qu'il veuille à leurs pieds conduire un miſérable :
J'y mettrai ma douleur, mes peines, mes ſouhaits ;
Elles auront pitié du deſtin qui m'accable.
Oui, par un doux eſpoir je me ſens conſolé.
Si jamais la nature à leur cœur a parlé,
Et s'il connoit l'amour d'un père ou d'une mère,
Elles ne pourront pas rebuter ma prière.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, AMELIE.

LE COMTE.

AINSI donc ſon eſprit indécis, incertain,
A rendre heureux d'Olban ſe réſoudra peut-être ?
Puiſſe-t-elle embraſſer ce généreux deſſein !
Ah ! mon bonheur ſeroit auſſi grand qu'il peut l'être,
Si nous allions ce ſoir tous enſemble à l'autel
Former d'un double hymen le lien ſolemnel.

AMELIE.

Ne vous en flattez pas, Monſieur. Cette journée
De d'Olban en effet pourra voir l'hyménée :
Mais pour le notre.—

LE COMTE.

Eh bien ?

AMELIE.

Il ne peut s'accomplir.
Du moins nous ſommes loin encore.—

LE COMTE.

O Ciel ! qu'entends-je ?
Et d'où vient tout-à-coup ce changement étrange ?
Madame, quel motif ?—

AMELIE.

Vous devez le ſentir.
La raiſon, ce me ſemble, à trouver eſt facile.
Votre ami n'a plus rien. S'il épouſe Cécile,
Convient il d'accepter le don qu'elle nous fait ?
Je vous demande, à vous, ſi l'honneur le permet.
Sa fortune aux deux tiers ſe trouveroit réduite,
Et ce ſeroit trop peu pour ſon nouvel état ;
Elle ne pourroit plus y vivre avec éclat.
Et d'ailleurs ſes enfans nous viendroient par la ſuite
Reprocher.—En un mot vous devez, comme moi,
Voir combien de raiſons.—

LE COMTE.

Oui, Madame, je voi
Que mon bonheur s'éloigne, & que ma flamme augmente.
En me déſepérant, votre vertu m'enchante.
Il faut.—

AMELIE.

Cécile approche. Allez ; dans un moment
J'irai vous informer du parti qu'elle prend.

LE COMTE.

Le bonheur d'un ami détruit le mien ; n'importe.
Madame, en ſa faveur daignez ſolliciter,
Je vous en prie encor.

SCENE II.

CECILE, AMELIE.

CECILE.

VIENS me féliciter
Du triomphe qu'enfin ſur mon cœur je remporte.

J'épouſerai d'Olban. Je l'ai fait avertir;
Pour avoir ma réponſe il doit bientôt venir;
Elle eſt prête, & je vais lui donner ma parole.
Une ſeconde fois, ma chère, je m'immole.

AMELIE.

Hélas! qu'un tel parti doit vous avoir couté!

CECILE.

J'ai combattu beaucoup, j'ai long-tems réſiſté.
J'étois au déſeſpoir, & d'un effort ſemblable
Je ne croyois jamais que ſerois capable.
A la fin relevant mes eſprits abattus,
Le courage, Amélie, a repris le deſſus.
Contre ma paſſion mon ame s'eſt roidie.
Je crois, d'un nouvel être animée & ſaiſie,
Sentir de la vertu l'enthouſiaſme heureux.
Suivons, puiſqu'il le faut, un devoir rigoureux:
Nous n'avons qu'un inſtant à reſter ſur la terre,
Dans cet inſtant du moins au Ciel tâchons de plaire.
Qu'une ſi courte vie a pourtant de douleurs!
Elle eſt longue pour qui la paſſe dans les pleurs.

AMELIE.

Vous n'en verſerez plus. Non, ma chère Cécile,
Puiſqu'enfin.—

CECILE.

Je ne ſais, mais je l'oſe eſpérer.
Il me ſemble déja que je ſuis plus tranquille.
Mon cœur moins agité commence à reſpirer;
De ce calme ſubit moi-même je m'étonne.

AMELIE.

Tel eſt de la vertu le naturel effet.
Au plus grand ſacrifice, alors qu'elle l'ordonne,
Elle attache toujours un charme, un prix ſecret.

Vous avez triomphé de la funeſte flamme
Dont vos ſens.—

CECILE.

Que dis-tu ? moi ? je n'ai plus d'amour ?
André ne m'eſt plus cher ? Ah ! peut-être mon ame
Jamais de tant de feux n'a brûlé qu'en ce jour.
Avec le même excès je l'aime, je l'adore.
Je trouve du plaiſir, en me ſacrifiant,
A penſer que de lui je ſuis plus digne encore.
A ma place, me dis-je, il en feroit autant,
Et cette douce idée en ſecret m'encourage,
Conſole mon eſprit, l'affermit davantage.
Tu ne l'as pas connu, cet amant généreux,
Tu ne ſais pas combien il étoit vertueux.

AMELIE.

Voici Monſieur d'Olban, Madame ; je vous quitte.
Souffrez que ſans tarder le Comte apprenne auſſi
Que vous allez enfin rendre heureux ſon ami.
Je cours l'en informer.

SCENE III.

CECILE, M. D'OLBAN.

CECILE.

QUOI ! je ſuis interdite !
En le voyant déja je commence à trembler !—
Remettons-nous, il n'eſt plus tems de reculer.

D'OLBAN.

A vos ordres, Madame, empreſſé de me rendre,
Plein de crainte & d'eſpoir, je viens enfin apprendre
Ce que vous daignerez ordonner de mon ſort.

CECILE.

Si ma main—en effet peut le rendre propice—
Elle eſt à vous, Monſieur; que l'hymen nous uniſſe.

D'OLBAN *lui baiſant la main avec tranſport.*

Ah! que je la reçois, Madame, avec tranſport!
De ma félicité mon ame eſt enyvrée.
Mes deſtins ſont changés. Cette main adorée
Efface tous les maux que les hommes m'ont faits.
Je leur pardonne tout. Qu'importe deſormais
Que le crime à mes yeux couvre par-tout la terre?
A la vertu du moins il reſte un ſanctuaire,
Votre cœur eſt ſon temple, & je vais l'habiter.

CECILE.

Vous ſavez l'amitié que j'ai pour Amélie.
D'une part de mes biens j'ai voulu la doter,
Afin qu'avec le Comte elle pût être unie.
Mais il m'en reſte aſſez.—

D'OLBAN.

Eh! que me parlez-vous
De fortune, de biens? Je les mépriſe tous.
Par ce don généreux, en faveur d'une amie,
A mes regards encor vous êtes enrichie.
Le Comte auſſi m'eſt cher, & ſans doute il m'eſt doux
De voir que nous allons tous être heureux enſemble,
Ah! puiſqu'ici du Ciel la bonté nous raſſemble,
Daignez céder, Madame, à notre empreſſement,
Et qu'à jamais béni par les uns & les autres
Ce jour fixe à la fois leurs deſtins & les nôtres!

CECILE.

Vous avez ma parole, & je dois maintenant
Régler mes volontés, mes deſirs ſur les vôtres.

Arrangez tout, Monſieur, marquez l'heure & l'inſtant,
Mon devoir vous répond de mon conſentement.

D'OLBAN.

Je vais chercher le Comte, & je cours aux Notaires
Faire avec lui dreſſer les actes néceſſaires.
Je défie à préſent la malice du ſort,
Et malgré mon naufrage enfin je touche au port.
Voyons ſi le malheur, s'obſtinant à me ſuivre,
Juſques entre vos bras oſera me pourſuivre.

SCENE IV.

CECILE *ſeule.*

ENTRE mes bras !—Pour lui ces bras vont donc s'ouvrir !
Un nœud indiſſoluble avec lui va m'unir !
On a pu m'arracher cette promeſſe affreuſe !
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? eſt-il vrai, malheureuſe—
Eh bien, oui, cher amant, il recevra ma foi ;
Mais l'amour, mais le cœur ſeront toujours à toi.
Je vais dans les regrets finir ma triſte vie :
Me puniſſe le Ciel, ſi jamais je t'oublie !
Ma conſolation, mon unique plaiſir,
Mon emploi le plus doux, juſqu'à ce que je meure,
Seront de conſerver ton tendre ſouvenir,
De m'occuper de toi, d'y ſonger à toute heure,
De gémir en ſecret ſur la fatalité
Qui, ne permettant pas qu'on trouvât ta retraite,
Rendit vaine par-tout ma recherche inquiète.
Sur quels bords inconnus le ſort t'a-t-il porté ?
Dans quels bois, quels déſerts te caches-tu, barbare ?
Quels pays, quelle mer maintenant nous ſépare ?

Que ne viens-tu ?—Mais non, non, reſte déſormais ;
Quelque part que tu ſois, ah ! ne reviens jamais,
Tu reviendrois trop tard !—Où donc eſt Amélie ?
D'où vient que—mais c'eſt elle.

SCENE V.

CECILE, AMELIE.

CECILE *courant ſe jetter dans les bras d'Amélie.*

IL eſt fait, mon amie,
Ce cruel ſacrifice ! il eſt fait, j'ai promis.
Peux-tu m'abandonner dans l'état où je ſuis ?

AMELIE.

Eh ! quoi ? je vous retrouve affligée, abattue ?
Madame, en vous quittant dois je m'être attendue
A ce prompt changement ? Tout-à-l'heure à vous voir
On eût dit—

CECILE.

Je tâchois de m'aveugler moi-même.
J'eſpérois (ſol eſpoir d'une douleur extrême !)
Me donner de la force, en feignant d'en avoir.
Je m'étois étourdie, & ce moment d'yvreſſe
M'a mieux livrée enſuite à toute ma foibleſſe.
Je l'épouſe ce ſoir !—Nous irons toutes deux
Former en même tems ces redoutables nœuds.
Mais quelle différence, hélas !

AMELIE.

Chère Cécile,
Vous connoiſſez combien je fus toujours docile

A céder à vos vœux, à ſuivre en tout vos loix.
Je voudrois à mon tour demander une grace.

CECILE.

Parle; tu me connois; que faut-il que je faſſe?

AMELIE.

Je crains de vous déplaire, & pourtant je le dois;
Ne me refuſez pas.

CECILE.

Ton doute ſeul m'offenſe,
A tout ce que tu veux je m'engage d'avance.

AMELIE.

Daignez donc conſentir que du Comte & de moi
Pour quelque tems encor l'union ſe différe.
Son oncle ne peut pas pouſſer loin ſa carrière;
Nous attendrons ſa mort.

CECILE *triſtement.*

Je vous entends, je voi
Que vous vous repentez de m'avoir obligée,
Et que mes dons pour vous ſont un poids odieux.
Il vous tarde déja d'en être déchargée.

AMELIE.

De mes vrais ſentimens, Madame, jugez mieux.
Penſez que ce matin avec reconnoiſſance
J'acceptois vos bienfaits. Tout a changé depuis.
Par un coup imprévu nos projets ſont détruits.
L'époux que vous prenez fait une perte immenſe;
Il ſe voit ruiné, nous l'apprenons de lui,
Et vous ne ſeriez plus aſſez riche—

CECILE.

Pourſui,
Achève d'accabler une amie éplorée.
Ingrate!—épargne-moi. Va, ta barbare main

N'a pas beſoin encor de déchirer mon ſein ;
Va, je ne ſuis déja que trop déſeſpérée.
(D'un ton ferme & abſolu.)
Gardez de perſiſter dans ce cruel refus ;
Je veux bien l'oublier, mais ne m'en parlez plus.
(Amélie l'embraſſe tendrement.)
Prépare-moi plutôt à cet hymen funeſte,
Tâche de ranimer la force qui me reſte.
Je ſerai près de toi. L'aſpect de ton bonheur,
Quand je tendrai mes mains au nœud que je deteſte,
De ce moment peut-être affoiblira l'horreur.

AMELIE.

Eſpérez plus ; le Ciel vous fit trop vertueuſe
Pour ne pas à la fin devoir vous rendre heureuſe.
Vous eſtimez d'Olban. L'habitude, le tems
Feront naître pour lui de plus doux ſentimens,
Et l'on vient quelquefois à trouver mille charmes
Aux ſuites d'un hymen commencé dans les larmes.
Peut-être pourrez-vous oublier.—

CECILE.

Non, jamais.
De cet amant chéri je vois toujours les traits,
Je ne peux un moment écarter ſon image.
Veux-tu que je te diſe encore davantage ?
A préſent même, hélas ! il me ſemble le voir,
Me reprochant déja mon nouveau mariage,
Mettre à mes pieds ici ſes pleurs, ſon deſeſpoir.
Je ne ſais quelle voix dans le fond de mon ame
Semble crier : " arrête, il vient, il eſt tout près.
" L'éclat de la vertu reléve ſes attraits,
" Garde-toi d'achever & de trahir ſa flamme !"
Oui, tu peux me blâmer, mais ce preſſentiment
Me tourmente avec force, il me trouble & m'accable.
Je crois qu'il ſera vrai. Tu verras ſûrement,
Dès que j'aurai formé ce lien déplorable,

Tu verras le deſtin me ramener André ;
Je le retrouverai, ma chère, & j'en mourrai.

AMELIE.

Eh ! pourquoi voulez-vous groſſir ainſi vos peines
Par des illuſions ſi triſtes & ſi vaines ?
Que ſert de ſe flatter ? tant de ſoins ſuperflus
Vous annoncent aſſez que ſans doute il n'eſt plus.
S'il vivoit ; tiendroit-il ſa demeure cachée ?
Non ; lui-même au contraire il vous auroit cherchée.
Rempli d'un juſte eſpoir à la mort de d'Orfeuil,
Vous l'euſſiez vu courir—

CECILE, *en pleurant.*

Ah ! c'eſt donc à ſa cendre
Que je donne les pleurs que tu me vois répandre.
Je reprends un mari, quand peut-être au cercueil
Enfermé dès long-tems.—O cher André, pardonne !
Son malheur m'y contraint, le devoir me l'ordonne.
Mais Dieu m'en eſt témoin, ſi je t'avois revu,
A mes tendres deſirs ſi le Ciel t'eût rendu,
Cette main t'attendoit, & la nature entière
N'auroit entre nous deux pû mettre de barrière.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Cécile.*

MAdame, un des forçats qui ſont là ſur ce bord,
Demande à vous parler. Il m'a vû près du port,
Et m'eſt venu prier d'une façon touchante
De tâcher d'obtenir cette grace de vous.

Il a pour un coquin l'air honnête & bien doux.
Je m'en ſuis informé, tout le monde le vante,
On dit que dans la ville il eſt conſidéré,
Et, ſi vous permettez, je vous l'amènerai.
C'eſt un galérien d'une eſpèce nouvelle.

CECILE.

Qu'il vienne.

AMELIE *au laquais.*

Cependant ne vous éloignez pas.
Tenez-vous près d'ici, pour que, ſi l'on appelle,
Vous veniez auſſi-tôt.

SCENE VII.

CECILE, AMELIE, ANDRE.

AMELIE.

JE fais très-peu de cas
De tous ces gens de bien convertis aux galères.
Je ne ſais s'il s'en trouve, au moins je n'y crois guères.
J'apperçois ce forçat. C'eſt le même, je croi,
Qui venoit ce matin.

CECILE.

Sa démarche eſt timide,
Il s'avance à pas lents.

ANDRE.

(S'arrêtant dans l'enfoncement du théatre.)

O mon Dieu, ſois mon guide!
En vain je parlerai, ſi tu n'agis pour moi.

Commande que leur cœur à ma voix s'attendriſſe ;
Que la compaſſion le touche & le rempliſſe !

CECILE *tirant ſa bourſe, & y prenant de l'argent.*
C'eſt un infortuné. Faut-il être inhumains
Parce qu'il fut coupable ? Il n'eſt que plus à plaindre.
Et je veux l'aſſiſter.

AMELIE *à André qui ſe tient éloigné.*
Approchez ſans rien craindre.

CECILE *lui préſentant de l'argent.*
Tenez ; que ce ſecours ſoulage vos deſtins !

ANDRE *ſe reculant ſans prendre l'argent, & levant les mains au ciel.*
Vous m'exaucez, mon Dieu ! je trouve enfin une ame
Senſible à mes douleurs.

(Puis s'avançant vers Cécile, les yeux baiſſés & dans une poſture ſuppliante.)
Oui, ſans doute, Madame,
Vous les pouvez finir.—Je ſuis trop malheureux
Pour qu'à mes maux ici l'argent puiſſe rien faire.
Ce ſont d'autres bontés, Madame, que j'eſpère ;
C'eſt un bienfait plus grand & des ſoins généreux
Que je viens implorer. J'eus un père, une mère—
Helas ! les ai-je encore ?—Un ſilence profond
Me laiſſe dès long-tems ignorer ce qu'ils ſont.
S'ils vivent, leur miſère eſt ſûrement extrême.
Vous êtes, m'a-t-on dit, de la Province même
Où je crois que peut-être ils ont pu retourner.
Si par d'heureux haſards ou des ſoins charitables
Vous découvrez un jour ces parens déplorables,
Madame, daignez prendre & leur faire donner
Cet argent amaſſé par un travail pénible :
Faites-leur dire, hélas ! qu'à ſon ſort peu ſenſible,

Leur fils ne pleure ici, ne gémit que sur eux,
Et qu'au milieu des fers, sur ce rivage affreux,
J'offre mes maux au Ciel, je l'implore sans ceſſe
Pour qu'au moins l'infortune épargne leur vieilleſſe.

CECILE *ayant pris la bourſe que lui préſente le Galérien, & regardant Amélie avec étonnement.*

Ai-je bien entendu ?—Dois-je en croire mes yeux ?

AMELIE.

Du même étonnement vous me voyez remplie.

CECILE.

Comment concilier des ſentimens ſi grands
Avec ces fers honteux, ces marques d'infamie ?

AMELIE.

Ce prodige me paſſe.

CECILE *au Galérien.*

Eh bien donc, vos parens ?
En quels lieux étoient-ils, lorſque vous les quittâtes ?
Dites-moi dans quel tems vous vous en ſéparâtes ?
Si je peux vous ſervir, je m'en applaudirai.
Depuis quand n'avez-point eu de leurs nouvelles ?

ANDRE *toujours les yeux baiſſés.*

Depuis plus de ſept ans que des chaînes cruelles
Me retiennent ici. Quand je m'en ſéparai
Pour venir habiter ce rivage funeſte,
A peine en Languedoc nous établiſſions-nous.
Nous quittions la Rochelle, où la Bonté Celeſte
Nous avoit fait long-tems jouir d'un ſort plus doux.

CECILE *vivement.*

Que dis-tu ? La Rochelle ?—Et c'eſt votre patrie ?

ANDRE.

Oui, Madame.

CECILE.

A ce nom je ſuis toujours ſaiſie,
Et le cœur me palpite—Ah ! ſi par ſon moyen
J'apprenois—Répondez. Vous logiez dans la ville ;
Mais tous ſes habitans, les connoiſſiez-vous bien ?
Pourriez-vous ?—Non, je prends une peine inutile ;
Il ne ſaura de qui je me veux informer.

ANDRE.

Ah ! je le crains. Les gens que vous m'allez nommer,
Madame, d'un état ſans doute égal au vôtre,
Se trouvoient dans un rang trop au-deſſus du nôtre.
Peut-être tout au plus je connoîtrai leur noms.
Pauvres & retirés, parce que nous ſuivions
Une Religion qu'on a proſcrite en France.—

CECILE *avec tranſport.*

Quoi ! vous étiez de ceux qui d'une autre croyance ?—
Ah ! je renais !—L'eſpoir dans mon cœur eſt rentré.
Sans doute qu'il me va donner quelque lumière—
Dis-moi, tu connoiſſois Liſimon ?

ANDRE *levant alors les yeux ſur Cécile avec étonnement.*

C'eſt mon père,
Madame.

CECILE *en ſe reculant & pouſſant un grand cri.*

C'eſt ton père !—Ah ! malheureux André !
(Elle tombe évanouie entre les bras d'Amélie.)

ANDRE *avec ſaiſiſſement.*

Ciel ! quel nom m'a frappé ? Que vois-je ? Eſt-ce
bien elle ?

AMELIE *ſoutenant Cécile.*

Elle eſt ſans connoiſſance—Hola ! Frontin, Pernelle,
Accourez, venez tous. Dieu ! quel événement :

ANDRE *fixant Cecile & tout hors de lui-même.*
Quel coup de foudre, ô Ciel ! Ah ! Cécile ! Cécile !

AMELIE *aux laquais qui arrivent avec précipitation.*
Venez donc, hâtez-vous. Il la faut promptement
Emporter au logis. Il ſera plus facile
De lui donner alors tous les ſecours qu'il faut.
(Puis collant ſa bouche ſur celle de Cécile.)
O malheureuſe amie !

CECILE *revenant de ſon évanouiſſement, & regardant autour d'elle avec inquiétude.*
Eſt-il loin ? Quoi ! ſi-tôt.
Où donc eſt-il allé ? Quelle raiſon ſoudaine—
Ah !—je le vois enfin !—Qu'il eſt changé, mon Dieu !—
Mais que veulent ces gens ?

AMELIE.
Souffrez qu'on vous emmène.

CECILE.
Moi ?

AMELIE.
Vous avez beſoin de vous remettre un peu.
Votre ſaiſiſſement vient d'être tout-à-l'heure
Si violent, qu'il faut.——

CECILE.
Il faut que je demeure.
Oui, je veux lui parler. Qu'ils ſe retirent tous.
Eloignez-vous, vous dis-je.

AMELIE *aux laquais.*
Allez.
(Les laquais ſe retirent.)

ANDRE.

Eſt-ce donc vous,
Eſt-ce vous, ma Cécile ? Amante toujours chère !
Permettez qu'à vos pieds.——

(Il s'avance vivement pour ſe jetter aux pieds de Cécile, mais à peine a-t-il mis un genou à terre, que ſe relevant ſoudain, il ſe détourne avec effroi.)

Que fais-tu, malheureux ?
Où t'alloit emporter une ardeur téméraire ?
Ah ! j'oubliois—Voici, voici l'inſtant affreux
Où je ſens tout le poids du deſtin qui m'accable !

(Il va s'appuyer contre un mur, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur, & en pouſſant de longs ſanglots.)

AMELIE.

C'eſt donc là cet André !—Rencontre épouvantable !
Puiſqu'il étoit ainſi, falloit-il le revoir ?

CECILE *regardant triſtement André.*

Il paroît agité d'un ſombre déſeſpoir.
Allons à lui—Mais Dieu ! que pourrai-je lui dire ?

(Elle s'avance vers André.)

Malheureux, devant qui mon ame ſe déchire,
Modère ta douleur ; reconnois une voix
Qui fut, en d'autres tems, la calmer tant de fois.
Ah ! que ces tems ſont loin ! Quel changement terrible
Leur a pu ſucceder !—Helas ! comment mes yeux
L'auroient-ils reconnu dans ces indiges lieux,
Sous cet infâme habit, en cet état horrible !

ANDRE.

Que dire ? où me cacher ? O terre entrouvre-toi !
A ſa vûe, à ſes pleurs terre dérobe-moi !

CECILE.

Le fils de Lisimon !—d'un si vertueux père !—
Celui dans qui jadis j'eus un amant, un frére !—

ANDRE *ayant quitté sa première attitude, & levant les yeux au Ciel.*

Vous entendez, mon Dieu ! ce reproche accablant ;
Vous voyez que j'en bois l'amertume effroyable,
Et pourtant vous savez de quoi je suis coupable !

CECILE *paroissant réver profondément.*

Plus je songe au passé, moins je conçois comment.—

AMELIE.

Un écart de jeunesse, un oubli d'un moment.
Lorsque de son malheur nous apprendrons la cause,
Peut-être dirons-nous qu'on eût dû le punir
Avec moins de rigueur.

CECILE *à André.*

Je voudrois, & je n'ose
T'interroger.—Je crains de te faire rougir.

ANDRE.

Rougir ? Ah ! ma Cécile ! Il est donc véritable ?
A vos regards enfin je parois mépriſable !
Vous croyez en effet que c'est le crime.

CECILE.

Hélas !
Si j'en pouvois douter, que je serois heureuse !

ANDRE.

Votre ame a pu s'ouvrir à cette idée affreuse !
Qu'un autre le pensât, je ne m'en plaindrois pas :
Mais vous ?

CECILE.

Eh ! malheureux ! que veux-tu que je pense ?

ANDRE.

J'avois cru qu'on devoit davantage eſtimer
Un cœur qui, ſans vertu, n'éût oſé vous aimer,
Qui vous adore encor.

CECILE *en treſſaillant.*

Quoi ! malgré l'apparence ?—
Ah ! j'en mourrois de joie, & tous mes ſens d'avance—
Mais ces chaînes ? ces fers ? ce ſéjour plein d'horreur ?

ANDRE.

Ce ne ſont pas les fers qui font le deſhonneur.
Je n'ai point de remords. Plût à Dieu que mon cœur
Ne me tourmentât pas plus que ma conſcience !

CECILE *avec tranſport.*

Le mien avidement reçoit cette eſpérance.
Parle donc, hâte-toi de me tirer d'erreur.
Quels monſtres ont rendu ce Jugement inique ?
De quoi t'accuſoit-on ? Quelle infâme pratique
T'a pu faire traiter comme un vil criminel ?
Explique ce myſtère horrible, inconcevable.

ANDRE.

Je ne le puis.

CECILE.

Comment ? Tu ne peux pas, cruel,
Te juſtifier ?

ANDRE.

Non, ſans me rendre coupable.

CECILE *en pleurant.*

Va, tu ne l'es que trop. Laiſſe-moi, malheureux.
Tu te tais, mais j'entends ce ſilence odieux.
Toi ! des ſecrets pour moi ! des ſecrets !—Ah ! parjure !
En avois-tu jadis, quand ton ame étoit pure ?

ANDRE.

Je ne ſais où je ſuis : tout mon corps eſt tremblant—
Je donnerois mon ſang pour arrêter ſes larmes.

CECILE.

Dieu ! que ne ſuis-je morte avant ce triſte inſtant !
Hélas ! je ſerois morte au moins en l'eſtimant.
Moi qui me plaiſois tant, qui trouvois tant de charmes
A nourrir ſon idée, à ne penſer qu'à lui !
(A Amélie.)
Qui, tout-a-l'heure encor.—Tu ſais, tu l'as oui—
Et voilà——

ANDRE.

Quel ſupplice ! Oui, s'il étoit poſſible
Que l'on ſe repentît d'une bonne action,
Je m'en repentirois en ce moment horrible.
Le Ciel veut m'y contraindre, & ma douleur—Mais non,
Il faut, en gémiſſant, ſuivre un devoir barbare.—
Vous pleurez, chère amante ?—Ah ! ſi je vous diſois—
Pleurez mon infortune, & non pas mes forfaits.
Je ſais que tout m'accuſe.—Eh bien, tout vous égare.
La vertu nous unit, le malheur nous ſépare.
Ne croyez pas.—On vient. Adieu, Cécile, adieu.
Pour ne me voir jamais quittez ce triſte lieu,
Tâchez de m'oublier ; mais, je vous en conjure,
Penſez à mes parens.

SCENE VIII.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN *à Cécile.*

MADAME, on a fini;
Les contrats ſont dreſſés, & pour la ſignature
Nous venons.—Me trompé je ? O Ciel ! que vois-je ici ?
Je crois que vous pleurez ?

LE COMTE *à Amélie.*

Et vous, Madame, auſſi ?

AMELIE.

Eh ! qui ne pleureroit ?

CECILE *portant la main à ſon front.*

Ma tête s'embarraſſe.
(A Amélie.)
Ma chère, allons-nous-en ; viens, donne-moi ton bras.

D'OLBAN.

Que vient-il d'arriver ?

LE COMTE.

Apprenez-nous, de grace—

AMELIE.

Reſpectez ſa douleur, & ne nous ſuivez pas.

D'OLBAN.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

CECILE *en s'en allant.*

O quelle deſtinée !
Qu'ai je donc fait au ſort, & pourquoi ſuis-je née ?

SCENE IX.

M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN.

PAR ma foi, l'on s'y perd, & je n'y conçois rien
Elle ſe plaint du ſort, elle pleure, ſoupire :
Qu'a-t-elle qui l'afflige ? & que veut-elle dire ?
Quel accident ſubit—Parbleu, je voudrois bien
Que ce fût encor moi.—Viens ; quoi qu'il en puiſſe être,
Quel que ſoit mon deſtin, je prétends le connoître.
Je ſais bien qu'aux revers je ſuis prédeſtiné ;
Puiſſe-je être du moins le ſeul infortuné !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN *ſeul.*

JE reconnois bien là mon étoile maudite !
Il faut que je ſois né d'une race proſcrite,
Et voilà de ces coups, de ces événemens
Après leſquels, je crois, on n'a plus qu'à ſe pendre !
A de pareils revers qui jamais peut s'attendre !
Elle acceptoit ma main ; encor quelques momens,
Et nous étions liés d'une chaîne éternelle.
Point du tout. C'eſt le Ciel, c'eſt l'enfer qui s'en mêle.
Le diable au dernier pas creuſe un goufre fatal,
Et parmi des forçats me déterre un rival !
Mais ſuis-je ici le ſeul & le plus miſérable !
Quoi ! je connois Cécile, & c'eſt moi que je plains !
Plaignons, plaignons plutôt cette femme adorable !
Méritoit-elle, ô Ciel ! d'auſſi cruels deſtins ?
Quels ſentimens ! quelle ame, & noble & généreuſe ?
Elle alloit s'immoler pour finir mes malheurs,
Me taiſoit ſes combats, & me cachoit ſes pleurs.
Hélas ! que je la perde, & qu'elle ſoit heureuſe !
Mais non, le même coup nous écraſe tous deux.
La voici. Sa démarche incertaine, égarée,
Montre le déſeſpoir où ſon ame eſt livrée.
On entend ſes ſanglots, la mort eſt dans ſes yeux ;
Quel cœur ne ſe fendroit à ce ſpectacle affreux ?

L'exiſtence à préſent eſt un poids qui m'accable,
Je ne ſais comme on peut ſe ſouffrir ici bas.
Ah ! la terre eſt vraiment un ſéjour effroyable,
Puiſque tant de vertu, de mérite & d'appas
N'y ſont pas à l'abri d'un ſort ſi déplorable.

SCENE II.

M. D'OLBAN, CECILE.

(Cécile, l'air abattu, les yeux humides, & tenant un mouchoir à la main, s'avance à pas lents, s'arrête ſouvent, & n'apperçoit point d'Olban qui ſe retire un peu à l'écart en la regardant triſtement.)

CECILE.

OU vais-je ?—Quel déſordre agite tous mes ſens ?
Où porté-je mon trouble & mes pas chancelans ?—
Une pente ſecrette—une force invincible
Malgré moi me ramène à ce rivage horrible !—
Quel eſpoir m'y conduit, & qu'y viens-je chercher ?
C'eſt dans ces lieux cruels que j'ai trouvé ma perte,
C'eſt ici que tantôt ma tombe s'eſt ouverte.
Ah ! pourquoi donc encor ne m'en puis-je arracher ?
Quel pouvoir étonnant, quel charme enfin m'attire ?
O cœur foible & ſanglant, tu ne fais ſur ce bord
Qu'enfoncer plus avant le trait qui te déchire !
Tu reviens ſur le coup qui t'a donné la mort !
(Appercevant d'Olban qui s'avance vers elle.)
Mais que vois je ? d'Olban ?
(Elle ſe détourne d'abord, en ſe couvrant le viſage de ſon mouchoir ; puis elle lève enfin les yeux ſur lui, le regarde en pleurant, & ils reſtent quelques momens l'un & l'autre en ſilence.)

D'OLBAN.

Je vous entends, Madame ;
Oui, c'eſt m'en dire aſſez, & je lis dans votre ame.
Mais j'en ai ſû trop tard les ſecrets ſentimens.
Croyez que, ſi plutôt j'avois pû les connoître,
Je vous euſſe épargné quelques larmes peut-être :
Ce n'eſt pas pour vouloir, en ces affreux momens,
M'armer de vos bontés pour croître vos tourmens.
Non, Madame, je viens vous rendre une promeſſe
Dont je ne me pourrois prévaloir ſans baſſeſſe.
Inſtruit & pénétré de ce que je vous doi,
Sur votre exemple ici je règle ma conduite :
Par un ſublime effort vous vous donniez à moi,
En renonçant à vous il faut que je l'imite,
Et je ne peux, hélas ! m'acquitter qu'à ce prix.
Que dis-je ? y renoncer ? Nous reſterons unis
Par un lien moins doux, mais auſſi reſpectable.
Le ſort fût-il pour moi cent fois plus implacable,
Malgré mon infortune & le ſort ennemi,
N'étant point votre époux, je ſerai votre ami.
Je ne veux déſormais que ce titre honorable.
A celui-là du moins puiſſé-je ſoulager
Des douleurs que toujours je prétends partager !

CECILE.

Si de les adoucir quelque choſe eſt capable,
C'eſt vraiment la pitié, la généroſité
Que vous daignez montrer pour une infortunée ——
Par quels forfaits, mon Dieu, puis-je avoir mérité
Qu'à de ſi rudes coups vous m'ayiez condamnée ?—
O Monſieur, voyez donc quelle eſt ma deſtinée !
Ce n'eſt qu'après huit ans que je le trouve, hélas !
Et je le trouve—Non, je n'y ſurvivrai pas.
(*Elle porte ſon mouchoir ſur ſes yeux.*)

D'OLBAN.

Ne cachez point vos pleurs, ils ſont trop légitimes.

J'en mêlerai moi-même à ceux que vous verſez ;
Mes malheurs m'aigriſſoient, & vous m'attendriſſez.

CECILE.

O Dieu !

D'OLBAN.

Vous n'avez pû ſavoir encore quels crimes—

CECILE.

Il affirme, il ſoutient qu'il n'eſt pas criminel ;
Je ne ſais rien de plus. Il ſe taît ſur le reſte,
Et s'obſtine à garder un ſilence funeſte.
Qu'imaginer ? que croire en cet état cruel ?
Maintenant Amélie eſt à preſſer le Comte
De faire là deſſus une recherche prompte.
Nous nous éclaircirons, je crois, par ce moyen.

D'OLBAN.

Vous allez être inſtruite, ils reviennent enſemble.

CECILE.

Ah ! que m'apprendront-ils ? je frémis & je tremble.
Peut-être il valoit mieux que j'ignoraſſe——

SCENE III.

CECILE, M. D'OLBAN, AMELIE, LE COMTE.

CECILE *regardant le Comte avec embarras.*

EH bien ?
Que venez-vous enfin m'annoncer ?

LE COMTE.

J'ai moi-même
Cherché par-tout, Madame, avec un ſoin extrême;
Mais mon zèle, mes ſoins ont été ſans ſuccès.
Il faut que l'on n'ait point apporté ſon procès.
Ou que de nos bureaux on l'ait ſouſtrait enſuite.
J'ai fait dans les papiers une exacte viſite,
Et les ai tous tenus, ſans y rien découvrir.
Voyant de ce côté mon eſpérance vaine,
J'ai par un autre endroit tenté de m'éclaircir.
J'ai demandé celui qui conduiſoit la chaîne
A l'époque où je ſais qu'André vint ſur ce bord.
En effet, c'étoit là ma reſſource dernière,
Et ſans doute on en eût tiré quelque lumière,
Mais depuis l'an paſſé ce conducteur eſt mort.
Ainſi c'eſt d'André ſeul, ce n'eſt que de ſa bouche
Que l'on peut aujourd'hui ſavoir ce qui le touche.
Nous devons nous réſoudre à toujours l'ignorer,
S'il perſiſte à vouloir ne le point déclarer.

CECILE.

Il ſe dit innocent.

LE COMTE.

Cela n'eſt pas croyable;
Son état le dément, & prouve contre lui.
Eſt-ce que dans les fers il ſeroit aujourd'hui?
L'auroit-on condamné?——

D'OLBAN.

Je te trouve admirable;
Comme ſi maintenant, dans ce vil univers,
On ne voyoit pas tout ſe faire de travers.

AMELIE.

Pourquoi donc ce ſilence?

D'OLBAN.

Oh! voilà le myſtère.

LE COMTE.

Avouons cependant qu'il n'eſt pas ordinaire
Que des Juges ainſi——

D'OLBAN.

Jugent mal, n'eſt-ce pas ?
Tu crois que leurs arrêts ſont toujours des oracles.
Si tu plaides jamais, ah ! parbleu, tu verras
Qu'aſſez ſouvent à gauche ils donnent ſans miracles.
En attendant, tu peux t'en rapporter à moi,
Car j'en ſais, Dieu merci, quelque nouvelle.

CECILE.

Eh quoi !
Il n'eſt plus vertueux——il eſt encor ſenſible !
Je n'imaginois pas que cela fût poſſible.
Eſt-ce qu'en y verſant ſes poiſons corrupteurs,
Le crime en même tems n'endurcit pas les cœurs ?
J'avois cru que le vice étouffoit la nature,
Que toujours l'ame tendre étoit honnête & pure.

AMELIE.

Ah ! Madame, il ne faut qu'un inſtant malheureux.
Il en eſt dans la vie où l'ame la mieux née
Se trouve malgré ſoi vers l'abîme entraînée,
Et pour nous l'innocence eſt un dépôt des Cieux
Qui dans nos foibles mains facilement s'altère.
Un jeune homme ſur-tout court cent périls divers,
Dont ne le ſauve pas un heureux caractère.
Pour le perdre il ſuffit d'un compagnon pervers.
Auſſi, quand au naufrage échappe la jeuneſſe,
On le doit au haſard bien plus qu'à la ſageſſe.

CECILE.

Toujours pours ſes parens plein d'un tendre intérêt,
Il cherchoit les moyens d'adoucir leur miſère,
Et ce ſoin généreux vers moi le conduiſoit !

(A Amélie.)
Tu l'as vu, quand ici pour ſon père & ſa mère
Il m'a remis l'argent que ſe mains ont gagné.
Oui, quoiqu'il ſoit lui-même aſſez infortuné,
C'eſt pour eux qu'il travaille au milieu de ſes chaînes,
Et l'amour filial le ſoutient dans ſes peines.

D'OLBAN.
Quel contraſte inoui!

LE COMTE.
Moi, je n'y comprends rien;
Mais j'avoue en effet, l'équité le demande,
Que, depuis dix-huit mois qu'en ces lieux je commande,
Il s'eſt toujours conduit comme un homme de bien.
Du reſte des forçats on le diſtingue, on l'aime,
Chacun veut l'employer. Je lui donne moi-même
Toute la liberté que ſon état permet,
Et rends ſon eſclavage auſſi doux qu'il peut l'être.

D'OLBAN.
J'entrevois là-deſſous quelque étonnant ſecret
Qu'il faut abſolument parvenir à connoître.
Mon ami, fais venir cet homme ſingulier.
Je veux le voir. S'il garde avec moi le ſilence,
Au défaut de la voix; l'air & la contenance
Diſent la vérité.

LE COMTE.
Je vais vous l'envoyer.

SCENE IV.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN *à Cécile.*

SUR tout ce que j'entends je gagerois d'avance
Qu'il n'eſt pas criminel. Je le ſouhaite au moins;
Laiſſez-moi débrouiller ce cahos.

CECILE.

A vos ſoins
Que ne devrai-je pas, Monſieur, & que j'admire
La grandeur de votre ame en cet événement!
Non, elle n'a jamais mieux paru qu'à preſent;
Mon cœur en eſt touché plus que je ne puis dire.
Oh! que j'aime à vous voir, à vous entendre ainſi
D'un pauvre malheureux embraſſer le parti!
Je vous en ſais bon gré——S'il étoit véritable
Qu'en effet, comme il dit, il ne fût point coupable,
Ah!——Vous le croyez donc, & c'eſt ſincérement
Que vous penſez——Eh bien, j'ai la même eſpérance.
Maintenant je l'avoue avec plus d'aſſurance,
Je panche, ainſi que vous, à le croire innocent.
Si je m'abuſe, hélas! mon erreur m'eſt bien chère.

AMELIE.

Le voici qui s'avance.

D'OLBAN *à Cécile.*

Il faut vous retirer.
Je le pénétrerai, mais il eſt néceſſaire
Que je lui parle ſeul.

CECILE.

Oui, nous allons rentrer.
Je me confie aux ſoins que vous voulez bien prendre;
Quel qu'en ſoit le ſuccès, revenez me l'apprendre.
Ce que vous aurez fait décidera mon ſort,
Vous me rapporterez ou la vie ou la mort.

(Elles ſortent.)

SCENE V.

M. D'OLBAN, ANDRE.

D'OLBAN.

APPROCHE, mon ami; l'on dit qu'à la Rochelle
De Madame d'Orfeuil tu fus jadis l'amant.
Je ſuis inſtruit de tout.

ANDRE.

Eſt ce ainſi que s'appelle
Celui qui de Cécile eſt le mari?

D'OLBAN.

Comment?
Ignorois-tu ſon nom?

ANDRE.

Oui, j'ai ſû ſeulement
Qu'avec un homme riche elle s'étoit unie;
C'eſt tout ce que j'appris en quittant ma patrie.
Eſt-elle heureuſe au moins? L'eſt-elle? & ſon époux
Connoît-il bien le prix du tréſor qu'il poſsède?

D'OLBAN.

Son époux ne vit plus.

ANDRE *vivement.*

Il eſt mort, ditez-vous ?

D'OLBAN.

Et dans de très grands biens Cécile ſui ſuccède ;
Il l'a faite héritière.

ANDRE.

O Ciel ! qu'ai-je entendu !
De ce fatal hymen le nœud ſeroit rompu !
Cécile eſt libre !—Hélas ! malheureux, que t'importe ?
Quel délire inſenſé t'agite & te tranſporte ?
Oubliras-tu toujours ton état ?

D'OLBAN.

Mon ami,
Tu le peux oublier, ſi tu n'en es pas digne.
Du crime cependant tes chaînes ſont le ſigne,
Et c'eſt par les forfaits que l'on arrive ici.
Quelle autre voie eût pu t'y conduire ?

ANDRE.

Les hommes
Sont-ils juſtes toujours ?

D'OLBAN.

Non, parbleu, ſur ma foi.
Ils ne ſont que méchans dans le ſiécle où nous ſommes.

ANDRE.

Eh bien ?

D'OLBAN.

En ſerois-tu victime, ainſi que moi ?

ANDRE.

Je ſuis innocent.

D'OLBAN.

Va, ſans peine je le croi ;
Et, ſi tu me dis vrai, tu ne m'étonnes guères.

Oui, les honnêtes gens ſont ſans doute aux galères,
Car ceux qui n'y ſont pas—Mais revenons à toi.
Nous ſommes donc tous deux compagnons d'infortune ?
Je viens d'avoir un ſort preſque pareil au tien,
Et contre les méchans notre cauſe eſt commune.
Achève de m'inſtruire, & ne me cache rien ;
Apprends-moi quel ſujet——

ANDRE.

Monſieur, je dois le taire ;
Et je mériterois en effet mon malheur,
Si je vous en oſois dévoiler le myſtère.
C'eſt un ſecret trop ſaint, il mourra dans mon cœur.
Ne m'interrogez plus : déja tantôt Cecile
A fait pour l'arracher un effort inutile ;
Jugez après cela ſi vous réuſſirez.
Ah ! vous ne ſavez pas, jamais vous ne ſaurez
A quel point j'adorai cette femme accomplie,
Combien je l'aime encore. J'aurois donné ma vie,
Pour qu'il me fût permis de contenter ſes vœux,
Pour arrêter les pleurs qui couloient de ſes yeux.

D'OLBAN.

Ecoute, je te vais cauſer de la ſurpriſe,
Mais le Ciel eſt témoin de ma ſincérité ;
Je ſuis vrai, tu te peux fier à ma franchiſe.
Ne crois point que ce ſoit par curioſité
Que je te preſſe ainſi. Ma vûe eſt différente,
Sache enfin mes motifs, j'aime auſſi ton amante.

ANDRE.

Vous l'aimez !

D'OLBAN.

Et j'allois devenir ſon mari——

ANDRE.

L'ingrate !

D'OLBAN.

A m'épouſer elle avoit conſenti——

ANDRE.

J'étois donc oublié !

D'OLBAN.

Lorſque la deſtinée
T'a fait trouver ici pour rompre un hyménée
Dont, au fond de ſon cœur, Cécile gémiſſoit.
Ce n'eſt que mon malheur qui la déterminoit
A me donner la main.

ANDRE *avec enthouſiaſme.*

Ah ! voilà bien ſon ame !
C'eſt ainſi qu'elle penſe, & je la reconnois.

D'OLBAN.

Elle m'avoit caché ſes ſentimens ſecrets ;
Mais, des que j'ai connu ſa douleur & ſa flamme,
J'ai renoncé moi-même à former des liens
Qui, terminant mes maux, auroient comblé les ſiens.
Je veux, ſi tu n'y mets un obſtacle invincible,
Vous rendre heureux tous deux.

ANDRE.

O Ciel ! eſt-il poſſible ?
Moi, Monſieur, je ſerois——

D'OLBAN.

Tu tiens entre tes mains
Le ſort de ton amante & tes propres deſtins.
S'il eſt vrai que tu ſois encore digne d'elle,
A la vertu toujours ſi tu reſtas fidele,
Explique tes malheurs, dis qui les a cauſés,
Parle, l'autel t'attend, & tes fers ſont briſés.

ANDRE *avec tranſport.*

C'en eſt trop. Eh bien, non, je ne ſuis pas coupable ;
Apprenez tout. Ces fers n'ont rien que d'honorable,
Ces fers, qui devant vous paroiſſent m'avilir,
La vertu les avoue ; &, loin de me flétrir,
Ce ſont—Ah ! malheureux ! tremble, que vas-tu faire ?
Grand Dieu ! qu'allois-je dire ?—O mon père ! mon père !

D'OLBAN.

Achève. Qui t'arrête ? & pourquoi te troubler ?
Quel eſt donc ce ſecret ? hâte-toi de parler.

ANDRE *marchant d'un air égaré.*

Je ne me connois plus—Cécile !—chère amante !—
Mon père !—Je frémis : mon trouble m'épouvante.
Le penchant, le devoir, la nature, l'amour
Combattent mon eſprit, l'entraînent tour-à-tour.

D'OLBAN.

Je ne t'abuſe point par un eſpoir frivole.

ANDRE.

Ah ! qui l'emportera ? juſte Ciel ! quel parti !——
Je voudrois——

D'OLBAN.

Eh bien, quoi ?

ANDRE.

Me voir anéanti.

D'OLBAN.

Mais je te l'ai promis, compte ſur ma parole.
Un mot va te tirer de cet état d'horreur,
Pour te faire paſſer au comble du bonheur.

ANDRE *avec abattement.*

Non, non, je n'en dois plus attendre ſur la terre.
Tant de félicité n'eſt pas faite pour moi,

Et du ſort qui m'opprime il faut ſubire la loi.
Le Ciel veut qu'au tombeau j'emporte ma misère.
A quelle épreuve, hélas ! met-on ce triſte cœur !
Mais, quoi ! je pourrois être à celle que j'adore !
Je pourrois—Loin de moi cet eſpoir ſéducteur.
J'ai failli ſuccomber, & j'en rougis encore.
(A d'Olban.)
Monſieur, votre bonté redouble mon tourment,
Elle a mis ma vertu dans un péril bien grand.
Je fuis ; de mon amour je crains la violence.
Daignez tous déſormais m'épargner ces combats ;
De grace, laiſſez-moi du moins mon innocence,
Le ſeul bien qui me reſte, & le ſeul dont, hélas !
Il m'eſt encor permis de jouir ici-bas.
(Il s'en va.)

SCENE VI.

M. D'OLBAN *ſeul.*

CET homme eſt innocent, l'on ne peut s'y méprendre.
Il a l'ame élevée autant que le cœur tendre ;
Sa conſcience eſt pure ; &, je n'en doute pas,
Il n'eſt qu'infortuné.
(Il ſe promène en révant ſur le devant du théatre.)

SCENE VII.

M. D'OLBAN, LISIMON.

LISIMON *dans le fond.*

VOICI donc le rivage
Où mon fils eſt venu languir dans l'eſclavage !
Votre bras, ô mon Dieu ! l'aura-t-il ſoutenu
Au milieu des horreurs d'un deſtin ſi funeſte ?
Le reverrai-je ? ou bien, dans le ſéjour céleſte
Lui payez-vous déja le prix de ſa vertu ?

D'OLBAN *ſur le devant de la Scène.*
Ce ſilence pourtant—ce ſilence m'étonne.
A quoi l'attribuer ? Quels motifs ſi puiſſans——

LISIMON *avançant un peu.*
Comment m'y prendre ? Ici je ne connois perſonne.
Qui daignera vers lui guider mes pas tremblans ?

D'OLBAN.
Sûrement ce n'eſt pas le remords ni la honte
Qui l'arrêtent. L'on voit qu'il ſe tait à regret,
Et ſon père eſt, je crois, mêlé dans ce ſecret.
Mais Cécile m'attend, allons lui rendre compte ;
J'ai des ſoupçons.

LISIMON *l'abordant.*
Je ſuis étranger dans ces lieux ;
Monſieur, ayez pitié d'un vieillard malheureux !
C'eſt la nature, hélas ! c'eſt l'amour paternelle
Qui m'arrache au tombeau d'une épouſe fidelle,

Et me fait de bien loin, par un dernier effort,
Malgrè le poids des ans, chercher ce triſte bord.
J'y viens d'un devoir ſaint remplir les loix ſévères;
Mais ce devoir m'eſt cher. J'ai mon fils aux galères ;
Je viens avec tranſport reprendre en ces momens
Des fers qu'il n'a pour moi portés que trop long-tems.

D'OLBAN.

A ta place, dis tu, pour ſoulager tes peines,
Ses généreuſes mains.—

LISIMON.

Ses mains ont pris mes chaînes,
Et pour l'en décharger j'arrive maintenant.
Si j'arrive aſſez tôt, je mourrai trop content.

D'OLBAN.

Et le nom de ce fils ?

LISIMON.

C'eſt André qu'il s'appelle.

D'OLBAN.

André ?

LISIMON.

M'en pourriez-vous donner quelque nouvelle ?
Seroit-il par haſard connu de vous ici ?

D'OLBAN *avec tranſport.*

André ! lui, c'eſt ton fils ? & c'eſt tes fers qu'il porte ?
Oui, oui, je le connois—— Tout cela ſe rapporte ;
J'avois bien deviné—Que mon cœur eſt ravi !
Allons, courons vers elle. Ah ! qu'elle aura de joie !—
Mais, non, il faut avant que je ſois éclairci.
Viens, ſuis-moi, bon vieillard, c'eſt le Ciel qui t'envoie ;

Viens, tu m'apprendras tout ; tu t'es bien adreſſé,
Et je te ſervirai, j'y ſuis intéreſſé.
Quoique le ſort m'ait fait & me garde d'outrage.
Si leur félicité peut être mon ouvrage,
L'exiſtence m'eſt chére, & j'en rends grace au Cieux :
Il n'eſt point de malheur pour qui fait des heureux.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN, Le COMTE, LISIMON.

D'OLBAN *au Comte.*

VOUS ne me croiriez pas, & vous auriez raiſon ;
Je ferois comme vous. Une telle action
Eſt trop belle aujourd'hui pour être vraiſemblable.
Mais tenez, le voilà ce vieillard reſpectable ;
Il le faut écouter lui-même.

LISIMON.

C'eſt toujours
Avec raviſſement que ma bouche répète
L'hiſtoire des malheurs répandus ſur mes jours.
Tout horribles qu'ils ſont, mon ame ſatisfaite
Trouve à les raconter une douceur ſecrète :
C'eſt faire en même-tems l'éloge de mon fils,
Parler de ſes vertus, dignes d'un autre prix ;
De ce que je lui dois rappeller la mémoire,
Et m'honorer moi-même en publiant ſa gloire.
(Au Comte.)
Peut-être que déja d'André vous l'aurez ſû ;
A ſa conduite au moins on l'aura reconnu,

Et je l'avoue auſſi, nous ſommes l'un & l'autre
D'une Religion qu'ici proſcrit la vôtre.
Contre elle vainement voudroit-on déclamer,
Le Ciel nous y fit naître. On ne peut nous blâmer
De reſter attachés à la foi de nos pères,
Et nos cœurs n'ont, je crois, rien à ſe reprocher :
Dieu nous mit dans la route où l'on nous voit marcher.
Au reſte la raiſon & ſes foibles lumières
D'une fauſſe lueur auroient pu nous frapper ;
Mais eſt-on criminels, hélas ! pour ſe tromper ?
Vertueux & ſoumis, ſi dans l'erreur nous ſommes,
Nous oſons eſpérer en la bonté de Dieu,
Et croyons mériter l'indulgence des hommes.

LE COMTE *à d'Olban.*

Vois-tu pour ſon parti comme il parle avec feu ?
C'eſt, ſans doute, un apôtre, un martyr de ſa ſecte.

D'OLBAN *avec humeur.*

C'eſt un homme de bien qu'il faut que l'on reſpecte.

LISIMON.

La Rochelle long-tems nous avoit dans ſon ſein
Vu jouir d'un obſcur & tranquille deſtin,
Quand, ſuivi de mon fils & de ma tendre épouſe,
J'en ſortis pour m'aller établir vers Toulouſe.
J'y crus continuer, dans un repos heureux,
De vivre en ma croyance, & d'inſtruire mes frères.
Mais l'heure étoit venue où les deſtins contraires
A des pleurs éternels devoient ouvrir mes yeux.
Dieu qui, juſques alors daignant m'être propice,
M'avoit paru couvrir d'une ombre protectrice,
Dieu s'éloigna de moi. Je me trouvai ſurpris,
Et l'on me condamna pour toujours aux galères.

D'OLBAN *à Liſimon.*

Que diable allois-tu faire auſſi dans ce pays ?

LE COMTE *à d'Olban.*

Ce ſont les loix : on rend des arrêts plus ſévères.

LISIMON.

On me traînoit déja vers ce ſéjour affreux ;
J'y marchois, en pouſſant des ſanglots douloureux.
Voici que tout-à-coup je vois ſur mon paſſage
Mon fils, mon cher André précipiter ſes pas.
La nature éperdue enflammoit ſon viſage,
Rendoit ſes yeux ardens, exaltoit ſon courage :
Il jette un cri, s'élance, & me ſerre en ſes bras.
" Arrêtez (me dit-il) non, non, vous n'irez pas ;
" Courez vers votre épouſe, hélas ! elle eſt mourante ;
" Courez rendre la vie à ma mère expirante,
" Et fuyez avec elle au milieu des déſerts.
" Vous êtes libre, allez, je viens prendre vos fers."
Etonné, confondu, je reſpirois à peine ;
Je ne pouvois parler. Mon fils au même inſtant
Tombe au pieds de celui qui conduiſoit la chaîne,
Preſſe, conjure, emploie & les pleurs & l'argent,
Et, le gagnant enfin, obtient qu'en eſclavage
Il ſoit, au lieu de moi, conduit ſur ce rivage.

D'OLBAN *au Comte.*

Eh bien ? qu'en penſes-tu, mon chér ? tu ne dis rien ?

LE COMTE.

Je ſuis extaſié.

D'OLBAN.

Parbleu, je le crois bien.

LISIMON.

Tranſporté d'obtenir cette funeſte grace,
Fier de m'oter mes fers, André prit donc ma place :
Et moi, je l'avoûrai, moins généreux que lui,
Je ſouffris, en pleurant, cet échange inoui ;
je cédai, dans l'eſpoir que peut-être à la vie
Je pourrois rappeller une épouſe chérie.

Ma préſence en effet, mon amour, mes ſecours
L'empêchèrent alors de terminer ſes jours :
Mais elle en a paſſé le reſte dans les larmes,
Au ſein de l'indigence, & parmi les alarmes.
Sans ceſſe nous pleurions notre malheureux fils.
Je voulois quelquefois, du milieu des Cévènes,
La quitter pour venir, reprendre ici mes chaînes ;
Elle me rétenoit, en redoublant ſes cris.
Enfin, le mois dernier, ſes forces s'épuisèrent,
En me nommant ſon fils je la vis expirer ;
Et ſeul, ſans nul ſecours, réduit à l'enterrer,
Je lui creuſai ſa foſſe, & mes mains l'y placèrent.
Hélas ! en m'acquittant de ce lugubre emploi,
J'aurois dans le tombeau dû ſans doute la ſuivre ;
Mais un autre devoir auſſi ſacré pour moi
Me reſtoit à remplir & m'ordonnoit de vivre.
A ma place en ces lieux mon cher fils gémiſſoit,
Ma mort dans l'eſclavage à jamais le laiſſoit ;
J'ai voulu l'en tirer, & finir ſa misère,
Avant que le trépas me rejoigne à ſa mère.

LE COMTE *à d'Olban.*

Nous en ſavons aſſez ; que faiſons-nous ici ?
Ah ! Madame d'Orfeuil à la douleur en proie,
En ces mêmes momens, dans les larmes le noie.
Courons ; que ce bon-homme avec nous vienne auſſi.
Il faut——

D'OLBAN *le retenant.*

Sa joie encore ne ſeroit qu'imparfaite :
Oſons la différer pour la rendre complette.
La choſe vous regarde, & c'eſt à vous d'agir.

LE COMTE.

Comment ?

D'OLBAN.

N'êtes-vous pas l'ami des Commiſſaires ?

LE COMTE.

J'entends ; oui, je le ſuis. Peut-être à mes prières
Ils auront quelque égard, & je crois les fléchir.
Ils voudront m'obliger.

D'OLBAN.

Tu te moques, je penſe.
T'obliger ? Ce ſont eux, je le dis hautement,
Qui te devront, parbleu, de la reconnoiſſance.
C'eſt rendre aux gens en place un ſervice important,
Que de les aviſer du bien qu'ils ont à faire:

LISIMON *regardant la galère.*

Sans doute la voilà cette triſte galère
Qui renferme en ſon ſein mon fils infortuné !
Je n'oſe la fixer. Tremblant & conſterné,
La honte, le remords, le déſeſpoir m'accable.
Dieu ! pour tant de vertu quel ſéjour effroyable !
(*A d'Olban.*)
Ne tardons plus, Monſieur ; menez-moi vers mon fils;
Que j'aille——

D'OLBAN.

Il n'eſt pas tems.

LISIMON.

Ah ! vous m'avez promis——

D'OLBAN.

Je te promets encore ; mais fais ce que j'exige.
Tu le verras bientôt ; j'ai mes raiſons, te dis-je.
(*Au Comte.*)
Nous allons de vos ſoins attendre le ſuccès.
(*Il ſort & emmène Liſimon.*)

SCENE II.

LE COMTE *seul.*

J'Espère qu'il sera conforme à mes souhaits.
Ici l'équité même à faire grace oblige.
Je leur conterai tout, ils n'y pourront tenir ;
Eût-on des cœurs de marbre, il faudroit s'attendrir.
(Il veut sortir, & il est rencontré par Cécile qui entre avec Amélie.)

SCENE III.

LE COMTE, CECILE, AMELIE.

CECILE *au Comte.*

MONSIEUR, envoyez-moi ce malheureux ; qu'il vienne :
Je veux encor le voir.

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

AMELIE.

O Dieu ! dans ses douleurs daigne la secourir !

LE COMTE *vivement à Amélie.*

Madame, il le fera ; que l'espoir vous soutienne.
Je ne m'explique point. Adieu, consolez-la ;
Peut-être que bientôt son malheur finira.

SCENE IV.

CECILE, AMELIE.

(Cécile plongée dans une profonde réverie ne ſemble faire aucune attention à ce que dit le Comte, & Amélie au contraire en eſt tranſportée.

AMELIE.

AH ! Madame, écoutez ce fortuné préſage.
Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'il nous tient ce langage ;
Non : ils ont découvert quelque choſe d'heureux.
Une ſecrette joie éclattoit dans ſes yeux.
Croyez-moi ; de ſon cœur j'ai trop d'intelligence
Pour pouvoir m'y tromper : il eſt gai, ſatisfait.
Je n'imagine point encore ce que c'eſt,
Mais je crois tout poſſible. Oui, quand la Providence
Eût fait ici pour vous un miracle imprévu,
J'en ſerois peu ſurpriſe, il vous étoit bien dû—
Vous ne m'écoutez point. Immobile & glacée,
Toujours dans vos douleurs vous êtes enfoncée !
Quoi ! votre ame à l'eſpoir craint-elle de s'ouvrir ?
Le Comte me l'a dit, vos malheurs vont finir.

CECILE *d'une voix foible & ſans changer d'attitude.*
Oui, ſans doute—au tombeau. J'eſpère au moins, j'eſpère
Que c'en ſera le terme.

AMELIE.

Eh ! pouvez-vous, ma chère,
Tenir un tel diſcours ?

CECILE.

Je dis la vérité.

AMELIE.

Vous me faites trembler.

CECILE.

Oui, le coup eſt porté,
Et je ſens que je touche à la fin de ma vie.

AMELIE.

Y penſez-vous ?

CECILE.

J'y touche, & je m'en réjouis.
De peines, d'amertume elle fut trop remplie.
La mort eſt un bonheur dans l'état où je ſuis.
C'eſt en vain que l'on veut de fauſſes eſpérances
Amuſer mes chagrins & flatter mes ſouffrances.
De ces illuſions j'ai, tant que je l'ai pu,
Entretenu l'erreur, par elle j'ai vécu ;
Elle ceſſe, & je meurs. La meſure eſt comblée,
Je vois, je vois mon ſort, & j'en ſuis accablée.

AMELIE.

Ah ! que dites-vous là, Madame ? Vous, mourir ?
Vous, quitter la lumière, & vous en réjouir ?
(Lui prenant tendrement la main.)
Cruelle, ſongez-vous que c'eſt à votre amie,
A votre amie, à moi, que vous parlez ainſi ?
Vous ne m'aimez donc plus ?

CECILE.

O ma pauvre Amélie !
Pardonne au déſeſpoir, tu vois le mien ici.
Hélas ! j'aurois au Ciel bien des graces à rendre,
Si mon cœur, qu'il forma trop ſenſible & trop tendre,
A ta douce amitié borné juſqu'à ce jour,
N'avoit jamais connu le poiſon de l'amour !

Sous l'excès de mes maux il faut que je ſuccombe ;
La mort va les finir, je dois la ſouhaiter,
Et pourtant je me trouble à l'aſpect de ma tombe ;
Je ne puis ſans terreur ſonger à te quitter :
Car je n'ai que toi ſeule à regretter au monde.
Mais ce qui me conſole en ma douleur profonde,
C'eſt qu'au moins en mourant je ne te laiſſe pas
Dans un triſte abandon, ſans ſecours ici-bas.
J'ai fait mon teſtament, & de mon héritage
Entre d'Olban & toi j'ordonne le partage.
(Ici Amélie fond en larmes.)
Tu pleures—je ne peux te blâmer de pleurer.
Tu n'as pas tort : tu perds une bien bonne amie,
(L'embraſſant & la ſerrant contre ſon ſein.)
Et dont tu fus toujours bien tendrement chérie.
Tu ne l'oublîras pas, j'oſe m'en aſſurer ;
Oui, je connois ton ame—Ecoute une prière
Qui t'eſt de ma tendreſſe une preuve dernière.
Tiens ma place, prends ſoin de cet infortuné ;
Je te le recommande. Hélas ! quoiqu'il ſoit né
(Appercevant André.)
Pour être—Dieu ? c'eſt lui ! je ſuis froide, éperdue !
Ah ! je ſens que je vais expirer à ſa vûe !

SCENE V.

CECILE, AMELIE, ANDRE.

(Amélie pleure amérement, André s'avance à pas lens ; Cécile baiſſe les yeux à ſon approche, & demeure quelque tems ſans parler.)

CECILE *à André.*

NE penſe pas qu'ici, par un nouvel effort,
Je cherche à t'arracher le ſecret de ton ſort.

Je ſais trop que ſur toi je n'ai plus de puiſſance.
Garde, garde à jamais ton barbare ſilence ;
Tu le veux, j'y conſens. Près du terme fatal,
Sur le bord du cercueil tout devient preſque égal.
Cependant je n'ai pu me refuſer encore
Pour la dernièr fois—dirai je le plaiſir
Ou l'horreur de te voir avant que de mourir ?
Ah ! tout me dit en vain qu'il faut que je t'abhorre :
Tu fis tous mes malheurs, tu m'arraches le jour,
Et tu ne peux, cruel, m'arracher mon amour !
Mon trépas rend enfin cet aveu pardonnable,
Il l'expira du moins : innocent ou coupable,
(*A Amélie.*)
Je meurs en t'adorant. Puiſſé-je—Souriens-moi.

AMELIE *la ſoutenant, & toute effrayée.*
Madame !

CECILE *ſe laiſſant aller dans ſes bras.*
Je ſuccombe.

ANDRE *avec ſaiſiſſement.*
Ah ! qu'eſt-ce que je voi ?

AMELIE *à André.*
Ton ouvrage, barbare ! il faut bien qu'elle meure,
Regarde-la.

CECILE *à moitié évanouie dans les bras d'Amélie.*
Mon Dieu ! hâte ma dernière heure !
Abrége mes douleurs !

ANDRE *courant à Cécile, prenant avec tranſport une de ſes mains, & la collant à ſa bouche.*
Non, vivez pour m'aimer !
Ma Cécile, vivez ! vivez pour m'eſtimer !
J'en ſuis digne toujours. Voyez-moi.

CECILE *le regardant languiſſamment, ſans retirer la main qu'il preſſe toujours contre ſes lèvres.*
Que je vive ?
Ah ! tu ne le veux pas.

ANDRE.

O Ciel ! tu m'y réduis !
Je n'y réſiſte plus, &, quoi qu'il en arrive,
Il faut parler.

CECILE.

Ingrat ! nous qui n'avions jadis
Que les mêmes plaiſirs, & que les mêmes peines !

ANDRE.

Eh bien, vous l'emportez. C'en eſt fait, je me rends;
Vous allez tout ſavoir.

CECILE *ceſſans de s'appuyer ſur Amélie, & ſemblant reprendre des forces à ces mots.*

Tu ranimes mes ſens :
Mais ne me donne pas des eſpérances vaines.
Mon ami, tes ſecrets, ne le ſais-tu pas bien ?
En entrant dans mon cœur, ne ſortent pas du tien.
Pourſuis donc, que crains-tu ? parle, je t'en conjure
Par tout ce qu'ont de ſaint l'amour & la nature ;
Par ce feu, dont toujours je brûle malgré moi ;
Par mes pleurs, qui jamais n'ont coulé que pour toi ;
Je t'en conjure enfin par ton vertueux père.—

ANDRE.

Grand Dieu ! qu'oſez-vous dire ?—Ah ! vous ne ſavez pas—
Cécile, c'eſt lui-même, oui, c'eſt mon père, hélas !
Qui juſquà cet inſtant m'a contraint à me taire.
C'eſt lui, s'il vit encore.—

SCENE VI. & *derniere.*

CECILE, AMELIE, ANDRE, LISIMON, M. D'OLBAN, Le COMTE.

LISIMON *s'élançant dans les bras de ſon fils.*

OUI, ton père eſt vivant,
Mon cher fils—mais il va mourir en t'embraſſant.

ANDRE.

Mon père !

CECILE.

Liſimon !

ANDRE.

O Ciel ! par quelle grace !—

CECILE *ſautant au cou de Liſimon.*

Voyez votre Cécile.

LISIMON *l'embraſſant.*

Et toi, ma fille, auſſi ?

CECILE *avec vivacité.*

Il eſt donc innocent ?

ANDRE.

Que mon cœur eſt ſaiſi !
Ah ! mon père, eſt-ce vous, eſt-ce vous que j'embraſſe ?
Je ne ſuis plus à plaindre. A préſent votre fils
De ce qu'il a ſouffert reçoit un digne prix.
Quels tranſports je reſſens ! avec quelle tendreſſe
En cet heureux moment dans mes bras je vous preſſe !
Qu'il m'eſt doux !—Mais que dis-je ? O Ciel ! en
quel danger——

Je frémis de vous voir. Vous, ici ? vous, mon père ?
A paroître en ces lieux avez-vous pu ſonger ?
Pourquoi ? qui vous amène ? & qu'y venez-vous faire ?

LISIMON.

Ah ! puiſque tu me vois, peux-tu le demander ?

CECILE.

Je n'oſe preſque encor me le perſuader.
C'eſt lui ! c'eſt Liſimon ! ô rencontre imprévue !
(Elle prend une des mains du vieillard, & la baiſe avec des tranſports de tendreſſe.)
Jamais à ce bonheur me ſerois-je attendue ?
Mon reſpectable ami ! mon père !

LISIMON *entre André & Cécile, & leur rendant tour-à-tour leurs careſſes.*

Mes enfans !
Je crois que je mourrai dans vos embraſſemens.
Combien ils me ſont chers ! qu'ils ont pour moi de charmes !
Mais ma joie eſt trop grande ; aux maux les plus affreux
Trop de bonheur ſuccède. Obſcurcis par les larmes
Mes yeux ceſſent déja de vous voir tous les deux,
Et mon cœur oppreſſé ne bat plus qu'avec peine.
(Il s'appuye ſur André.)

CECILE.

Grace au Ciel ! maintenant j'en ſuis enfin certaine,
André n'eſt pas coupable. Oh ! non, il ne l'eſt pas,
Je n'en peux plus douter, puiſqu'il eſt dans vos bras.
C'eſt en vain que ſes fers—

LISIMON *avec enthouſiaſme.*

Reſpectez-les, ma fille.
L'or qui couvre le grand, & dont l'opulent brille,

Leur donne moins d'éclat, que ces fers glorieux
N'en répandent ici ſur ce fils généreux.
Ils ſont de ſa vertu le libre & cher partage,
L'honneur de la nature, & l'effort du courage.

ANDRE *d'un air effrayé.*

Ah ! de grace, arrêtez ; vous me glacez d'effroi.
Gardez-vous bien—

LISIMON *avec une effuſion de tendreſſe.*

O toi qui méritois de naître
D'un père—auſſi ſenſible, auſſi tendre peut-être,
Mais moins haï du ſort, & plus heureux que moi ;
Toi que le Ciel encor permet que je revoie,
O mon fils ! mon cher fils ! ce nom qui fait ma joie,
Et dont tu ſais remplir les devoirs en hèros,
Ce nom te fut fatal & cauſa tous tes maux.
Ta tendreſſe eſt allée au-delà des limites
Qu'à l'amour filial Dieu lui-même a preſcrites,
Et, par ton dévoûment pour un infortuné,
Tu m'as rendu bien plus que je ne t'ai donné !
Ne t'oppoſe donc pas au deſſein qui m'amène :
Tu fus trop généreux, lorſque tu pris ma chaîne ;
Et je ne ſuis que juſte en revenant enfin
Te la redemander & ſubir mon deſtin.

ANDRE.

O Dieu ! que dites-vous ?

LISIMON.

Ce qu'il faut qu'on publie,
Ce qu'à tout l'univers.—

CECILE *à Liſimon.*

Quoi ! ſes fers—

LISIMON.

Sont les miens.
Il ſe chargea pour moi de ces honteux liens ;
Mais je viens les reprendre.

CECILE *levant les bras avec un tranſport de joie qui la met toute hors d'elle-méme.*

Ah ! d'Olban ! Amélie !

(Au Comte.)

Monſieur ! entendez-vous ? Entends-tu, mon amie ?

ANDRE *à ſon père.*

Ne perdez point de tems, & fuyez de ces lieux ;
Fuyez, vous dis-je, allez, retournez vers ma mère.

LISIMON.

Hélas ! elle n'eſt plus.

ANDRE.

Qu'entends-je, juſtes Cieux !
Ma mère !—

CECILE *avec ſaiſiſſement.*

Elle eſt morte ! elle, à qui je fus ſi chère !

LISIMON *à ſon fils.*

Ce n'étoit, tu le ſais, que pour la ſecourir,
Qu'à te céder mes fers j'avois pu conſentir.
Mais dès qu'elle a fini ſa pénible carrière,
Privé du nom d'époux, je ne ſuis plus que père.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai ſatisfait à tout ce que je doi.

(Il ſe tourne vers le Comte & va ſe jetter à ſes pieds.)

C'eſt de vous que dépend la grace que j'eſpère,
Je l'implore à vos pieds.

ANDRE *ſe précipitant auſſi aux genoux du Comte.*

Non, ne le croyez pas.

CECILE *ſe renverſant dans les bras d'Amélie.*

Mon cœur ſe briſe.

D'OLBAN.

O Dieu ! vois ces nobles combats !
Baiſſe un moment ici tes regards ſur la terre,
Ce ſpectacle en eſt digne.

LISIMON.

Avez compaſſion,
Monſieur, ayez pitié de mon affliction !
Entendez les ſanglots d'un vieillard déplorable,
Regardez ces cheveux blanchis dans les douleurs,
Ce front ridé des ans ; voyez couler mes pleurs,
Et ne les voyez pas d'un œil impitoyable !
Sur ce funeſte bord je dus être amené ;
C'eſt moi qu'à l'eſclavage on a ſeul condamné ;
Mon fils eſt innocent, ſes chaînes m'appartiennent !
Rendez, rendez-les moi, que mes mains les obtiennent !

ANDRE.

Monſieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit.
C'eſt l'amour paternelle, hélas ! qui le conduit,
Qui le porte à venir, pour un enfant qu'il aime,
S'offrir à l'infortune, & s'accuſer lui même.
(Se tournant vers ſon père, les mains jointes.)
Et vous, encore un coup, mon père, éloignez-vous,
Laiſſez-moi mes liens. Leur poids ne m'eſt que doux,
Mais il accableroit votre foible vieilleſſe.
Je ſuis jeune, & je puis mieux que vous les porter.

LISIMON *à ſon fils.*

Non, tu les porterois trop long-tems. Ta jeuneſſe,
Pour quelques jours au plus qui peuvent me reſter,
Ne doit pas ſur ces bords conſumer les années
Que ſemblent te promettre encor les deſtinées.
(Embraſſant de nouveau les genoux du Comte.)
Au nom de Dieu, Monſieur, cédez à mes deſirs !
Que la nature ici, que l'équité vous touche !
La pure vérité vous parle par ma bouche,
Je ne vous trompe point, croyez-en mes ſoupirs ;
Ne me refuſez pas !—La grace n'eſt pas grande,
Ce ne ſont que des fers, helas ! que je demande.

LE COMTE *les relevant & les embraſſant l'un & l'autre.*

Lève-toi, bon veillard, & toi, fils généreux ;
Levez-vous, mes amis, embraſſez-moi tous deux.

Ah ! que vos cœurs ſont grands, ſont au-deſſus des nôtres !
Vous étiez à mes pieds, c'eſt à moi d'être aux vôtres :
Mais, pendant quelque inſtant, à nos yeux j'ai voulu
Vous laiſſer déployer toute votre vertu.
Elle honore le ſiécle, & votre délivrance
Doit de tant d'héroïſme être la récompenſe.
Auſſi j'en viens pour vous d'obtenir la faveur ;
Sûr qu'elle aura l'aveu d'un Roi dont la clémence
De la loi, quand il faut, tempère la rigueur.
Il priſe la vertu, quelque part qu'elle brille,
Et demandant au Ciel d'éclairer vos eſprits,
Il vous traite en enfans égarés, mais chéris,
Qu'il ſe plaît à toujours compter dans ſa famille.

LISIMON.

Ah ! pour l'aimer auſſi nos cœurs vraiment françois
S'accordent avec ceux de ſes autres ſujets.
Diviſés ſur des points, où nous errons peut être,
Dans d'autres bien ſacrés nous ſommes réunis :
Servir notre patrie, adorer notre maître
Sont des dogmes communs à tous les deux partis.

CECILE

O jour ! jour fortuné ! quel changement proſpère !

AMELIE *ſe jettant au cou du Comte avec un tranſport de joie.*

Si je ne t'aimois pas, ce que tu viens de faire
Te donneroit mon cœur pour jamais.

D'OLBAN *prenant André par la main, & le préſentant à Cécile avec qui il l'unit.*

C'eſt ma main
Qui vous doit préſenter cet amant reſpectable :
Il eſt digne de vous, ſoyez unis enfin.
(A André.)
Et toi, reçois de moi cette femme adorable.

Quoiqu'on ne puiſſe trop admirer tes vertus,
Le prix que je t'en donne eſt peut-être au-deſſus.

CECILE *ſe penchant affectueuſement ſur le bras de d'Olban qui de l'autre main empêche André de ſe jetter à ſes genoux.*

Ah ! Monſieur !

D'OLBAN *les regardant tous deux d'un air ſatisfait & triomphant.*

Mon bonheur eſt plus grand que le vôtre,
Puiſque je vous ai pu voir heureux l'un & l'autre.

CECILE *à Liſimon.*

Mon père, uniſſez donc auſſi ces deux amans,
Et béniſſez-nous tous.

LISIMON.

Approchez, mes enfans.
(*Au Comte.*)

André, Cécile, & vous par qui la Providence
A fini nos malheurs, vous dont je joins les mains,
(*Il unit Amélie & le Comte.*)
Que dans votre union l'Arbitre des deſtins
Daigne faire à vos cœurs trouver leur récompenſe !
Puiſſent vos ſentimens ſe reproduire un jour
Dans des fils adorés, dignes de votre amour,
Et qui, de vos vertus vous payant le ſalaire,
Vous faſſent, comme moi dans des momens ſi doux,
Remercier le Ciel du bonheur d'être père !

CECILE *à D'Olban.*

Notre félicité ne ſeroit pas entière
Si vous ne conſentiez à reſter avec nous.
Soyez de la famille, & devenez mon frère.

D'OLBAN.

J'en accepte le titre. Oui, malgré mon chagrin,
Vous me raccommodez avec le genre humain.
Cette terre n'eſt point un ſéjour ſi ſauvage ;
Il s'y rencontre encor bien des honnêtes gens,
Plus que je ne croyois, & je vois que le ſage
Doit en faveur des bons ſupporter les méchans.

FIN DU CINQUIEME & DERNIER ACTE.

LA

MARÂTRE,

DRAME

EN

TROIS ACTES,

ET

EN PROSE.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street.

M DCC LXXXVI.

PERSONNAGES.

Monſ. DE SERBAC, *Père de Roſalie.*

ROSALIE, *Fille de Monſ. de Serbac.*

CLAIRVILLE, *Amant de Roſalie.*

ROBERT, *ancien Domeſtique de Monſ. de Serbac.*

JUSTINE, *Suivante de Roſalie.*

Pluſieurs Païſans.

Un Exempt.

La Scène eſt dans la Sale d'un Château de Monſ. de Serbac.

LA MARÂTRE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ROBERT, *ſe mettant à une eſpece de bureau, chargé de papiers & de Régiſtres.*

VOILA donc la paix—je reverrai mon maître, mon cher maître—Allons, il faut travailler en l'attendant. *(Il remue divers papiers.)* C'eſt ſingulier, cette bonne nouvelle-là ſemble me lier les bras, je touche vingt papiers ſans prendre celui qui m'eſt néceſſaire—Ah, voilà la derniere lettre de cet excellent maître! *(il l'ouvre.)* " Veille Roſalie deprès, & que " rien ne t'échape dans ſa conduite."—La conduite de Mademoiſelle Roſalie? eſt-ce qu'il y en a une meilleure dans le monde! S'il n'eſt point de père comme Monſieur de Serbac, je ne connois guere de fille comme la Sienne. Sa ſanté me paroît tout à fait rétablie—mais comment depuis qu'elle eſt ici, n'a-telle reçu de nouvelles de perſonne? Apparemment que

les belles-mères écrivent peu ; mais Monſieur de Serbac, ce père ſi tendre—Oh, pardi ! je ſuis donc fou de n'avoir pas été apprendre à ſa fille la nouvelle qu'a laiſsée le courier, elle la réjoüira bien autant que moi. Mais voici mes ouvriers.

SCENE II.

ROBERT, pluſieurs Païſans, *avec divers inſtrumens des travaux de la campagne.*

ROBERT.

EH bien, mes amis, voilà le déjeuné fini ? au travail, au travail.

UN PAISAN.

Et de grand cœur, Monſieur Robart, je ſommes ſi bian payés, vous êtes un ſi brave homme, la peine ne nous coûte pus rian, il n'eſt que d'être content pour avoir des forces.

ROBERT.

Vous allez l'être bien davantage, la guerre eſt finie.

SECOND PAISAN.

Oh jarni ! queu plaiſir ! tous les hommes pourront donc s'aimer & boire enſemble : Et note nouviau Seigneur, vla qu'eſt dit, n'y aura pu rian à craindre pour l'y ?

ROBERT.

Non, mes amis ; et je gage qu'il a actuellement grande envie de venir faire connoiſſance avec vous.

LE PREM. PAISAN.

Ah, tête-bleu ! ſi je ſçavions, comme dit l'autre, l'heure & le moment, queu fête ! car s'il eſt comme vous dites ?

ROBERT.

Vous voyez ce que fait ſa fille ici depuis qu'elle y eſt.

LE SEC. PAISAN.

Alle s'amuſe à endoctriner nos fiiles, alle viſite nos malades, alle ſoulage nos pauvres, c'eſt eune marveille que cete mameſelle Roſalie !

ROBERT.

C'eſt le portrait du père.

LE PREM. PAISAN.

Jarnonbille ! comment ſe peut-il qu'il ſoit ſi riche & ſi bon nonobſtant ça ?

ROBERT.

Il eſt vrai que ça ne ſe trouve pas enſemble ordinairement.

LE PREM. PAISAN.

Falloit voir le ſeigneur que j'avions avant cet-ici, parce—qu'il ſe ruinoit avec de belles dames bien rouges, qui aviont l'air de franches dévargondées, il ne tenoit—compte de nous, j'étions de la canaille a roüer de coups, & Monſieur ſon Receveur—queu fripon ! oh c'n'étoit pas comme vous, Monſieur Robart ; mais dites nous un peu : cette Demoiſelle Roſalie, qui eſt ſi avenante, a ſoupire queuque fois, a s'ennuye de reſter ici toute fine ſeule.

ROBERT.

Elle ſort d'une grande maladie, on l'a envoyée ici pour ſe rétablir, & grace au ciel, l'air du païs a fait des

merveilles ; mais elle avoit de l'inquiétude pour ſon père, depuis un mois la Gazette parloit de bataille.

LE SEC. PAISAN.

Alle avoit bin à faire cette Gazette de venir tourmenter note brave Demoiſelle ; mais vla qu'eſt fini à la parfin. Et de note maîtreſſe, vous ne nous en dites rian.

ROBERT.

C'eſt une ſeconde femme que Monſieur de Serbac a épouſée, je ne la connois point, j'ai toujours été à quelqu'une de ſes terres depuis ce mariage-là.

LE PREM. PAISAN.

Oh, ce ſera itou queuque brave dame—Voute ſarviteur, je ne voulons pas pardre pus de tems à babiller.

ROBERT.

Vous ſçavez.——

LE SEC. PAISAN.

Oui, oui : le foſſé & les palliſſades ; ne vous boutez pas en peine. Juſqu'au revoir, Monſieur Robart.

SCENE III.

ROBERT *ſeul.*

TOUS les gens de la campagne ſont pareſſeux & méchans, voilà ce qu'on entend dire tous les jours ; eh bien, donnez leur un bon maître, il n'y a pas un mot de cela.

SCENE IV.

ROSALIE, ROBERT.

ROSALIE.

BON jour, Robert.

ROBERT.

Ah, c'eſt vous, mademoiſelle? eh bien, de la joïe, de la joïe, voilà enfin la paix décidée.

ROSALIE.

La paix!—la paix! mon cher Robert, comment! que dis-tu?

ROBERT.

Ce qu'un courier a dit lui-même en paſſant.

ROSALIE.

Ah, quelle heureuſe nouvelle! je ne tremblerai plus pour mon père, tu me fais oublier, le ſilence qu'il garde envers moi depuis ſi longtems.

ROBERT.

Je vous l'ai déja dit, mademoiſelle, il ſe perd tant de lettres à l'armée. Nous le verrions ici bientôt, ſi cette terre étoit un peu plus ſur ſa route.

ROSALIE.

Ah, ſi je le voyois, ſi je pouvois l'embraſſer!

ROBERT.

Madame de Serbac vous écrira ſûrement de revenir pour le recevoir.

ROSALIE.

Elle ne m'écrit point, Robert.

ROBERT.

C'eſt un de mes étonnements, Mademoiſelle ; j'ai déja pris la liberté de vous parler deux ou trois fois de ma maîtreſſe, & vous me répondez toujours par un ſoupir ; vous m'en ferez peut-être penſer plus de mal qu'il ne faut.

ROSALIE.

Songe que c'eſt la femme de ton maître.

ROBERT.

Oui ; mais je ne ſçaurois oublier que vous êtes la la fille de ce même Monſieur de Serbac ; enfin, Mademoiſelle, vous ſçavez ſi madame vous aime autant que vous méritez de l'être—de grace, éclairciſſez moi ce miſtére—vous avez dû connoître ſon cœur aux ſoins qu'elle a pris de vous pendant votre maladie.

ROSALIE.

Je ne l'ai point vue, mon cher Robert, & j'ai été reduite, pour toute compagnie, à celle d'une vieille femmée nommée Jacqueline, que je n'aimois point, parce qu'elle avoit fait renvoyer ma Bonne—que te dirai-je ? le retour de ma ſanté n'a pas cauſé la plus petite joïe dans la maiſon ; il ſembloit que tout le monde m'y reprochât mon rétabliſſement, & ce qu'il y a d'inconcevable pour moi, c'eſt que c'eſt à cette epoque que mon père a ceſſé de m'écrire ; retenu par ſes devoirs à l'armée depuis dixhuit mois, juſques-là il n'avoit jamais paſſé quinze jours ſans m'aſſurer de ſa tendreſſe, que j'ai perdue ſans doute. Ah, mon cher Robert, je ſuis au déſeſpoir.

ROBERT.

Non, Mademoiſelle, vous ne pouvez la perdre, non, j'en jurerois.

ROSALIE.

Tu m'arracher mon ſecret, Robert ; je n'en ſçaurois douter, je ſuis odieuſe à Madame de Serbac ; l'amour qu'elle a pour ſes propres enfans ne laiſſe pour perſonne de place dans ſon cœur ; le rétabliſſement de ma ſanté dans cette campage, n'a été qu'un prétexte pour m'eloigner d'elle ; on m'a confiée pour venir ici à une femme que je ne connoiſſois point, et qui heureuſement ſe trouve une bonne perſonne.

ROBERT.

Oui, juſtine me paroit une bonne créature.

ROSALIE.

Cet enfant qu'elle avoit à nourir a dumoins été pour moi un ſujet de diſſipation, je m'y ſuis attachée, c'eſt un enfant charmant.

ROBERT.

Il a de petites manieres toutes droles, je l'aime auſſi, moi ; mais comme juſtine l'aime ! comment peut-on s'attacher juſqu'à ce point à un enfant qui ne nous eſt que confié ?

ROSALIE.

Eh bien, mon cher Robert, voyez mon malheur, je le perdrai, pêut-être, cet enfant-là, il eſt mal, Juſtine en eſt deſolée ,et je partage bien ſa douleur je t'aſſure.

ROBERT.

Elle devroit écrire à ceux à qui il appartient.

ROSALIE.

Elle l'ignore ; on lui en a fait un ſecret ; mais elle eſt payée bien généreuſement.

ROBERT.

J'entends bien, ce ſeroit une perte pour elle ; mais dès que vous l'aimez, elle ſe trouvera dédommagée par votre attachement.

ROSALIE.

En quoi pourrai-je la ſervir, ſi je ſuis oubliée de mon pére ?

ROBERT.

Cela ne ſe peut pas, Mademoiſelle.

ROSALIE.

Sa tendreſſe pour Madame de Serbac va juſqu'à l'excés, être haïe d'elle ſera pour moi le tort le plus grand.

ROBERT.

On peut l'avoir prévenu un moment contre vous ; mais s'il vous voit, s'il embraſſe ſa fille, il l'aimera comme il a toujours fait. Ceſſez de vous allarmer, & d'offenſer le plus honnête & le plus ſenſible des hommes.

ROSALIE.

Oui, Robert, tu as raiſon ; il m'aimoit trop pour ne pas m'aimer encore. Tu as fait renaître l'eſpoir dans mon cœur, oublie, de grace, ce que je t'ai dit ſur Madame de Serbac. Adieu, le petit nouriçon m'inquiette, je vais tâcher de conſoler Juſtine.

SCENE V.

ROBERT *ſeul, ſe remettant à ſon bureau.*

LE belles-mères !—j'ai pourtant mon compte de la ſémaine à finir. Voyons——*quarantes deux journées d'Ouvriers pris dans le village de Monſieur, à dix huit ſols, trente ſept livres ſeize ſols. Ci — — — 37l. 16s.* Oh, les belles-mères !—je ne les aime point——*Item, pour marché fait avec le Couvreur du païs, cent cinquante*

livres. Ci — — 150l.——Une fille comme Mademoiſelle Roſalie!—mais on entre, la peſte ſoit des importuns! (*Il ſe léve.*)

SCENE VI.

CLAIRVILLE, ROBERT.

ROBERT.

QUE voulez vous, Monſieur?

CLAIRVILLE.

Parler au plus fidèle, au plus ancien domeſtique de Monſieur de Serbac, à Robert en un mot.

ROBERT.

Monſieur, je vous remercie de votre éloge: c'eſt moi qui ſuis ce Robert; à quoi peut-il vous être utile?

CLAIRVILLE.

Mon ami, vouz pouvez me rendre le ſervice le plus ſignalé.

ROBERT.

Je ſuis prêt à faire pour vous tout ce qui ne bleſſera pas mon devoir. Expliquez vous de grace.

CLAIRVILLE.

La fille de Monſieur de Serbac eſt dans ce château?

ROBERT.

Plait-il, Monſieur?

CLAIRVILLE.

Mademoiſelle Roſalie.

ROBERT.

Ce n'eſt pas de ſon nom dont il eſt queſtion, c'eſt du vôtre, Monſieur ; qui êtes vous ? que voulez vous ?

CLAIRVILLE.

Mon nom ne vous inſtruiroit de rien. Ah, Robert, mon cher Robert ! (*Il lui offre ſa bourſe.*)

ROBERT.

Ce n'eſt pas moi que vous inſultez, Monſieur, c'eſt mon état ; mais épargnez vous ce moyen très inutile, je n'ai pas une de mes actions a vendre ; je ſuis payé pour tout ce que dois faire.

CLAIRVILLE.

Vous ne m'étonnez point parceque j'ai oui parler de vous ; mais ſi vous me refuſez de voir votre jeune maîtreſſe, je ſuis au déſeſpoir.

ROBERT.

Vous avez l'air d'un galant homme, eſt-il naturel que vous vous déſeſpériez de ce que je fais mon devoir ?

CLAIRVILLE.

Il eſt des circonſtances—en un mot, il eſt de la plus grande néceſſité que je parle à Roſalie. J'ai les choſes les plus importantes à lui dire.

ROBERT.

On ne parle point à Mademoiſelle, elle eſt ſous ma garde, j'ai pour vous refuſer les ordres les plus précis.

CLAIRVILLE.

Ils ne ſont pas pour moi, Robert, ils ne ſont pas pour moi.

ROBERT.

Ils ne portent point d'exception.

CLAIRVILLE.

Vous me prenez pour un ſéducteur, vous vous trompez.

ROBERT.

Les plus dangereux ſont pourtant de votre âge & de votre figure.

CLAIRVILLE.

Ah, Robert, ſi vous ſçaviez—

ROBERT.

Je ne veux rien ſçavoir, je ſuis votre ſerviteur.

CLAIRVILLE, *l'arrêtant.*

Quoi! vous me refuſez? eh bien faut-il tomber à vos genoux?

ROBERT.

Eh allons donc, vous vous moquez, Monſieur, en vous aviliſſant vous redoublez ma vigilance.

CLAIRVILLE.

Un quart d'heure de converſation me ſuffit. Oh, un quart d'heure ne ſe refuſe pas.

ROBERT.

Moi préſent?

CLAIRVILLE.

Cela dépend d'une choſe. Etes vous inſtruit?—

ROBERT.

De quoi?

CLAIRVILLE.

Comment, vous avez reçû ici Roſalie ſans avoir été prévenu.—

ROBERT.

De rien.

CLAIRVILLE.

En ce cas, il faut que je la voye, & que je lui parle en particulier.

ROBERT.

C'en eſt trop, Monſieur; ne demandaſſiez vous qu'une minute, je vous la refuſerois.

CLAIRVILLE.

Eh bien, voulez vous du moins que dans l'auberge voiſine j'aille écrire une lettre que vous lui remettrez ?

ROBERT.

Détour ſuperflu, vous cacheterez votre lettre, ſans doute ?

CLAIRVILLE.

Il le faut, mon cher Robert.

ROBERT.

Eh, Monſieur, je vous en ſuplie, daignez y réfléchir : vous m'avez traité de valet fidele, pourquoi voudriez vous que je ceſſaſſe de l'être ?

CLAIRVILLE.

Monſieur de Serbac ne vous reprocheroit jamais cette faute.

ROBERT.

Attendez qu'il vienne, peut-être le verrons nous bientôt ici.

CLAIRVILLE.

Ne l'eſperez pas, Robert; non, il ne viendra pas, ſa femme le preſſe d'aller le joindre avant tout.

ROBERT.

Et ſa chere Roſalie qu'il n'a point vuë depuis qu'elle eſt rétablie.

CLAIRVILLE.

Sa chere Roſalie—Ah, je vous dis que Madame de Serbac le retiendra près d'elle.

ROBERT.

Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, ſans un ordre de mon maître, il n'y rien à eſpérer ici pour vous.

CLAIRVILLE.

Eh bien, vous voulez donc que malgré vous—

ROBERT.

Point de violence, Monſieur, je vous en conjure.

CLAIRVILLE.

Ah, Robert, ſi l'on venoit—ſi vous aviez a deffendre Roſalie.——

ROBERT.

Mon zéle pour elle & pour mon maître me rendroit intrépide, Monſieur. N'eſſayez point de me forcer, je ſuis décidé à mourir avant de manquer à mon devoir.

CLAIRVILLE.

Que je ſuis malheureux ! Ah, vous êtes le plus barbare des hommes. *(Il ſort.)*

SCENE VII.

ROBERT, JUSTINE.

ROBERT, *un moment ſeul.*

QUEL empreſſement ! que de pétulence ! que diable cela ſignifie-t'il ? Eſt ce que Mademoiſelle Roſalie—ah, Juſtine, c'eſt vous ? un mot s'il vous plait—oui, je

ſçais votre chagrin ; mais il y a ici quelque choſe de plus important que votre enfant.

JUSTINE.

Helas ! ſi je le perdois, Monſieur Robert—

ROBERT.

Ce n'eſt pas dequoi il eſt queſtion a préſent ; vous allez remonter ſans doute près de votre jeune maîtreſſe ?

JUSTINE.

Dans le moment.

ROBERT.

Il faut l'occuper, il faut la retenir chez elle ; le mauvais tems nous favoriſe, & j'ai des raiſons pour qu'elle ne deſcende pas de ſon appartement ſi tôt, entendez vous ? cela eſt de toute néceſſité.

JUSTINE.

Les ſoins qu'elle prend de mon nouriſſon l'occupent aſſez, ſoyez tranquile.

ROBERT.

Sans rien dire pourtant de le priére que je viens de vous faire.

JUSTINE.

Oh, je ne dis jamais rien.

ROBERT.

En effet, vous ne m'avez encore rien dit de votre nouriſſon.

JUSTINE.

C'eſt que je n'en dois rien dire. Adieu, adieu, Monſieur Robert, quoique je ne ſois pas babillarde, vous êtes cauſeur, vous, & c'eſt un mal qui ſe gagne, votre ſervante. *(Elle ſort.)*

SCENE VIII.

ROBERT, *seul.*

IL faut que je faſſe auſſi bonne garde de mon côté, allons il faut renvoyer mon travail à un autre jour. *(il range ſes papiers.)* Monſieur de Serbac ne viendra pas, dit ce jeune homme; ſa femme veut le voir avant tout et le retiendra près d'elle.—Cette femme-là me chiffonne—qui lui, mon maître—le plus tendre des péres—il ſacrifieroit ſa fille à une belle-mere ?—Mais que vouloit me dire ce jeune homme ? " Si l'on venoit—ſi vous aviez à déffendre Roſalie." La déffendre ? contre qui ? contre lui ? pourquoi m'avertir ? je n'y conçois rien—il y a quelque choſe là-deſſous.—Mon maître eſt donc bien ſoumis à ſa nouvelle épouſe ?—C'eſt une choſe ſinguliere qu'un homme dont l'etat eſt de commander à des hommes puiſſe.—Mais que vois-je ! O ciel ! c'eſt lui-même, c'eſt mon cher maître ! ah, la nature eſt toujours la plus forte.

SCENE IX.

Monſ. De SERBAC, ROBERT.

Mr. De SERBAC.

DOUCEMENT, Robert, je ne ſuis ici que pour vous. *(Il lui tend la main.)* Bonjour, mon cher Robert; calme ce tranſport de joïe et de ſurpriſe, et tâche de m'écouter. *(Il s'aſſied.)*

ROBERT.

Ah, mon cher maitre, votre arrivée ſubite, votre crainte d'être connu, votre air, tout m'effraye et me glace.

M. DE SERBAC.

Reprend tes eſprits, te dis-je, et ne cache rien à ton maître.

ROBERT.

Moi, vous cacher quelque choſe !

M. DE SERBAC.

Que fait Roſalie, depuis qu'elle eſt ici ?

ROBERT.

Votre fille, ce qu'elle fait ? tout ce qui peut la rendre digne de vous.

M. DE SERBAC.

Je ne te demande point ſon éloge, inſtruis moi de ſa conduite, quelle eſt-elle ?

ROBERT.

Admirable, Monſieur ; celle de la fille la mieux élevée, celle qu'on lui verra toujours.

M. DE SERBAC.

Ne réponds qu'à mes queſtions, et point à tes idées.—Comment eſt-elle arrivée ?

ROBERT.

Aſſez foible d'abord, mais cinq ou ſix jours après j'ai vû, grace au ciel, ſes forces rétablies. L'air de ce païs eſt excellent. Ses premiers ſoins ont été de ſe faire aimer, et tous vos vaſſaux en ſont enchantés ; ils jugent du père par la fille ; auſſi vous déſirent-ils avec une ardeur qui n'a rien d'égal. Ah, mon maître, ſes bontés, ſa douceur, ſa bien-faiſance vous ont déja préparé tous les cœurs.

M. DE SERBAC, *a part.*

Elle n'a donc pas perdu toutes ſes vertus.

ROBERT.

C'eſt trop longtems vous priver du plaiſir de la voir, et de l'embraſſer; je m'en vais l'avertir.

M. DE SERBAC.

Arrête, Robert.

ROBERT.

Comment !

M. DE SERBAC.

Arrête encore un coup.

ROBERT.

Je ne vous comprends point. Ah, Monſieur, comme vous l'aimiez autre fois ! Et vous marrêtez— Et vous l'appellez Roſalie cette fille née pour votre bonheur !

M. DE SERBAC.

Je veux ſçavoir éxactement ce qu'elle a fait ici.

ROBERT.

Je vous l'ai déja dit : a l'égard de ſes amuſemens—

M. DE SERBAC.

Des amuſemens ? à Roſalie !

ROBERT.

Et pourquoi non ? eſt-ce que vous la croyez toujours malade ? je vous ait dit qu'elle ſe portoit à mérveille.

M. DE SERBAC.

(A part.) Cette tranquilité d'ame m'étonne de ſa part. *(Haut.)* Pourſuis ; eh bien ſes amuſemens ?

ROBERT.

Ils étoient bien innocents, et ils cauſent aujourd'hui ſa peine.

M. DE SERBAC.

Pourſuis, te dis-je.

ROBERT.

Un nouriſſon que la femme qui lui ſert de ſuivante a amené avec elle faiſoit tout ſes plaiſirs.—*M. De Serbac ſe couvre le viſage de ſes mains.)* Ah, mon cher maître,—qu'avez vous ?

M. DE SERBAC, *(ſe levant et ſe promenant égaré.)* Ah, malheureux que je ſuis !

ROBERT.

Monſieur, vous m'épouvantez.

M. DE SERBAC.

Laiſſe moi reſpirer un moment—tous mes maux te ſont inconnus, Robert.

ROBERT.

Eh, mon cher maître, ai je perdu votre confiance ?

M. DE SERBAC.

Non, mon ami. *(Il ſe raſſied.)* Tu ſçauras trop-tot—mais dis-moi : Roſalie a t'elle reçu quelques lettres en ce païs !

ROBERT.

Toujours Roſalie, et jamais votre fille !

M. DE SERBAC.

Reponds.

ROBERT.

Aucune, je puis vous le garantir. Toutes celles qui arrivent paſſent par mes mains, et votre fille me faiſoit tous les jours, ſur votre ſilence, les plaintes les plus tendres.

M. DE SERBAC.

On n'a vû perſonne roder au tour de ce château ? aucun homme ne s'eſt preſenté ?

ROBERT.

Il y a une heure je vous aurois répondu que non ; mais c'etoit bien mon intention de vous dire qu'un inſtant avant que vous ayez paru, un jeune homme——

M. DE SERBAC, *vivement.*

Un jeune homme ! Eh bien, il a vu Roſalie ?

ROBERT.

Point du tout, j'avois vos ordres, et j'ai refuſé.

M. DE SERBAC.

Il vouloit la voir, lui parler ?

ROBERT.

Oh oui. Il le demandoit ſi tendrement que j'ai eu de la peine à ne pas le ſatisfaire. Il eſt d'une figure diſtinguée et tres heureuſe-je ſerois fort trompé ſi ce n'etoit pas un galant homme.

M. DE SERBAC.

Un galant homme, lui ! Robert, je veux voir cet homme. S'il eſt parti, mes chevaux ſont encore à ma chaiſe à l'entrée du bois, je veux l'attendre et lui parler.

ROBERT.

Cet homme là n'eſt point parti, Monſieur ; il a trop d'envie de voir Mademoiſelle.

M. DE SERBAC.

Va le trouver, va cours.—Ecoute, quelle eſt cette porte ?

ROBERT.

C'eſt celle qui conduit à ma chambre au fond de ce corridor. Cet endroit-ci eſt celui ou je travaille en votre abſence, et où je reçois les gens à qui j'ai affaire.

M. DE SERBAC.

Vas, te dis-je, retrouver ce jeune homme, dis lui que

tu t'es raviſé, et que Roſalie l'attend avec empreſſement.

ROBERT.

Elle n'attend que vous, Monſieur, j'en ſuis bien ſûr.

M. DE SERBAC, *vivement.*

Fais ce qu'on t'ordonne. Dis-lui quil peut venir ici, et lorſqu'il t'aura promis, reviens me trouver dans ta chambre ; vas, cours.

ROBERT.

Il faut bien que je vous donne ma clef.

M. DE SERBAC.

Donne—Ecoute :—cet enfant dont tu m'as parlé, fais qu'il ne ſe préſente pas à ma vûë.

ROBERT.

Helas, Monſieur, il eſt malade aujourd'hui, et Juſtine eſt inconſolable.

M. DE SERBAC.

(A part.) Plut au ciel !—*(Haut.)* Vas, te dis-je. C'eſt ici qu'il faut donner le rendez vous ; ici, tu m'entends ? vole et reviens.

ROBERT.

Oui, Monſieur. *(Il ſort.)*

SCENE X.

Monſ. DE SERBAC, *ſeul.*

O PERE infortuné que je ſuis !—Ah, s'il eſt parti—j'irai le chercher partout—cependant ma femme trop vive, trop emportée dans cette circonſtance peut

avoir eu le tems d'obtenir—quoi!—un ordre flétriſſant. Non—une pareille reſolution ne peut tenir dans le cœur d'un père—ma femme a-t'elle du ſaiſir le moment de mon déſeſpoir?—je lui pardonne.—Elle n'a point connu Roſalie dans les tems heureux de ſon innocence, où il étoit ſi difficile de ne pas l'aimer—mais elle pourroit deſcendre et m'apercevoir. Allons dans l'appartement de Robert attendre la reponſe qu'il doit me faire.

Fin du PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

M. DE SERBAC, ROBERT.

M. DE SERBAC.

TU dis que ce jeune homme a marqué la plus grande joïe ?

ROBERT.

Il faut, dans ſes tranſports, qu'il m'ait embraſſé dix fois de ſuite. Il a bien encore un bon quart d'heure d'ici au temps que je lui ai fixé ; mais je gage que ſa montre ira plus vîte que la vôtre.

M. DE SERBAC.

Je me retire donc ; tu le recevras, & tu feindras d'aller chercher Roſalie pour me laiſſer ſeul avec lui.

ROBERT.

Monſieur.——

M. DE SERBAC.

Eh bien ?

ROBERT.

Vous avez l'air bien agité, ſeroit-il poſſible——

M. DE SERBAC.

Point de raiſonnement, je veux être obéï.

ROBERT.

Oh, le jeune homme me raſſure; oui, il a une phiſionomie excellente comme la vôtre, & vous n'aurez ſûrement pas à vous plaindre de lui. Mais j'entends quelqu'un. (*M. De Serbac ſe retire.*) Ceci m'eſt ſuſpect, je ne m'éloignerai pas de cet appartement, & j'empêcherai ſi je le puis.——

SCENE II.

CLAIRVILLE, ROBERT.

CLAIRVILLE.

ME voilà, Robert; qu'as tu donc à me regarder?

ROBERT.

Je vous examine—oh non, je ne me ſuis pas trompé—Reſtez là un moment, je vais avertir que vous êtes ici—ne vous impatientez pas. (*Il ſort.*)

CLAIRVILLE.

O Roſalie! O charmante Roſalie! qu'allez vous m'apprendre, & que vous dirai-je? mais qu'apperçois-je! O ciel! fuyons.

SCENE III.

M. DE SERBAC, CLAIRVILLE.

M. DE SERBAC, *l'Epée à la main.*

ARRETE, ne crois pas m'échaper.

CLAIRVILLE, *aux genoux de M. De Serbac.*

O mon bienfaiteur ! O mon guide ! que me propoſez vous ?

M. DE SERBAC.

C'eſt Clairville ! quoi mon parent, mon ami, mon camarade, ſe pourroit-il—

CLAIRVILLE.

Gardez vous de ſoupçonner ni ma reconnoiſſance ni mon attachement pour vous, ils ſont inviolables dans mon cœur.

M. DE SERBAC.

Quel eſt ce miſtére impénétrable ? pourquoi recourir à de vains prétextes pour partir ſeul en quittant le régiment ? que faites vous ici, Clairville ? Expliquez vous. O Dieux ! je frémis de vous entendre.

CLAIRVILLE.

Ecoutez, Monſieur, de grace écoutez moi : j'ai connu, & j'ai partagé plus que vous ne penſiez l'horrible ſituation de votre ame ſur la fin de la Campagne, je vous ai vû chercher la mort, & ne trouver heureuſement que la gloire—je ſçavois, par votre épouſe même, qui m'a tout écrit, & qui vouloit que j'echauffaſſe encore votre courroux contre Roſalie ; je

ſçavois qu'elle étoit reléguée ici. Libre comme vous de quitter le régiment, je vous ai demandé la permiſſion de dévancer votre départ, et j'ai prétexté l'impoſſibilité où quelques affaires me mettoient de ſuivre le chemin qui vous conduiſoit vers Madame de Serbac.

M. DE SERBAC.

Mais par quelle raiſon.

CLAIRVILLE.

Vous ne m'aviez pas laiſſé ignorer que Madame de Serbac vous demandoit de ne pas perdre un moment pour la voir et des lors je n'ai pas ſoupçonné que vous priſſiez—comme moi la route qui conduit ici.

M. DE SERBAC.

Vous ne répondez pas, Clairville ; que veniez vous chercher en ce lieu ?

CLAIRVILLE.

Un moment : les violences aux quelles vous portoit Madame de Serbac, et que je n'ai pas plus ignorées que le reſte, m'on fait frémir ; il n'y avoit point de tems à perdre pour parer cet affreux coup d'autorité. J'irai trouver Roſalie, me ſuis je dit, elle me nommera l'auteur de ſes malheurs, s'ils ſont poſſibles ; j'irai le chercher, et je lui arracherai la vie, ou la promeſſe d'épouſer ſa trop crédule amante. Alors le meilleur des pères ne ſe verra point forcé d'enfermer pour jamais une fille qui fut ſi longtems digne de ſon amour—j'allois parler à cette fille infortunée, vous avez paru, et votre vûe m'a ſi fort etonné que ſans réfléchir je voulois prendre la fuite.

M. DE SERBAC, *l'embraſſant. Robert paroit.*

O Clairville ! O mon ami ! les mêmes motifs nous ont conduits en ces lieux.

SCENE IV.

M. DE SERBAC, CLAIRVILLE, ROBERT.

M. DE SERBAC.

QUE veux-tu, Robert ?

ROBERT.

Plus rien, puiſque vous vous embraſſez.

M. DE SERBAC.

Laiſſe nous ; mais garde toi d'apprendre mon arrivée à qui que ce ſoit.

ROBERT.

Oh, je n'ai plus rien à faire ici. *(Il ſort.)*

SCENE V.

M. DE SERBAC, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

JE vous ai plaint, Monſieur ; l'honneur de vous vanger m'appartient.

M. DE SERBAC.

Mon injure vous eſt étrangére.

CLAIRVILLE.

Etrangére ! ah Dieux ! et je vous dois mon état,

je vous devrai la considération que vos leçons et votre éxemple me feront mériter. Dirai-je encore plus, mon illustre camarade : j'adorois Rosalie, elle l'ignoroit, et j'allois vous ouvrir mon ame lorsque nous reçûmes la fatale nouvelle—jugez si votre injure m'est étrangére, et si vous en devez confier la vangeance à d'autres qu'à moi.

M. DE SERBAC.

Oh, mon cher Clairville, que votre amour m'eût enchanté, et que je serois heureux d'avoir pu faire votre bonheur ! Eh bien, voyez Rosalie, apprenez d'elle son funeste secret, peut-être ne pourrois-je soutenir sa vue.

CLAIRVILLE.

Helas, que je la redoute aussi ! Instruit à la respecter, par quelle tournure, par quelles expressions pourrai-je adoucir ce qu'il faut que je lui dise ?

M. DE SERBAC.

Des adoucissemens, des tournures, Clairville, il n'en faut point, on peut tout dire à qui s'est tout permis. Robert, Robert ?

SCENE VI.

M. DE SERBAC, CLAIRVILLE, ROBERT.

ROBERT.

ME voilà. Eh bien, Messieurs, tout s'est arrangé paisiblement ; il falloit qu'il y eût quelque mal entendu.

M. DE SERBAC.

Il faut que Rosalie descende ici, pour parler à Clairville.

ROBERT.

Oh, je crains moins leur conversation que je n'ai d'abord redouté la vôtre avec Monsieur.

M. DE SERBAC.

Je vais rentrer dans ta chambre où tu viendras me joindre pendant leur entretien. C'est-là que je t'apprendrai———

ROBERT.

Pourquoi ne pas vous montrer vous même à votre fille ?

M. DE SERBAC.

J'ai mes raisons ; ne nomme que Clairville.

ROBERT.

Je n'y comprends rien ; mais j'obéïs. *(Il sort.)*

M. DE SERBAC.

Adieu, Clairville, je vous laisse. *(Il sort.)*

SCENE VII.

CLAIRVILLE, *seul.*

JE vais voir Rosalie ; O Ciel ! tous les faits dont je suis instruit s'effacent de ma mémoire.—Comment prononcerai-je un seul des mots qui doivent me faire entendre ? Oh, la plus respectable des filles ! Comment en seriez vous devenue la plus criminelle ?

SCENE VIII.

CLAIRVILLE, ROBERT.

ROBERT.

LA voici, Monſieur, qui ſuit mes pas; elle ne vient pas, elle vole. *(Il ſort.)*

CLAIRVILLE.

Cet empreſſement peut-il ſe comprendre !

SCENE IX.

ROSALIE, CLAIRVILLE.

ROSALIE.

AH, Monſieur, qu'elle joïe je ſens de vous revoir ! vous venez ſans doute m'annoncer mon père ?

CLAIRVILLE.

Non, Mademoiſelle.

ROSALIE.

Non ? Et vous me dites ce non de l'air le plus triſte ; Monſieur, qu'eſt ce que cela ſignifie ! pourquoi mon père ne vient-il point ?—vous vous taiſez—vos yeux ont je ne ſçais quoi d'effrayant—Clairville—ah Clairville, que venez vous m'apprendre ?—Répondez donc—Roſalie doit-elle ſupporter la vie ? a-t'elle encore un père ?

CLAIRVILLE.

Oui, Mademoiſelle.

ROSALIE.

Il reſpire—vous me l'aſſûrez, eh pourquoi donc venir m'épouvanter par cet air ſombre et terrible qui ſembloit m'annoncer le ſeul malheur que j'aie à redouter?—Répétez le moi encore : mon père vit?

CLAIRVILLE.

Oui, Mademoiſelle ; mais combien j'ai redouté pour lui l'effet des chagrins qu'il a éprouvés!

ROSALIE.

Des chagrins! voilà donc ce qui l'empêchoit de mécrire?—mais pourquoi ne m'appelloit-il pas vers lui? ou pourquoi ne vient-il pas les confier à ſa fille? je les adoucirois peut-être ; quels chagrins a-t'il donc? quelle perte a-t'il faite?

CLAIRVILLE.

La plus ſenſible, celle qu'il redoutoit le moins.

ROSALIE.

Quels regards pénétrants vous jettez ſur moi! vous me glacez, Monſieur, vous ne me trompez point ſans doute, mon père.—

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit, il n'a de maux que les douleurs qui déchirent ſon ame.

ROSALIE.

Et vous l'avez quitté dans cette ſituation? Ah, Monſieur, de grace, procurez moi les moyens de partir tout à l'heure. Je veux aller le joindre, je veux partayer ſes peines et les lui faire trouver plus légéres.

CLAIR-

CLAIRVILLE.

Eh quels remédes pourriez vous apporter ?

ROSALIE.

Mon père eſt eſtimé, conſidéré même, que lui importent tous les autres biens ?

CLAIRVILLE.

Il en eſt dont la perte.—

ROSALIE.

Non, Monſieur, il n'en eſt aucun dont ſes vertus ne doivent lui tenir lieu. Mon père m'a cent fois révélé le crédit que j'avois ſur ſon eſprit ; dès qu'il me verra il ſera moins a plaindre, partons.

CLAIRVILLE, *a part.*

Eſt-ce là le langage dúne fille coupable ?

ROSALIE.

Que dites vous ? Refuſeriez vous de ſeconder mon empreſſement ?

CLAIRVILLE.

Si vous ne faiſiez qu'irriter ſes maux ?

ROSALIE.

Sagit-il de la perte entiére de ſes biens ? imaginez vous qu'il m'y verroit trop ſenſible ? non, non, il ſçait que j'ai placé mon bonheur véritable dans ſa tendreſſe pour moi.

CLAIRVILLE.

Je l'ai vu s'en flatter.

ROSALIE.

Oui, mon père me rend juſtice, il me la rendra toujours, il connoît mon cœur—eh bien, qu' attendez vous encore ? je vous ai cru plus de zéle pour m'obliger.

CLAIRVILLE.

Plus de zéle!—ah! que n'entreprendrois-je pas pour vous? à quel péril ne ſerois-je pas prêt à m'expoſer.—Si vous aviez à vous plaindre de quelqu'un—s'il fâlloit vous ſervir et vous vanger. —

ROSALIE.

Me vanger! et de qui? m'a-t'on entendu faire quelque plainte? Monſieur, ſi je conſerve le cœur de mon père, je ſupporterai tout aiſément.

CLAIRVILLE.

Ce cœur êtoit à vous Roſalie.

ROSALIE.

N'y ſeroit-il plus?—vous jettez toujours ſur moi ces mêmes regards inquiétants. Qu'avez vous? et que me voulez vous?

CLAIRVILLE.

Ce père ſi tendre, je l'a y vû penſer en frémiſſant qu'il n'avoit plus de fille.

ROSALIE.

Ah, ſans doute, ſi on ne lui avoit pas caché l'état déſeſperant où m'avoit jettée ma létargie, ſon cœur a dû ſe déchirer plus d'une fois.

CLAIRVILLE.

Non, Roſalie, on ne lui a rien caché, il a tout ſçu—jugez quelles ont êté ſes peines.

ROSALIE.

Eh bien, Monſieur, en me voyant heureuſement rétablie, ſes tendres inquiétudes ſeront terminées. Allons porter à ſon cœur paternel cette conſolation dont il a beſoin. Encore un coup, allons.

CLAIRVILLE, *pénétré.*

Arretez, Mademoiſelle, arretez, vous le verrez ici bientôt, je vais le joindre et vous l'amener; je vous

inquiétois mal à propos, raſſûrez vous, j'etois un barbare.

ROSALIE.

Quels diſcours ! comment—je reverrai mon père ? O Dieux !

CLAIRVILLE.

Ah, pardon, Roſalie, pardon.

ROSALIE.

Vous me promettez de m'amener mon père, de quoi pouvez vous être coupable ?

CLAIRVILLE, *apart.*

Que nous aurons tous deux à réparer ; Ah Roſalie.
(il tombe à ſes genoux.)

ROSALIE.

Que faites vous ? pourquoi tomber à mes genoux ?

CLAIRVILLE.

J'y devrois mourir.

ROSALIE.

Levez vous, levez vous, Clairville, et volez au devant de mon père.

CLAIRVILLE.

Ah, je vous devois l'hommage que je viens de vous rendre ; c'eſt aux yeux de Monſieur De Serbac que je veux tomber mille fois à vos pieds.

ROSALIE.

C'en eſt aſſez, Clairville ; partez et revenez au plus vite. *(Elle ſort.)*

CLAIRVILLE.

Et nous avons pû ſoupçonner l'innocence même !

SCENE X.

Monſ. De SERBAC, CLAIRVILLE, ROBERT.

M. De SERBAC.

Robert, elle n'y eſt plus. Clairville, où donc eſt Roſalie ? elle fuit ſans doute ma préſence, et n'a pû même ſoutenir vos regards.

CLAIRVILLE.

Arrêtez, Monſieur, et ne ſoyez pas plus longtems injuſte et cruel.

M. De SERBAC.

Qu'oſez vous dire, Clairville !

CLAIRVILLE,

Quelle injure nous lui avons faite, et comment la réparèr ! ſa vertu, ſon innocence—

M. De SERBAC, *vivement.*

Eh devois-je m'en rapporter à des yeux prévenus ?

CLAIRVILLE.

On aura trompé Madame de Serbac, c'eſt une hiſtoire affreuſe—mais Roſalie eſt innocente.

M. De SERBAC.

Cela ne ſe peut pas.

ROBERT.

Elle eſt innocente, Monſieur ; oui, elle l'eſt, la ſécurité dans laquelle elle a toujours été ici, les vertus aimables et paiſibles qu'elle y a pratiquées—tout cela peut-il s'accorder avec les horribles ſoupçons dont

vous venez de me faire part : je vous dis, moi, qu'il eſt affreux d'avoir ſeulement à la deffendre.

M. DE SERBAC.

Comment veux tu qu'on ait trompé Madame de Serbac à cet excés ? quelle main auroit conduit le fil d'une pareille intrigue ?

ROBERT.

Voilà ce que j'ignore ; mais il faut avant tout reſpecter l'innocence ; tenez, je gage que Monſieur, en la voyant, a ſenti tout à coup ſes ſoupçons étouffés.

CLAIRVILLE.

Il a raiſon ; j'avois l'air du coupable auprès d'elle.

M. DE SERBAC.

C'eſt à dire qu'à la faveur de la prévention où vous êtiez ſur ſon compte, elle aura pû ſe cacher aiſément à vos yeux ?

CLAIRVILLE.

Je n'ai rien dit ſans doute de poſitif ſur le ſujet de vos peines, j'aurois trop à rougir d'en avoir fait l'aveu, il faudroit me condamner au malheur de ne plus m'offrir à ſes yeux. Mais croyez m'en, j'ai deſcendu dans ſon cœur, il eſt ſans remords, ſans trouble, ſans nuage ; il eſt pur comme la vertu.

ROBERT.

L'aimable jeune homme que vous êtes, et que je vous ai bien déviné ! oh ! je me connois en hommes, moi.

CLAIRVILLE.

Elle ne reſpire que le bonheur de vous voir et de vous embraſſer. Je vous avois peint accablé de chagrins, elle vouloit partir ſur le champ et voler vers vous—je lui ai fait eſpérer que bien-tôt elle vous verroit, c'eſt alors qu'il falloit voir la joïe dont elle

s'eſt pénétrée—dites le moi, Monſieur, eſt-ce là la conduite que tiendroit une jeune perſonne qui n'auroit rien de plus redoutable à appercevoir que ſon père ?

ROBERT.

Point de réponſe à ça.

M. DE SERBAC.

Il y a toutes les preuves accablantes dont je ſuis nanti, Robert, il y a les pleurs qu'elle verſe ſur cet enfant arrivé avec elle, que ſans ceſſe elle careſſoit, qui faiſoit tous ſes amuſemens, comme tu me l'as dis toi même.

ROBERT.

D'abord, quand à vos preuves, c'eſt cela qu'il faut éxaminer ; mais. j'en conviens, il y a ces dernieres circonſtances qui viennent de me frapper comme vous—cependant cet enfant eſt ſi aimable—je l'aime auſſi moi—l'amitié qu'a pour lui Mademoiſelle Roſalie eſt de ſon âge et de ſon ſéxe toujours diſpoſé a s'intereſſer—Meſſieurs, Meſſieurs, il eſt de la plus grande importance de ne laiſſer aucun nuage ſur tout ceci—Ecoutés—voulez vous, mon cher maître, avant que vous vous préſentiez à votre fille, m'accorder une heure pour—ſuffit—ce que j'imagine tirera cette affaire au clair, ſur ma parole.

CLAIRVILLE.

Eh quoi, vous ſoupçonnez encore Roſalie ?

M. DE SERBAC.

Foible Clairville—nous reſte t'il la douceur de douter ? les lettres de Madame de Serbac, celles de la Garde de Roſalie ne forment-elles pas la preuve.

ROBERT.

De quelque impoſture infernale—Oui, Monſieur, je veux avoir un éclairciſſement avec quelqu'un — retirez vous de grace et laiſſez moi faire. Je ne vous demande qu'une heure.

CLAIRVILLE.

Vous ne pouvez la lui refuſer.

M. DE SERBAC.

Qu'éxigez vous, Clairville ! et que pouvons nous attendre du zéle aveugle d'un domeſtique ?

ROBERT.

Mon cher maître, accordez moi la grace que j'implore.

CLAIRVILLE.

Souffrez, Monſieur, que je me joigne à ſa priére, ce qu'il demande eſt juſte, et peut être néceſſaire. Ah, conſultez votre cœur, ne fait-il pas lui même des vœux pour la juſtification de Roſalie ?

M. DE SERBAC.

Eh bien j'y conſens ; mais, Robert, garde toi de chercher à me tromper, ſi ton épreuve ne reüſſit pas comme tu l'imagines.

ROBERT.

Allez, Monſieur, allez, je ne veux que vous ſervir, et jamais vous tromper.

(*M. de Serbac et Clairville ſortent.*

SCENE XI.

ROBERT *ſeul.*

NON, malgré les mémoires, les lettres dont parle Monſieur de Serbac, je ne croirai pas que ſa fille ſoit coupable. Eh ſur qui pourroit on compter deſormais ? je ne ſçais pas ſi je me fierois à moi-même—mais allons prendre des meſures pour l'entretien ſecret que je dois avoir.

Fin du SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, ROBERT.

ROBERT.

QUELLE eſt cette agitation où je vous trouve, Mademoiſelle, qu'avez vous donc ?

ROSALIE.

Robert—cette eſpérance que tu m'avois donnée—

ROBERT.

Eh bien ?

ROSALIE.

Je ne l'ai plus; ce Clairville à qui tu m'as fait parler —il m'a promis de m'améner ici mon père—il m'a trompée—il ne l'aménera point—je ne le verrai plus —il venoit me préparer à ce malheur—il n'apoint oſé me dire que j'en étois haïe; mais plus j'y penſe, plus ſon trouble me peint cette horrible image—mon ſort eſt décidé, Madame de Serbac l'emporte ſur l'infortunée Roſalie.

ROBERT.

Cela ne ſera point, non, Mademoiſelle, cela ne peut pas être.

ROSALIE.

Que pouvoit ſignifier l'embarras où Clairville étoit en me parlant ? j'ai cru d'abord que mon père n'étoit plus, il m'a raſſurée ſur cette crainte affreuſe ; mais celle qui me reſte—tout la confirme, Robert, je ne ſuis plus aimée de ton maître—j'en mourrai ſi on a pû me fermer ſon cœur—quels moyens a t'on pû prendre ? qu'a t'on à m'imputer ? de quoi ſuis je coupable ? et qu'ai-je à me reprocher dans le malheur de déplaire à Madame de Serbac ?

ROBERT.

Vous m'y faites penſer, Mademoiſelle ; il ne s'eſt rien paſſé d'elle à vous qui ait pû vous attirer ſa haine ?

ROSALIE.

Je l'ignore du moins.

ROBERT.

Il n'y a pas à cela de petit roman ?

ROSALIE.

Que veux-tu dire ?

ROBERT.

Par éxemple il ſe pourroit que quelqu'un vous eût aimée, que ce quelqu'un là lui ait déplu, et que vous n'euſſiez pas crû devoir lui ſacrifier un penchant, une inclination—peut-être un peu d'amour—à votre age tout cela eſt bien naturel.

ROSALIE.

Robert, je ne ſçais ſi je dois aimer un jour ; mais j'ai toujours regardé mon cœur comme un des biens dont mon pére devoit diſpoſer ſeul, et j'attendrai toute ma vie ſes ordres à cet égard.

ROBERT.

Oh, Mademoiſelle, que vous m'enchantez —vous

ne ſçavez pas tout le plaiſir que vous me faites—ah, de grace, écartez de vous les facheuſes idées qui vous troublent.

ROSALIE.

Ecoute moi, Robert : Clairville t'a parlé ?

ROBERT.

Oui, Mademoiſelle.

ROSALIE.

Eh bien, oſe me dire que tu eſpere qu'il reparoîtra ici avec ton maître, comme il me la promis.

ROBERT.

Si je l'eſpére, j'en ſuis ſûr—oui, Mademoiſelle, il reviendra avec mon maitre, avec le plus tendre des pères—oh que de joïe !—quel raviſſement ! mais, je vous en ſuplie, remontez à vôtre appartement, et envoyez moi Juſtine, j'ai a lui parler.

ROSALIE.

Si mon père ne vient point, je veux partir, je veux l'aller trouver, je veux entendre mon arrêt de ſa propre bouche.

ROBERT.

C'eſt bien dit, oui, Mademoiſelle ; je vous accompagne, nous partons ; mais il viendra, c'eſt ſur ; oui, Mademoiſelle, il viendra, comptez ſur ma parole.

ROSALIE.

Je me fie à toi ; je me livre au doux eſpoir que tu me donnes.

ROBERT.

Et vous avez raiſon ; mais Juſtine—j'ai beſoind'elle abſolument, j'ai une lettre pour elle.

ROSALIE.

Elle va deſcendre. Adieu, Robert.

SCENE II.

ROBERT *seul.*

TOUT me confirme dans mon opinion—il n'y a que cette Juſtine qui mêmbaraſſe, car elle n'a pas l'air d'une méchante femme, & cependant—& ma pénétration ordinaire—oh, ma foi je la trouve en deffaut —ſans doute il eſt plus aiſé de ſe connoitre en hommes —voilà une lettre qui vient d'arriver pour cette Juſtine —peut-être en apprendrois-je en la liſant autant que j'en veux ſçavoir—nous verrons l'uſage que j'en ferai après mon interrogatoire—ce ſera ma piéce de comparaiſon. Mais la voici.

SCENE III.

JUSTINE, ROBERT.

JUSTINE.

QUE me voulez vous, Monſieur Robert ? j'ai bien du chagrin.

ROBERT.

Le nouriſſon ne va pas mieux ?

JUSTINE.

Hélas, non !

ROBERT.

Bon, que vous importe !

JUSTINE.

O Ciel ! que dites vous ? Mais comme vous me regardez !

ROBERT.

Cela vous déplait-il ?

JUSTINE.

Je ne dis pas cela.

ROBERT.

Eh bien, aſſeions nous donc.

JUSTINE.

Nous aſſeoir, eh pourquoi ?

ROBERT.

Pour cauſer plus à notre aiſe.

JUSTINE.

Je n'ai pas trop le tems de cela, Monſieur Robert.

ROBERT.

Mademoiſelle Roſalie vous ſupléera de reſte, mettez vous-là, vous dis-je.

JUSTINE.

Comme il vous plaira. Dequoi s'agit-il ?

ROBERT.

Je crains de vous faire de la peine, ma pauvre Juſtine.

JUSTINE.

Vous êtes ſi bon, pourquoi m'en feriez vous ?

ROBERT.

Vous me paroiſſez ſi attachée à ce nouriſſon.

JUSTINE.

Oh, c'eſt vrai, on ne peut pas l'être davantage.

ROBERT.

Eh bien juſtement, voilà ce qui m'effraye.

JUSTINE.

Pourquoi donc ?

ROBERT.

C'eſt qu'on s'adreſſe à moi—vous devinez bien.

JUSTINE.

Point du tout. Que voulez vous que je devine ?

ROBERT.

Que je ſuis chargé de faire paſſer votre enfant en d'autres mains.

JUSTINE.

En d'autres mains ? oh pourça non, ça ne ſe peut pas.

ROBERT.

Ca ne ſe peut que trop, puis que j'ai des ordres de le faire partir des aujourd'hui ; ce ne ſera pas même vous qui le conduirez au vaiſſeau dans le quel je vais le faire embarquer, j'attends une négreſſe.

JUSTINE.

Une négreſſe ! un vaiſſeau ! y penſez vous ?

ROBERT.

Oui, un vaiſſeau qui va le conduire aux iſles, au bout du monde. Vous n'avez qu'à aller l'embraſſer tant qu'il vous plaira pour la derniere fois, car probablement ni vous ni moi, ne le verrons plus.

JUSTINE, *ſe levant:*

Ah ! je ſuis donc une femme perdue !

ROBERT.

Perdue ! que diable, vous êtes folle de vous tourmenter autant pour une choſe ſi ordinaire.

JUSTINE.

Ordinaire ? il n'y en a point d'egale à celle-là.

ROBERT.

Je ne vous comprends point, parbleu ! je vous défierois d'etre plus affligée ſi vous étiez ſa mere—Eh bien, qu'avez vous donc, Juſtine ? vous m'impatientez à la fin, & je vais éxecuter mes ordres.

JUSTINE.

Arrêtez, Monſieur Robert. Apprenez donc.—

ROBERT.

Quoi ? voyons, raſſeions nous, qu'avez vous à me dire ?

JUSTINE.

C'eſt que—

ROBERT.

Allons ferme, de la confiance.

JUSTINE.

C'eſt que—cet enfant-la—

ROBERT.

Après ?

JUSTINE.

N'eſt celui de perſonne aux iſles.

ROBERT.

Cela n'eſt pas clair, & ce n'eſt pas-là ſans doute ce que vous vouliez me dire d'abord.

JUSTINE.

Je vous aſsûre qùil n'a point de parens ſi éloignés de lui.

ROBERT.

Comment ! eſt ce qu'il en auroit de plus près ? mais je me rappelle que vous m'avez dit que vou

ignoriez ſa naiſſance ; ſoyez donc d'accord avec vous-même.

JUSTINE.

Monſieur Robert, ecoutez moi, écoutez moi vous dis-je.

ROBERT.

Je ne demande que cela ; mais ſoyez vraie, car j'ai de la mémoire.

JUSTINE.

Et moi de la probité.

ROBERT.

Nous verrons.

JUSTINE.

J'étois une brave femme, en vérité, mais bien pauvre.

ROBERT.

Et vous avez voulu ceſſer d'être l'une et l'autre ?

JUSTINE, *ſe léve.*

A quelque prix que ce ſoit, je ne me laiſſerai point arracher mon enfant. Oui, croyez m'en, c'eſt mon fils, mon propre fils—j'ai eu la foibleſſe de conſentir à cacher pour un tems que j'étois ſa mere ; mais pour tout l'or du monde je ne renoncerois point à l'être—je m'en ſuis bien expliquée, ce ſont mes conditions, et je vous demande juſtice, Monſieur Robert.

ROBERT.

Oh, voici qui devient important. Des conditions ? et avec qui les avez vous faites ces conditions ?—raſſeiez vous donc, et contez moi un peu tout ceci.

JUSTINE, *ſe raſſied.*

Je vois qu'il le faut et je vous dirai tout.

ROBERT.

Fort bien, ma bonne Juſtine ; mais point de miſtére, car j'ai de quoi vous confondre. Voyons, voyens, qu'eſt-ce que c'eſt que ces étonnantes conditions ?

JUSTINE.

J'étois veuve depuis trois mois lorſque j'accouchai, et j'étois alors dans un beſoin à faire pitié—une femme que j'avois connue—Elle ſe nomme Jacqueline.

ROBERT, *àpart*.

C'eſt je crois le nom de la Garde de Mademoiſelle Roſalie. *(Haut.)* Eh bien, cette Jacqueline ?

JUSTINE.

Elle vint me demander mon enfant pour quatre ou cinq heures, en préſence d'une de mes voiſines pauvre comme moi, et qui m'engagea à accepter l'argent qu'on m'offroit.

ROBERT.

Que fit-on de votre enfant?

JUSTINE.

Je l'ignore, et j'ai bien rêvé à cet emprunt ſingulier ſans y rien comprendre ; mais enfin mon fils me fut rapporté. Quelque tems aprés cette même Jacqueline vint me propoſer de m'arracher pour toujours à la miſére, ſi je voulois ſeulement dire que l'enfant que je nouriſſois m'avoit été confié par des perſonnes inconnues. Elle me proteſta que ce ſeroit l'affaire d'un an, tout au plus, que ce tems écoulé, je ſerois maîtreſſe de reprendre tous mes droits. Je vous l'avouë, Monſieur Robert, j'héſitai, mais je me rendis.

ROBERT.

Lorſqu'elle fit briller à vos yeux—

JUSTINE.

Hélas, oui ; joint aux grandes promeſſes qu'elle me fit pour l'avenir, tout cela me fit conſentir à ce qu'elle vouloit. Dix jours enſuite, voici encore ma vieille qui vient me propoſer d'accompagner une jeune perſonne en province ; je fus preſentée à Madame de Serbac, que je n'avois jamais vuë, et qui me donna à ſa fille. Nous ſommes venues ici et voilà mon hiſtoire tout au juſte, Monſieur Robert.

ROBERT.

Et vous ne ſoupçonniez rien du crime auquel on vous a fait participer ?

JUSTINE.

Du crime ! Monſieur Robert, vous êtes effrayant, et comment ſe peut il—

ROBERT.

Vous ne ſçaviez donc pas, Juſtine, qu'on ne ſort de ſa miſére, avec innocence, que par le travail et la peine ? mais tout ce que vous venez de m'apprendre eſt incroyable—voici une lettre qui vous eſt adreſsée, vous en connoiſſez l'écriture apparemment ?

JUSTINE.

Oh oui ; elle eſt juſtement de la vieille.

ROBERT.

Quoi de Jacqueline ?

JUSTINE.

D'elle même. Que me veut-elle encore ?

ROBERT.

O bonheur ! O Providence ! je n'ai point ouvert cette lettre comme vous voyez ; mais voulez vous me la lire ?

JUSTINE.

Volontiers. *(Elle ouvre la lettre.)* Hélas, la pauvre miſérable ſe meurt.

ROBERT.

Voyons, voyons.

SCENE IV.

ROSALIE, JUSTINE, ROBERT.

ROSALIE.

MA chere Juſtine, j'ai beau careſſer votre enfant, il n'y a que vous qui puiſſiez calmer ſes cris, volez vîte a ſon ſecours. (*Robert fait des ſignes à Juſtine de cacher la lettre et de ſe taire*)

JUSTINE.

Hélas, Mademoiſelle, protégez la pauvre Juſtine, on veut lui enlever ſon enfant, on ne veut pas qu'elle ſoit ſa mere.

ROSALIE.

Vous, ſa mere ! eſt ce qu'elle eſt folle, Robert ?

ROBERT, *à part à Juſtine.*

Juſtine, Juſtine, gardez vous—

JUSTINE.

Eh, Mademoiſelle, devois-je vous en faire un miſtére ? on me punit bien du ſecret que je vous en ai fait.

ROBERT, *emmenant Juſtine.*

Votre enfant a beſoin de vous, venez, Juſtine, venez vîte.

SCENE V.

ROSALIE *ſeul.*

Elle me demande ma protection ! — eh, contre qui ? Robert lui faiſoit des ſignes, il l'entraine malgré elle—qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ? mais que vois-je ! Dieux ! mon père !

SCENE VI.

M. DE SERBAC, ROSALIE, CLAIRVILLE.

M. De SERBAC, *d'un air ſévère.*

OU eſt Juſtine ? c'eſt elle que je cherche.

ROSALIE.

C'eſt elle que vous cherchez ?—ce n'eſt pas moi ? qu'entends-je ! et quels regards ſévères !—vous vous refuſez à mes embraſſemens ! ah, mon père, je me jette à vos pieds.

M. DE SERBAC.

Vous me demandez grace ?

ROSALIE.

C'eſt la mort que je vous demande, ſi vous ne m'aimez plus.

M. DE SERBAC.

Où eſt Juſtine, vous dis-je ? parlez.

ROSALIE.

Elle ſort d'ici à l'inſtant avec Robert—mais mon père.—

SCENE VII.

M. DE SERBAC, CLAIRVILLE, ROBERT.

ROBERT.

AH, Monſieur, ah, mon maître ! Juſtine vous demande, elle a les choſes les plus importantes à vous révéler.

M. DE SERBAC.

Qu'elle vienne, qu'elle paroiſſe;—Sortez, Roſalie.

ROSALIE.

Mon père ! ah, Dieux ! je me meurs.

(Roſalie tombe dans les bras de Robert, qui l'entraine.)

CLAIRVILLE.

Ah, Monſieur, quelle dureté !

M. DE SERBAC.

Vous, Robert, faites entrer Juſtine.

SCENE VIII.

M. DE SERBAC, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

MOnsieur, si elle n'etoit point coupable ?

M. DE SERBAC.

On ne me séduit point par des larmes, Clairville— mais cette Justine, qu'a t'elle à m'apprendre ?

CLAIRVILLE.

La voici sans doute avec Robert.

SCENE IX.

M. DE SERBAC, CLAIRVILLE, JUSTINE, ROBERT.

JUSTINE.

MADEMOISELLE Rosalie vous quitte baignée de larmes ; ah, Monsieur, vous la croyez coupable, et c'est moi qui le suis. Oui c'est sur moi que doit tomber toute votre indignation, mon ignorance de tout ce qui s'est passé, et ma bonne foi ne me deffendent pas contre moi-même. Tenez, lisez.

M. DE SERBAC.

Je connois cette écriture. *(Il lit.)* " Je me meurs, " Justine, il faut sauver l'innocence ; vous ignorez

" que vous êtes complice du plus grand crime, le " ſecret auquel j'ai ſçû vous engager ſur la naiſſance " de votre fils, ne ſert qu'à le faire paſſer pour celui " de Mademoiſelle Roſalie. Volez au près de " Monſieur de Serbac, montrez lui ma lettre, il re- " connoitra l'ouvrage de * * * *."

(Il n'achéve pas, et tombe ſur un ſiége.)

Ah, ciel! oh, crime!—quelque étonnante que fût la faute dont on accuſoit Roſalie, elle devoit me paroître moins impoſſible que le forfait d'une marâtre—O vil intérêt, peux-tu porter une ame à ces excès!—*(Il ſe léve.)* Reſpectable mere de Roſalie, j'ai pu laiſſer ſécher les larmes que votre mort me fit répandre! vous êtes trop vangée—ma barbare crédulité m'humilie et m'indigne! eſt-il poſſible, mon cher Clairville, que le cœur trop confiant d'un honnête homme, ſoit toujours au pouvoir d'une femme hardie, qui a intérêt de s'en rendre la maîtreſſe! mais ma fidelle, ma chere et vertueuſe Roſalie, comment la voir, comment ſoutenir l'œil de la vertu quon a bleſſée!

CLAIRVILLE.

Je vous le diſois bien, Monſieur.

M. DE SERBAC.

Retirez vous, Juſtine; allez, je vous pardonne; vous avez contribué à mes maux, mais vous les reparez. *(Juſtine ſort.)*

CLAIRVILLE.

Quels cris ſe font entendre?

SCENE X.

M. DE SERBAC, CLAIRVILLE, ROBERT, ROSALIE, un EXEMPT.

ROSALIE, *derriere le théatre.*

ROBERT, ô Robert !

ROBERT.

C'eſt la voix de Mademoiſelle.

ROSALIE, *courant et ſuivie d'un Exempt.*

O mon père ! c'eſt dans vos bras que ſe jette votre fille malheureuſe.

M. DE SERBAC.

O ma fille ! O ma chere fille ! ils ſeront ton azile à jamais.

CLAIRVILLE, *l'epée à la main, arrête l'Exempt.*

Arretez ; Monſieur, que voulez vous ?

ROBERT.

Quelle eſt donc cette nouvelle horreur ?

L'EXEMPT, *à Clairville.*

Point de violence, Monſieur ; j'ai des ordres.

CLAIRVILLE.

Quels ſont-ils ? parlez, mais n'avancez pas davantage.

M. DE SERBAC.

Clairville, ma chere fille, Robert, éloignez vous de grace ; et vous, Monſieur, avancez.

(On entoure Roſalie au fond du théatre.)

L'EXEMPT.

Monſieur, ſi vous êtes le père de Mademoiſelle, c'eſt à la ſollicitation preſſante de votre epouſe, c'eſt à votre priére même qu'a été accordé l'ordre dont je luis chargé.

M. DE SERBAC.

N'achevez pas, Monſieur, je vous entends. Quelle fureur! ô Ciel! Monſieur, je vous en ſuplie, ſoyez diſcret et repartez; n'ayez aucune inquiétude, je vais écrire, je me charge de tout.

L'EXEMPT.

L'intention de celui qui m'envoyoit êtoit de remplir les vôtres, Monſieur; il me ſçaura gré ſans doute de ma ſoumiſſion à ce que vous exigez de moi.

M. DE SERBAC.

Vous ne courez aucun riſque, ma lettre va vous ſuivre. Adieu, Monſieur. Daignez accepter le prix du ſecret important que je demande ſur cette affaire. (*L'Exempt ſort.*)

SCENE XI. *et derniere.*

M. DE SERBAC, ROSALIE, CLAIRVILLE, ROBERT.

ROSALIE.

QUEL eſt donc ce miſtére impénétrable? mon père, où ſuis-je? et que veut-on de moi?

M. DE SERBAC.

O malheureuſe, O vertueuſe Roſalie! pardonnez à vôtre père d'avoir déchiré votre cœur, de vous avoir humiliée, méconnue; ma fille, ô ma fille!

j'ose à peine lever les yeux sur toi; dis-moi, de grace, dis-moi que tu m'aimes encore, jamais, non, jamais tu ne fus plus chere à mon cœur.

ROSALIE.

Si je vous aime! quelle injure vous me feriez d'en douter! le respect que je vous dois est moins fort que mon amour. Mais quels incidents ont pû.

M. DE SERBAC.

Arrête, ma chere Rosalie; ton père qui t'aime a besoin d'obtenir une grace de toi.—C'est d'effacer de ta mémoire tout ce qui s'est passé dans cette journée; c'est de n'interroger personne sur ta situation et sur la nôtre. Parle, ma fille, promets-le moi pour ton bonheur et pour le mien.

ROSALIE.

Vous m'aimez, vous me rouvrez ces bras que j'ai vûs se fermer pour moi, je suis trop heureuse; je vais l'être, que m'importe tout le reste.

M. DE SERBAC.

Achéve d'enchanter ton père, ce lieu qui le réunit à toi devient désormais son azile.

ROSALIE.

Et Madame de Serbac!

M. DE SERBAC.

Arrête.—Nous ne la verrons point; mais il faut que je t'impose encore le silence sur les raisons qui me séparent à jamais d'elle—tu deviens tout pour moi, consens-tu à partager ma retraite?

ROSALIE.

En pouvez vous douter! vivre auprès de vous, et rentrer dans votre cœur, est pour moi le comble de la félicité.

M. DE SERBAC.

Rosalie, tu vois Clairville, il est mon ami, il t'adore ce Clairville de qui je voudrois aussi ne me séparer jamais.

ROSALIE.

Eh bien, mon père, c'est dans vos mains que je remets la mienne : votre fille n'aura jamais de volonté que la vôtre.

M. DE SERBAC.

Ma fille, tu me la laisse ?

ROSALIE.

Oui, mon père.

M. DE SERBAC.

Eh bien, Clairville, je te la donne.

CLAIRVILLE.

O bonheur! ô Rosalie ! ô mon père ! comment la plus grande félicité succéde-t'elle aux plus affreux momens !

ROBERT.

C'est que le ciel ne manque jamais à l' innocence ; c'est que la calomnie a beau poursuivre les honnêtes gens, ils finissent toujours par être moins malheureux que les autres.

Fin du DRAME.

OUI OU NON,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

PAR M. DORVIGNY.

Repréſentée ſur le Théatre des Variétés Amuſantes, en 1780.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES:
Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street.

M.DCC.LXXXVI.

PERSONNAGES.

M. TIREPIED, Savetier.
SUZETTE, sa fille.
Mademoiselle CRIQUET, Ravaudeuse.
M. CHEVALET, Racleur des Porcherons.
PRETABOIRE, Marchand de tisane.
GARçON CABARETIER.
UN NOTAIRE, personnage muet.
UN FACTEUR.

La Scene est dans la rue à l'entrée des Porcherons.

OUI OU NON.

SCENE PREMIERE.

(Il y a d'un côté une Boutique de Savetier, de l'autre un Tonneau de Ravaudeuſe.)

TIREPIED, *ſeul, venant à ſa Boutique.*]

C'EST pourtant ben déplaiſant de revenir comme ça tous les matins ſe remettre à la beſogne ! le lendemain d'un lendemain de fête ſurtout ! on n'eſt pus en train de travailler. J'ai été bête de me faire Savetier. Ce n'eſt pas un méquier pour un joli garçon ; toujours ſale, toujours mal propre. ... Dans une fête, ſi je vas prendre la main d'une jolie Demoiſelle pour danſer.... Eh ! mon Dieu, Monſieur, qu'eſt-ce que vos doigts ſentent donc ? Ils me colent comme tout. Et pardi, Mam'ſelle, c'eſt la poix. Ah ! ſi donc ! quelle horreur ! & puis al me plante là pour danſer avec un autre. C'eſt des affronts, ça.... ça me dégoûte du méquier ; ça ſeroit pourtant dommage que je quitte ; la Communauté y perdroit.... Voyez-moi ce ſouyer-là, comme c'eſt remonté ! queu grace ! queu ſemelle ! y n'y a pas un clou qui paſſe l'autre : c'eſt deſſiné. Allons, v'la qu'eſt-dit ; ça m'attache à l'état. Je reſterai Savetier. Mais, mordi, je ne reſterai pas garçon. Je m'ennuie trop d'être veuf.

Faut que je prenne une femme pour me tenir compagnie. La voiſine Criquet me conviendroit ben. Faut que je la faſſe expliquer une fois pour tout; & ſi le cœur lui en dit, tout de ſuite la noce. Oui; mais d'un autre côté, M. Chevalet qui veut épouſer ma fille, & qui me tourmente pour avoir une réponſe du oui ou du non, ça me dérange. Je n'ai tout au plus que de quoi faire une noce, & quelque petit préſent à la future. Eſt-ce moi qui danſera, ou ben ma fille? Faut décider ça. Allons d'abord tâter un peu Mam'ſelle Criquet là-deſſus, & ſon oui ou ſon non, me réglera pour le mien.

SCENE II.

TIREPIED, *le* GARÇON *de Cabaret.*

LE GARÇON.

BON jour, Pere Tirepied, vous v'là à l'ouvrage?

TIREPIED.

Oui, à côté.

LE GARÇON.

Pourquoi donc que vous n'êtes pas cheux nous aujourd'hui? Je vous croyois invité du lendemain de ſte noce.

TIREPIED.

Oh! dame, on ne peut pas toujours danſer. Vous autes, vous n'avez que ça à faire; mais moi! un homme public! ſi je m'abſentois trop longtemps, ça ſeroit conſéquent.

LE GARÇON.

Conſéquent?

TIREPIED.

Oui, Monſieur, conſéquent. Croyez-vous donc qu'un Savetier peut laiſſer ſa boutique deux jours comme ça, ſans qu'il y paroiſſe ? Croyez-vous que depuis avant-hier que j'y manque, y n'y a pas déja des gens dans la peine, des affaires en retard. Je parie qu'il eſt déja venu chez moi pus de ſix perſonnes, ſans compter les Clercs de Procureur.

LE GARçON.

Oh ! je le crois, car vous êtes dans un beau quartier & ben répandu.

TIREPIED.

Répandu ! oh ! ventez-vous-en. Je peux ben dire que je me ſuis donné tout ce qu'il y a de jolies pratiques dans l'entour des Porcherons. Mais dame, auſſi, c'eſt qu'on ſait donner un coup d'alêne.... & expéditif ! faut voir. J'ai putôt mis un bout, qu'un aute n'auroit mis un clou.

LE GARçON.

Ah ben ! tenez, tout juſte, v'là une occaſion. Vous ſavez ben la petite mariée d'hier...

TIREPIED.

Oui. Eh ben ! eſt ce qu'il y a quelque choſe à l'y refaire ?

LE GARçON.

Tout-à-l'heure en courant dans le jardin, le talon de ſon ſouyer s'eſt rompu ; faut l'y raccommoder tout de ſuite : tenez, le v'là.

TIREPIED.

Diable ! tout de ſuite ; elle eſt donc ben preſſée ?

LE GARçON.

Ecoutez donc ; c'eſt jeune, ça voit danſer, & les pieds lui démangent.

TIREPIED.

Oh ! les pieds l'y démangent ! je le vois pardi

ben. Faut qu'elle s'en ſoit furieuſement donnée ! Où diable va-t-elle équiper un ſouyer comme ça, tenez ? N'y a pus ni ſemelle, ni talon, ni bordure ; mon enfant, dites-lui qu'il faut la réparer à neuf.

LE GARÇON.

ça ne peut donc pas ſe faire tout de ſuite ?

TIREPIED.

Tout de ſuite ? une remonture complette.... Oh ! il faut quelle attende juſqu'à ce ſoir.

LE GARÇON.

Juſqu'à ce ſoir, oh, elle ne voudra jamais attendre juſques-là.

TIREPIED.

Eh ben ! qu'elle en cherche un pus habile ! Je ne peux pas la ſervir put tôt, moi.

LE GARÇON.

Ecoutez ; venez-vous-en l'y conter ça vous-même ; vous vous expliquerez avec elle.

TIREPIED.

Ah ! pardine, j'irai ben, ſi ne tient qu'à ça ; je ne veux pas l'y plaindre un coup de pied de pus ou de moins ; mais c'eſt que ça n'en avancera pas pus vîte. C'eſt égal, allez toujours devant, je vous pourſuis.

(Ils s'en vont.)

SCENE III.

Mademoiſelle CRIQUET *vient à ſon tonneau, & rapporte des bas.*

AH ! v'là le voiſin qui s'en va avec le Cabaretier ; y commence ſa journée de bonn'heure ; moi qui comptois ce matin mette note affaire à défini-

tion. Y me paroît que ça ne ſera pas encore pour aujourd'hui. C'eſt dommage, pourtant ; j'tois ben diſpoſée. Et mon couſin, que j'y ai fait dire de paſſer par ici pour qu'y m'aide un peu là-dedans... Ah ! le v'la tout à point ; j'aurons le temps de nous conſulter.

SCENE IV.

Mademoiſelle CRIQUET, PRETABOIRE, *avec ſa fontaine ſur le dos.*

PRETABOIRE *de loin.*

A LA fraîche, qui veut boire ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah ! bon jour, mon couſin, comment ça va-t'y ?

PRETABOIRE.

Fort ben ma couſine, peut-on vous offrir un gobelet ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Ben obligé, couſin ; je viens de me rincer la bouche avec un poiſſon d'eau de vie. Si vous étiez paſſé putôt je l'aurois mis en deux verres.

PRETABOIRE.

C'eſt tout de même ; piſque vous l'avez bu, ça me fera autant de bien... Ah ça ! dites donc, couſine, ſus ce que vous m'avez fait dire que vous aviez quèque choſe à me dire, j'ai changé l'ordre de ma tournée, pour paſſer tout exprès dans vot' quartier. M'y v'là : par ainſi dites moi de quoi z'y retourne.

Mademoiſelle CRIQUET, *d'importance.*

Ah ! mon couſin, c'eſt pour une choſe de conſéquence où ce que j'ai beſoin de vous.

PRETABOIRE.

Oui dà ! Eh ben, contez-moi ça, je vous écoute avec attention.

Mademoiſelle CRIQUET.

Vous ſaurez d'abord, mon couſin...

PRETABOIRE.

A la fraîche, qui veut boire ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment, à la fraîche ! A qui diable en avez-vous ?

PRETABOIRE.

Oh ! c'eſt que j'ai vu paſſer-là du monde ; & pendant que je vous écoute, il ne faut pas perdre l'occaſion de vendre.

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh ! pardi ça ſera bientôt fait ; écoutez-moi.

PRETABOIRE.

Eh ben, eh ben ! je vous écoute, allez toujours.

Mademoiſelle CRIQUET.

Bon ; imaginez-vous donc, couſin, que pour vous parler la main ſur la conſcience, car vous ſavez que je n'ai jamais eu rien de caché pour vous, y ſe trouve que je réfléchis que je ſuis jeune, que je ſuis grande, que je ſuis fille, que je ſuis honnête, avec tout ça.... Et dame, quand une honnête fille fait toutes ces réflexions-là, ça lui donne des envies terribles de ſe marier.

PRETABOIRE.

A la fraîche, que veut boire ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Le diantre ſoit de votre tiſane, écoutez-moi donc.

PRETABOIRE.

Pardon, couſine, c'eſt une habitude, c'eſt le méquier.

Mademoiſelle CRIQUET.

Pour vous en revenir, v'là t'ici devant, la boutique de M. Tirepied, mon voiſin le Savetier, un galant homme tout-à-fait ; il eſt un peu ivrogne, pareſſeux, mal propre, hargneux ; mais du reſte, c'eſt un brave homme, qu'on ne peut pas l'y ôter un cheveu. Oh ! de çà pour la probité, ça ſe feroit pendre.

PRETABOIRE.

Diabe !

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh ben ! c'eſt veuf, ça me fait la cour, ou du moins je m'en doute, parce que, voyez-vous, on a l'air innocente ; mais aux menées des hommes, on s'y connoît un peu, quoique y n'y a pas de fiat à y prendre ; car à l'heure que je vous parle, je devrois déjà avoir été mariée je ne ſais combien de fois. On m'a ben demandé des à-comptes, mais bernique, tout ou rien, comme je leux ait dit : Meſſieurs, on ne leve pas d'échantillon ſus ſte piece-là.

PRETABOIRE.

Peſte ! ſi on les laiſſoit faire, il en reſteroit ben des coupons au rebut.

Mademoiſelle CRIQUET.

Si bien donc que ce M. Tirepied, quand il eſt dans ſa boutique en face de moi, ne me dit rien ; mais quoique ça, j'entends ben ce que ça veut dire. Y me fait des mines, des grimaces, que ça me fait rire malgré moi. Y chante des chanſons, qu'y crie... que ſa voix m'entre dans les oreilles. Y pouſſe des ſoupirs d'une force à remuer mon tonneau. Et dame, couſin, à force de voir & d'entendre tout ça, une fille n'eſt pas un marbre ; on s'attendrit, la tête ſe monte, le cœur s'échauffe, & pis, ma foi...

PRETABOIRE.

A la fraîche qui veut boire ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Encore ! en vérité, couſin, vous avez ben peu de complaiſance.

PRETABOIRE.

Dame, conſine, chacun penſe à ſon affaire ; mais quoique ça je vous entends. V'là M. Tirepied qu'eſt un brave homme, un pareſſeux, un ivrogne, un bon ſujet qui vous fait la grimace, & pis vot'-tonneau qui danſe, vot'cœur qui s'attendrit, ſa tête qui . . . n'eſt-ce pas là ce que vous dites ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Oui ; mais c'eſt pas le tout, je voudrois le faire expliquer mieux que ça ; tant qu'il en reſtera aux mines, moi je perds mon temps, c'eſt des effets qu'il me faut.

PRETABOIRE.

Oui, je vous reconnois ben-là, couſine, vous avez toujours été pour le ſolide, vous.

Mademoiſelle CRIQUET.

A vote avis, ai-je t'y tort ? Pendant tout ça, je pourrois trouver un parti que ça me fera manquer.

PRETABOIRE.

Eh ben ! mais, faut le faire jaſer du oui ou du non. Si y convient, d'abord que c'eſt un homme établi, qui a un état ſiſque, la famille eſt raiſonnable, elle ne s'y oppoſera pas.

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah ! ça couſin, faut m'aider là-dedans, vous ; car vous ne croiriez pas comme je ſuis enfant ; je n'oſerai jamais l'entamer là deſſus la premiere.

PRETABOIRE.

Gn'y a pas d'enfance à ça, couſine, c'eſt le droit du jeu. Une brave fille ne doit pas ſe jetter à la

tête du monde ; quand on vient la chercher, à la bonne heure, elle ſe préſente.

Mademoiſelle CRIQUET.

C'eſt ben auſſi comme ça que je l'entends. Ecoutez M. Tirepied ne vous connoît pas. Y va ſans doute revenir ; y faut que vous alliez porter vote fontaine queuque part, & paſſer un habit, vous mette-là un peu ſus le ton.

PRETABOIRE.

Pourquoi faire tout ça ?

Mademoiſelle CRIQUET.

Et pis vous guetterez le moment où ce que M. Tirepied ſera en converſation avec moi, alors vous vous approcherez comme ſi vous étiez un amoureux qui me demande en mariage ; ça l'y fera peut-être venir l'idée de me faire auſſi ſes propoſitions.

PRETABOIRE.

ça ſe pourroit ben ; faut eſſayer ça. Oui, mais c'eſt que pendant s'temps-là je ne vendrai rien, moi ; je vas pardre une matinée.

Mademoiſelle CRIQUET.

Bon, bon, couſin, eſt ce qu'y faut être intéreſſé comme ça ? Pour obliger des parens, on ſacrifie queuque chofe . . . & pis, d'ailleurs, ſi ça réuſſit je vous dédommagerai.

PRETABOIRE.

Ecoutez, je veux ben me prêter à tout ça, mais j'y mets une condition ; dans mon état on uſe beaucoup de ſouyers ; ſi je réuſſis à vous faire Madame la Savetiere, vous me reſſemellerez gratis.

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh ben ! c'eſt dit.

PRETABOIRE.

Tenez, faisons un forfait, une remonture par mois.

Mademoiselle CRIQUET.

Tope, cousin, ça vaut fait.

PRETABOIRE.

Au diable qui s'en dédit... Je suis t'à vous tout-à-l'heure; je vas m'arranger que votre voisin me prendra pour un M. Y n'a qu'à ben se tenir, allez. Sans adieu. *(Il s'en va en criant.)* Au petit cabaret, à la fraîche, qui veut boire?

SCENE V.

Mademoiselle CRIQUET, *seule.*

FAUDROIT que M. Tirepied revienne à présent. Comment que je l'y tournerai ca? Quand y paroîtra, je me mettrai à chanter, y me fera compliment dessus ma voix, j'y en ferai sur la sienne, & pis, de compliment en compliment, ça s'enfilera tout seul.

SCENE VI.

LE FACTEUR, SUZETTE, *Mademoiselle* CRIQUET.

LE FACTEUR, *appelle.*

HO! Mam'selle Suzette.

SUZETTE, *à la fenêtre.*

Qu'est-ce que c'est?

LE FACTEUR.

Une lettre.

SUZETTE.

On y va.

LE FACTEUR.

Dépêchez-vous.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part.*

Diante, Mademoiſelle Suzette reçoit des lettres; alle eſt ben heureuſe! on ne m'en écrit pas, à moi.

SUZETTE, *en entrant.*

Comben qu'y faut?

LE FACTEUR.

Deux ſous.

SUZETTE.

Tenez, rendez-moi.

LE FACTEUR.

Je n'ai pas de monnoie.

SUZETTE.

Comment donc faire? Attendez. *(à Mademoiſelle Criquet.)* Pardon, excuſe, ſi je vous interromps, Madame; pourriez-vous-t'y donner la monnoie de ſix ſous?

Mademoiſelle CRIQUET.

Avec plaiſir, Mademoiſelle, la v'là... Tenez, Monſieur, v'là toujours vos deux ſous, pour ne pas faire attendre.

LE FACTEUR, *s'en allant.*

Ben obligé.

SCENE VII.

Mademoiſelle CRIQUET, SUZETTE.

Mademoiſelle CRIQUET.

ASSISEZ-vous donc, Mademoiſelle, que je vous cherche de bonnes pieces. La monnoi eſt ſi rare à ſt'heure !

SUZETTE.

Ah ! mon Dieu, vous avez raiſon. C'eſt un tourment !

Mademoiſelle CRIQUET.

Tenez, Mademoiſelle, v'là deux ſous marqués de deux ſous, & pis deux ſous que j'ai donné au Facteur, ça fait-y pas vot' compte ?

SUZETTE.

Oui, Madame, en vous remerciant.

Mademoiſelle CRIQUET.

De rien, Mademoiſelle, ben à vote ſervice.

SUZETTE.

Vous êtes ben honnête, Madame : ah ! dites-moi donc, s'il vous plaît, ſi y auroit long-temps que mon pere auroit quitté ſa boutique.

Mademoiſelle CRIQUET.

Monſieur Tirepied, Mam'ſelle, y a à-peu-près un bon quart-d'heure ; mais aſſiſez-vous donc, Mam'ſelle, faites-moi ſt'honneur-là. Nous cauſerons en l'attendant. Vous travaillerez ici auſſi-ben que dans vote chambre.

SUZETTE.

Vous êtes trop bonne, Madame. *(à part.)* Je voudrois aller faire lire ma lettre pendant qu'y n'y eſt pas.

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh ben ! Mam'ſelle, vous faites des cérémonies ! comment, mais entre voiſines, il faut ben voiſiner. *(Elle la fait aſſeoir à côté d'elle.)*

SUZETTE, *s'aſſeyant.*

Madame, c'eſt ben de l'honneur pour moi.

Mademoiſelle CRIQUET.

Mam'ſelle eſt donc la fille de Monſieur Tire-pied ?

SUZETTE.

Oui, Madame.

Mademoiſelle CRIQUET.

Je vous en fais mon compliment. C'eſt un ben brave homme, que Monſieur votre pere.

SUZETTE.

Ah ! Madame.

Mademoiſelle CRIQUET.

A-t-il eu beaucoup d'enfans ?

SUZETTE.

Non, Madame, rien que moi.

Mademoiſelle CRIQUET.

C'eſt aſſez d'un, quand y ſe trouve ête auſſi aimable que vous êtes.

SUZETTE.

Oh ! Madame.

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment ! vous êtes honteuſe avec moi ! il ſemble que vous n'oſiez pas parler... Eſt-ce qu'y faut ête timide comme ça, donc ? une grande Demoiſelle comme vous ! oh ! il faut que nous faſſions connoiſſance enſemble.

SUZETTE.

Eh ! mon Dieu, Madame, je vous ſuis ben obligée. Ce n'eſt pas que je ſois timide ; mais c'eſt

que je parle ordinairement ſi peu, que je n'en ai pas l'habitude.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oh ! de çà, par exempe, vous faites ben. ça n'eſt pas beau dans une fille, non pus. Y ne faut pas ête bavarde. Moi, par exempe, je ne pourrois pas ſouffrir ça. Je parle, parce qu'il faut parler ; mais ſi je me recontrois avec des gens comme y en a qui parlent, qui parlent, on n'entend qu'eux. Ah ! ça fait mal à la têe : oh ! je les aurois bientôt planté-là.

SUZETTE, *très-vîte, par degrés.*

Oh ! ben, Madame, avec moi, vous n'aurez pas ſte peine là. C'eſt le reproche que mon pere me fait toujours. On a pus de mal à me faire deſſerrer les dents, qu'à me faire fermer la bouche. Je ne parle jamais la premiere. Quand quelqu'un me fait une queſtion, j'ai ben de la peine à y répondre tant ſeulement, ça fait que queuque fois j'en parois ridicule. On me prend pour une ſotte, pour une mal elevée, pour une fille qui n'a pas de complaiſance... N'eſt-y pas vrai, Madame ? Voilà à quoi on s'expoſe.

Mademoiſelle CRIQUET, *la regardant d'un air étonné.*

Mais y me paroît que quand vous voulez, vous ne courez pas ce riſque-là.

SUZETTE.

Oh ! quéquefois quand on eſt en train, & puis quand on connoît les gens, qu'on ſe plaît dans leur ſociété, une parole en attire une aute, & pis on parle qu'on ne s'en apperçoit pas ; & d'ailleurs, c'eſt comme je vous diſois, pour répondre, un oui ou un non. Comment s'appelle-t'y ? quel âge a-t-elle ? eſt-y genti ? eſt-elle bien faite ?... Eh ! v'là ce que c'eſt que la converſation.

Mademoiſelle CRIQUET, *qui a voulu parler pendant ce temps-là, & qui n'a pas pu.*

Pati, pata! pati, pata! oui. Voilà comme on fait la converſation à ſoi toute ſeule ; & qui diantre pourroit vous ſuivre de ce train-là ?

SUZETTE, *plus vîte encore.*

Oh! Madame, ça n'eſt rien ; c'eſt ſuivant les chapitres. Y a des occaſions où ce qu'on a la langue ben mieux pendue que ça ; témoin une fille que... ah! pardine, faut que je vous conte ça. Imaginez-vous, Madame, quand ſte fille-là enfiloit un diſcours, on ne pouvoit pas l'interrompre. C'étoit un train, comme le vent. Dar, dar, dar, vous auriez dit un traquet de moulin. Alle ne touſſoit, ne crachoit, ni ne reſpiroit. Les paroles lui tomboient de la bouche, qu'on ne ſavoit par où que ça paſſoit.

Mademoiſelle CRIQUET, *étouffant.*

(A part.) Ah! miſéricorde! pardi, la mine eſt ben trompeuſe! tenez, qui diante auroit dit que ſte morveuſe-là m'auroit coupé la parole ? ça me pique. Ecoutez donc, Mam'ſelle, parce que je vous ai dit que je n'aimois pas à bavarder, eſt-ce que vous croyez que je n'ai pas une langue auſſi-ben qu'une aute ? Ah! ſachez que j'en ai une ai moins qui en vaudroit quaſiment ben deux ; & que ſi je la laiſſe repoſer quéque fois, c'eſt pour ne pas fatiguer les oreilles des autres, & pour vous montrer que la modération eſt une belle choſe.... Mais, du reſte, pour que vous n'en ignoriez pas, apprenez que quand j'ai écouté les autes, je ſuis comme tout le monde. J'aime ben qu'on m'écoute auſſi. Et pis d'ailleurs, la politeſſe eſt de ſe renvoyer le diſcours. Vous me dites ci, je vous réponds ça. A vous le dé, à moi la balle. Chacun à ſon tour, & tout le monde eſt content ; v'la comme ça s'arrange. Entendez-vous, mon bijou.

SUZETTE.

Madame, je vous remercie. Tout ça eſt bon à ſavoir.

Mademoiſelle CRIQUET.

A préſent, nous v'là quittes. Repoſons-nous un peu. Nous devons être laſſes.

SUZETTE.

Comme vous voudrez, Madame. Moi, ça ne me fatigue pas du tout.

Mademoiſelle CRIQUET.

Tubleu ! quelle commere ! je ſuis toute eſſouffléе de l'avoir écoutée, moi.... Eh ! dites-moi donc, ma chere Demoiſelle, eſt-ce que Monſieur Tirepied ne ſonge pas à vous établir ?

SUZETTE.

Ah ! Madame, mon pere a d'autes choſes à penſer que ça.

Mademoiſelle CRIQUET.

Mais il y a quéque fois des filles qui épargnent à leur pere la peine de ſte penſée-là.

SUZETTE.

Oh ! mais, ces filles-là...

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment ! ces filles-là ſont des perſonnes de précautions. Voulez-vous faire la réſervée avec moi ?... Ecoutez donc ; c'eſt pas par curioſité que je vous demande ça, c'eſt parce que je veux être vot' bonne amie. Voyons, contez-moi vos petits ſecrets, je vous aiderai, peut être.

SUZETTE, *à part.*

Bon ! je la vas amener à me lire ma lettre. *(haut.)* Eh ! ben, Madame, il eſt ben vrai qu'y a t'un jeune homme qui me recherche, moi ; je n'étois pas fâchée qui me trouve, & je croyiois que mon pere y auroit conſenti. Mais y traîne depuis

queuque temps; ça nous chagrine, & je ſuis ſûre que c'eſt à ce ſujet-là qui m'écrit ſte lettre.

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah! ah! vot' amoureux!

SUZETTE.

Oui. J'en ai t'une idée, d'autant qu'y a deux jours que je ne l'ai vu.

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh ben voyons, liſons-là. Je ſuis diſcrete, je ne vous trahirai pas.

SUZETTE.

Je la lirois ben. Mais y a t'une petite difficulté.

Mademoiſelle CRIQUET.

De dequoi que c'eſt?

SUZETTE.

C'eſt que, ſus vot' reſpect, je ne ſais pas lire, Madame.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part.*

Elle ne ſait pas lire! oh! oh! ſte lette-là pourroit me ſervir pour mon projet auprès de Monſieur Tirepied. = Faut voir ça.

SUZETTE.

Si j'oſois vous prier de ma faire le plaiſir...

Mademoiſelle CRIQUET.

De vous la lire! oh! ben volontiers. Donnez-la moi.

SUZETTE.

Oh! je vous ſerai ben obligé.

Mademoiſelle CRIQUET.

Allons donc, vous vous moquez. *(Elle lit.) A Mademoiſelle* = Eh ben! mais, qu'eſt-ce que vous dites-donc? Ce n'eſt pas-là vote adreſſe. Le Facteur s'eſt trompé. *A Mademoiſelle Criquet*... C'eſt pour moi. = Elle eſt cachetée de noir. = Ah! bon

Dieu ! Ce ſera la mort de ma tante ! — Ste pauvre femme, qui traîne depuis ſix mois. — A propos, vos deux ſous, faut que je vous les rende. — Tenez, Mam'ſelle. — Voyons donc le dedans. — Ma pauvre Demoiſelle Criquet. — Hélas ! oui, c'eſt ben ça. = Pardon, ma chere Demoiſelle, ſi je vous quitte, mais, c'eſt que... = Tenez. = Pour ne pas pleurer comme ça dans la rue, je m'en vais remonter dans ma chambre. = Ah ! ah ! ah ! ſans adieu, Mam'ſelle. *(Elle s'en va.)*

SUZETTE.

Allez, Madame, ne vous gênez pas. . . .

SCENE VIII.

SUZETTE, *ſeule.*

LA pauvre femme ! c'eſt dommage. Elle eſt ben ſenſuelle ; elle a bon cœur. Je ſuis ben aiſe d'avoir fait connoiſſance avec elle. Elle pourra me rendre des petits ſervices. = Mais jentends mon pere. Tout juſte ; le v'là avec M. Chevalet ; ils parlent ſurêment de moi. Je m'en vas rentrer cheux nous, pour attendre la définition de ça.

(Elle s'en va.)

SCENE IX.

TIREPIED, CHEVALET.

CHEVALET.

OUI, mon cher Monſieur Tirepied, ſte nocelà, voyez-vous, m'a mis en train ; & ma foi, à force

de faire danſer les autres, l'envie me prend de danſer à mon tour.

TIREPIED.

Monſieur Chevalet, je ſuis t'un homme raiſonnable ; & je ſais ce qu'il en eſt. Je ne blâme pas vote intention au vis-à-vis de ma fille, du contraire. Mais je vous ai déja dit que la propoſition de vote demande méritoit réflexion, par ainſi, permettez-moi de réfléchir.

CHEVALET.

Mais, Monſieur Tirepied, vous me déſeſpérez. Pendant toutes vos réflexions, le temps paſſe, &...

TIREPIED.

Eh ben ! qu'il paſſe ; vous en avez à perdre. Vous êtes aſſez jeune. Quel âge que vous pouvez tant avoir ? 36 ans tout au plus. Ma fille n'en a gueres que 28 ; vous n'êtes que deux jeunes barbes tous les deux.

CHEVALET.

Ecoutez, Monſieur Tirepied. Je vois ben que vous ne me connoiſſez pas encore tout-à-fait.

TIREPIED.

Si fait, mon enfant. Je vous connois comme ſi je vous avois t'élevé. Vous êtes un bon garçon, ben doux, ben honnête.

CHEVALET.

Oui ; c'eſt vrai comme ça. Mais j'ai auſſi quelques petits défauts.

TIREPIED.

Oh ! ben, dame, on n'eſt pas parfait ; mais enfin, on ſe corrige.

CHEVALET.

Non, malheureuſement ; c'eſt dans le caractere. uis incorrigible là-deſſus.

TIREPIED.

Tant pis : eſt-ce que vous ſeriez gourmand ?

CHEVALET.

Non.

TIREPIED.

Pareſſeux ?

CHEVALET.

Non.

TIREPIED.

Voleur, ivrogne ?

CHEVALET.

Non, non. Fi donc !

TIREPIED.

Eh ben ! qu'eſt-ce que t'es donc ? dis-le toi-même.

CHEVALET.

Je ſuis doux comme un mouton dans des temps ; mais auſſi dans d'autres, je ſuis colere comme un chien.

TIREPIED.

Diabe ! c'eſt mauvais, ça.

CHEVALET.

Je deviens furieux.

TIREPIED.

Eſt-y poſſible ?

CHEVALET, *grimaçant.*

Et je ne connois perſonne.

TIREPIED.

Mais c'eſt dangereux, ça. Eſt-ce que vous auriez été mordu par hazard de quéque...

CHEVALET.

Non, non. C'eſt l'amour qui me cauſe tout ça... Et quand malheureuſement on me contrarie mon inclination, oh ! je deviens terrible ! je mords, je

jure, je bats, j'étrangle. Tenez, mon pauvre cher M. Tirepied, je me déclare à vous de bonne foi... Je vous aime comme mon frere.

TIREPIED.

Ben obligé, mon ami.

CHEVALET.

Je vous reſpecte comme mon pere.

TIREPIED.

Grand merci, mon enfant.

CHEVALET, *avec fureur.*

Mais, mille paquets de chanterelles, dans un moment d'abſence; je ſerois capable de vous caſſer mon violon ſur la tête.

TIREPIED, *l'arretant.*

Eh ben! eh ben! qu'eſt-ce que t'as donc?

CHEVALET.

Ou de vous faire avaler mon archet, ſi vous me promenez pus long-temps.

TIREPIED.

Ohé! au feu! au ſecours!

CHEVALET, *ſe radouciſſant.*

Eh! mon Dieu! pardon. Je ſuis déſeſpéré, mon cher M. Tirepied. Vous voyez comme la colere m'emporte malgré moi; n'êtes-vous pas bleſſé?

TIREPIED, *ſe tâtant.*

Non, Dieu merci; je ne crois pas.

CHEVALET.

C'eſt ben heureux, en vérité. Tenez je ne réponds pas de moi dans ces accès-là. Je vous en avertis exprès, pour que...

TIREPIED.

Mais, mon enfant, tâche de te retenir un peu... Je te ſuis toujours ben obligé de l'avis que tu me donnes.

CHEVALET.

Comment donc ? mais je le dois, moi. Je vous préviens de ça, parce que réellement dans un transport, ſi j'avois le malheur de vous défaire, je ne me le pardonnerois jamais.

TIREPIED.

Comment ! ventergué ; mais je te le pardonnerois encore moins.... Tâche toujours de ne pas t'oublier juſques-là. Diabe ! t'es donc d'un tempérament ben vif ?

CHEVALET.

Que voulez-vous ? on n'eſt pas maître de ça. Vous ſentez ben, j'aimerois mieux me tuer moi-même, que de vous manquer ; mais dans ces occaſions-là, on ne ſait ce qu'on fait.

TIREPIED, *à part.*

Diabe ! ça demande attention... Ecoute, mon enfant, tu me conviens aſſez, à ça près de ſ'artique de ton caractere qui me paroît un peu ſcabreux ; mais c'eſt égal, je paſſe par là-deſſus ; ça ne me fâche pas contre toi, & je ne dis pas non au ſujet de ma fille. Tranquilliſe-toi.

CHEVALET, *avec colere.*

Mais, ventrebleu, vous ne m'avez donc pas entendu ? Y a aſſez long-temps que vous me tenez le bec dans l'eau. Je veux une définition.

TIREPIED.

Diabe ! mais t'es preſſant, au moins.

CHEVALET.

Et preſſé. = Oui ou non.

TIREPIED.

Mais, ſi je te diſois non, par haſard ?

CHEVALET, *avec fureur.*

Si vous me diſiez non... Ah ! mille millions de

fauſſes cadences, ſi vous me diſiez non ! = L'enfer ! ſatan ! Belzebuth ! (*Tirepied cherche à ſe ſauver, il le retient & change de ton.*) Mais pardon, mon cher Monſieur Tirepied, pardon, je m'oublie toujours. C'eſt le ſang qui me... = C'eſt égal, comptez ſus le reſpect & la tendreſſe du gendre le plus ſoumis.

TIREPIED.

La peſte ! queu ſoumiſſion !

CHEVALET.

Que tout ça ne vous gêne pas, pourvu que vous me diſiez un oui ou un non, je ſerai content, & je m'arrangerai en conſéquence.

TIREPIED.

Ah ça ! convenons donc : & ſi c'eſt oui que je te dis ?

CHEVALET.

Si c'eſt oui ? ah ! fontaine de Jouvence ! ſi vous me dites oui, mon cher Monſieur Tirepied, dans le tranſport de mon amour, je vous remercierai, je vous embraſſerai, je vous ſerrerai ; ah ! cher beau-pere, je vous étoufferai de careſſes.

(*Il lui ſaute au col, & l'étouffe.*)

TIREPIED.

Ohé ! ohé ! prends donc garde, tu ſerres le ſifflet ; le diabe ſoit de ſtamour-là. Je ſerai étranglé d'une façon ou d'une autre.

CHEVALET.

Et ben ! mon cher Monſieur, à quoi vous déci-dez-vous ?

TIREPIED.

Ecoutez-moi, jeune homme, je vais cauſer avec ma fille ſus vote artique. Vous reviendrez dans une heure, & alors je vous dirai au juſte de quoi y retournera pour vous.

CHEVALET.

Et voilà tout ce que je vous demande. Sans adieu, Monſieur Tirepied. Récapitulez tout ça tranquillement; mon amour pour Mademoiſelle vot' fille, mon reſpect pour vous, ce petit défaut que je vous ai communiqué, & partez de-là pour me prononcer librement oui ou non. Je ſuis ben vot' petit ſerviteur de tout mon cœur. *(Il ſort.)*

SCENE X.

TIREPIED, *ſeul.*

DANS le fond, je n'ai pas à me plaindre de lui. Y m'avertit, c'eſt honnête; mais il eſt drôle, ce garçon-là... Y a comme ça des gens qui ont des tiques. Oui ou non, dit-il, il ne demande que ça. Mais v'la le diabe à décider. Y ne ſait pas qu'y n'y a que ça qui me tient non pus, moi. Quand je penſe à ma fille, à ſes petites manieres gentilles, car c'eſt tout mon potrait, ſt'enfant-là, je leur dirois oui tout de ſuite. = Mais, après ça, quand je viens à ſonger à la voiſine Criquet, à toutes les raiſons qu'elle vous débite, à ces façons ſi avenantes que je l'y vois, ça me tourne mon opinion. Faut d'abord conſulter l'inſtinct naturel de la vocation de ma fille, & ſi elle n'avoit pas de goût pour ce Monſieur Chevalet, ça me fourniroit un prétexte. Faut voir ça. = Holà! Mademoiſelle Tirepied.

SCENE XI.

TIREPIED, SUZETTE.

SUZETTE.

PLAIT-Y, mon ch' pere ?

TIREPIED, *à part.*

Faut l'y annoncer ça tout doucement. *(haut.)* Avancez, petite fille, & accuſez-moi le vrai. = Savez-vous à-peu-près ce que c'eſt qu'une inclination d'amour.

SUZETTE.

Ah ! mon pere, vous voulez vous moquer de moi.

TIREPIED.

Ah ! ben, oui. Je prendrois ben ſte liberté-là ! Répondez, Mam'ſelle. = Votre cœur vous auroit-y déjà parlé pour un queuq'zun ?

SUZETTE, *minaudant.*

Mon cœur ! ah ! mon cher papa, quéque vous voulez qu'il me diſe ?

TIREPIED, *à part.*

Oh ! oh ! al rafine ſa voix. Y pourroit ben y avoir quéque choſe. Faut l'y prendre ça de pus loin. Ecoutez, Mam'ſelle ma fille, vous ſavez que je ſuis vote pere, & que j'ai toujours eu beaucoup de bonté pour vous. Vous aviez t'une mere qu'étoit un exempe de ſageſſe, de vertu. Depis que vous avez perdu la défunte . . .

SUZETTE.

C'étoit une ben bonne mere, je la regrette ben.

TIREPIED.

Et ben, race de ſerpent, me lairas-tu parler

quand je te parle ? ... Je vous dis donc que depuis que vous l'avez perdue, je vous en ai tenu lieu ; mais aujourd'hui ...

SUZETTE.

Ah ! mon pere, je vois ben où ce que vous en voulez venir.

TIREPIED.

Eh ben ! voyez donc ſi elle n'a pas le diabe au corps, là, de m'interrompe toujours comme ça !

SUZETTE.

Mais, mon pere, mon pere ... Tiens, ſi tu me coupes encore, je ne te marierai de trente ans ... Ah ! t'as la gueule morte à préſent ... V'là donc le ſecret de te faire taire ! ..... Eh ben ! c'eſt bon, ça dit tout ; c'eſt-à-dire, que Mam'ſelle eſt amoureuſe, & Mam'ſelle tout-à-l'heure faiſoit la nitouche ... Mon pere, vous voulez vous moquer de moi ...

SUZETTE.

Dame ! mon cher pere, la pudeur ! vous ſavez ben qu'une jeune fille ...

TIREPIED.

Oui, oui, la pudeur ! ... Je ſais tout ça. Mais je veux que vous me répondiez net, & ſans tortiller encore : oui ou non, petite fille, v'la ce qu'on vous demande.

SUZETTE.

Et ben ! mon pere, demandez, je me ferai violence.

TIREPIED.

A la bonne heure ! avancez, Mam'ſelle : connoiſſez-vous Monſieur Chevalet ?

SUZETTE, *baiſſant les yeux.*

Oui, mon pere.

TIREPIED.

Bon ! le trouvez-vous joli garçon ?

SUZETTE, *héſite à répondre. Une mine de Tirepied la décide.*

Oui, mon pere.

TIREPIED.

L'aimez-vous?

SUZETTE.

Oui, mon pere?

TIREPIED.

Voulez-vous l'épouſer?

SUZETTE.

Oui, mon pere?

TIREPIED.

Voulez-vous que ça ſoit tout de ſuite?

SUZETTE.

Oui, mon ch' pere.

TIREPIED.

Oui, mon ch' pere! oui, mon ch' pere! Et! ventergué, queu pudeur! v'là pus de oui que je n'en veux à préſent. C'eſt bon, Mam'ſelle, je ſuis charmé d'avoir pénétré l'intérieur du ſecret de vote penſée.

SUZETTE.

Dame, pardon, mon ch' pere. Si vous voulez, tous ces oui-là ſeront des non. Mais vous m'avez t'ordonné de parler franchement; moi, je vous ai t'obéi.

TIREPIED.

Et vous avez ben fait. Raſſurez-vous Mam'ſelle Tirepied. Vous connoiſſez l'empire que vous avez ſus le cœur paternel d'un pere, je m'en vas me ſaigner pour vous. J'ai là haut ſt'argent que je gardois pour m'acheter du cuir, je m'en vas voir ſi je peux faire un dernier effort en vote faveur.

Reſtez ici deux minutes, & attendez-y la déciſion de ma volonté ſuprême.

(Il entre dans ſa chambre.)

SCENE XII.

SUZETTE, CHEVALET, *entrant.*

CHEVALET.

EH ben! ma chere Suzette, où eſt-ce que j'en ſommes?

SUZETTE.

Ah! ma fine, je ſommes dans la criſe.

CHEVALET.

Pourquoi? vous devez être tranquille. Vous ſavez ben ce que je vous ai écrit tantôt.

SUZETTE.

Ce que vous m'avez écrit tantôt!

CHEVALET.

Oui. Que ſi vot' pere ne vouloit pas nous marier, par ladrerie, j'avois une reſſource, & que je n'attendois que ſa réponſe du oui ou du non, pour me faire compter cent écus; par ainſi que ſi vous y conſentiez, nous nous marierions toujours d'une façon ou d'autre.

SUZETTE.

Comment! vous m'avez t'écrit ça? Eſt-ce que ça ſeroit par haſard ſte lettre.—Ou ben ſi c'eſt que le facteur.—Ah! v'là mon pere, cachez-vous encore un peu, pour ſavoir ce qu'y va me dire.

(Chevalet ſe retire derriere.)

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, TIREPIED, *tenant une petite bourſe de peau.*

TIREPIED. *à part.*

V'LA donc le fruit des épargnes de ma jeuneſſe, qui va paſſer dans des mains étrangeres! que de coups d'alêne j'ai donné! que de demiſquiers je me ſuis refuſé pour faire ſte ſomme-là, & ça va ſe fonde en un clin-d'œil; ſt'idée-là me jette du noir dans l'ame. = Mam'ſelle Criquet n'eſt pas encore à ſa boutique; tant pis pour elle. Tant que je ne la verrai pas, la balance penchera du côté de ma fille. Voyons ſi elle l'emportera tout-à-fait. (*Il s'aſſied ſur ſon eſcabeau.*) Mam'ſelle Tirepied, venez un peu ici careſſer vote pere; venez me conter des petites raiſons, comme quand vous vouliez avoir des confitures. Dame, y a de quoi en avoir là-dedans.

(*Il lui fait ſonner la bourſe.*)

SUZETTE.

Eh ben! mon cher petit papa, qui eſt-ce qui vous retient?

TIREPIED.

Mon cher petit papa, ah! comme c'eſt doux!

SUETTE, *continuant à le careſſer.*

Vous ſavez ben que je vous ai toujours aimé de tout mon cœur. Allons, faites le bonheur de vote petite Suzette.

TIREPIED.

De vote petite Suzette! ah! la chienne aura la bourſe. Quiens, tire-toi de-là, tu m'attendris

trop. Ecoute, je vois ben qu'y faut faire une fin. Ainſi, d'abord que t'es ſage, que t'aime ben ton pere, & que Monſieur Chevalet eſt un bon garçon, malgré ſes petites vivacités, je conſens....

CHEVALET, *ſe jettant précipitamment à ſon cou.*

Ah! mon cher Monſieur Tirepied, vous me rendez la vie!

TIREPIED.

Oui, mais tu me l'ôtes, toi. Prends donc garde.

SUZETTE, *l'embraſſant auſſi de l'autre côté.*

Mon cher pere!

TIREPIED.

Ah! c'eſt trop fort, vous m'étouffez; laiſſez-moi, mes enfans.

SUZETTE.

Non, mon cher papa, nous ne vous quitterons pas, que vous ne nous ayiez t'accordé ici votre conſentement paternel à not' union matrimoniale.

TIREPIED.

Ah! comme ſte petite coquine-là connoît ben mon foible! mais on n'a que ça, on eſt fou de ça. Allons, v'la qu'eſt dit; je conſens que....

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens, Mademoiſelle CRIQUET *vient ſe mettre dans ſon tonneau.*

TIREPIED, *tournant la tête de ſon côté.*

QUIENS! v'la l'autre; heureuſement n'y a en- *(A part.)*

SUZETTE.

Eh ben ! mon pere, achevez nous donc.

TIREPIED.

Ecoutez, écoutez, nigauds que vous êtes ! eſt-ce qu'on fait des affaires comme ça dans une rue, où ce qui paſſe tout plein de paſſans ? Montez à mon appartement, je m'en vas vous y rejoindre.

CHEVALET, *s'en allant.*

Ah ! mon cher Monſieur Tirepied, comptez ſur ma reconnoiſſance.

TIREPIED, *à part.*

Ne te preſſe pas. Tu ne me dois encore rien.

CHEVALET, *revenant.*

Je veux uſer mon violon à vous faire danſer ce ſoir.

TIREPIED.

Oh ! je ne ſais pas encore trop celui qui danſera de nous deux.

(Chevalet eſt rentré avec Suzette. Tirepied aſſis à ſa boutique, regarde Mademoiſelle Criquet, qui de ſon côté le reluque en tapinois.

SCENE XV.

Mademoiſelle CRIQUET, TIREPIED.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part*

JE ſuis ben aiſe d'avoir attrapé tantôt la lettre de ſte petite fille, ça me vient ben à propos pour mon affaire.

TIREPIED, *à part.*

V'la le moment critique. Faut chercher une ouverture à ça *(il pouſſe un ſoupir)* Ouf !

Mademoiſelle CRIQUET, *en fait un autre.* Ah !

TIREPIED.

Quoi que vous avez donc, voiſine ? vous ſoupirez je crois.

Mademoiſelle CRIQUET.

Hélas ! oui ; c'eſt d'ennui. Mais vous-même, voiſin, vous avez ſoupiré auſſi, me ſemble.

TIREPIED.

Oh ! moi, c'eſt d'amour.

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment, d'amour ! ça m'étonne !

TIREPIED.

Quoi, que c'eſt donc, Mam'ſelle, que vous trouvez d'étonnant à ça ?

Mademoiſelle CRIQUET.

C'eſt qu'un homme aimable & galant comme M. Tirepied, ne devroit pas ſoupirer z'inutilement.

TIREPIED, *à part.*

Aimable & galant ! . . . ça s'enfile ben. *(haut.)* Mam'ſelle, que voulez-vous ? Quand z'on rencontre une tigreſſe qui vous a t'un cœur de glace & des oreilles de marbre, faut ben qu'un honnête homme dépériſſe à petit feu.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part.*

Dépériſſe à petit feu. Je m'en doutois ben ; mais ça n'eſt pas encore aſſez clair ; faut que je le pouſſe. (*haut.*) Monſieur Tirepied, pardon ſi je vous change de converſation ; mais, comme vous êtes un homme entendu, je voudrois vous demander un petit conſeil.

TIREPIED, *s'approachant d'elle.*

Pardine, Mam'ſelle, ne vous gênez pas. Vous ne demanderez jamais tout ce que je voudrois ben vous donner.

Mademoiſelle CRIQUET.

Tenez, mettez-vous-là. — Or donc, mon cher Monſieur Tirepied, je vous dirai z'en confidence, qu'il y a t'un homme qui eſt z'amoureux de moi.

TIREPIED.

Pardi, Mam'ſelle, v'là t'un beau ſecret! je vous le dirai ben auſſi, moi.

Mademoiſelle CRIQUET.

Et y me recherche pour le mariage.

TIREPIED, *à part.*

Ah! diabe, je ne la croyois pas ſi avancée; ça preſſe.

Mademoiſelle CRIQUET.

Mais je vous avouerai naturellement, que je ne me ſoucie pas de....

TIREPIED.

Oh! vous avéz ben raiſon, allez. Y n'faut pas vous précipiter.

Mademoiſelle CRIQUET.

Cependant, je fais des réflexions. Le temps paſſe, l'âge vient, on manque ſon établiſſement.

TIREPIED.

Oui, vous dites ben. Quand on trouve l'occaſion, faut en profiter.

Mademoiſelle CRIQUET.

L'occaſion eſt ben trouvée. Mais, c'eſt qu'auſſi ſe marier comme ça trop vîte, queuque fois....

TIREPIED.

Sans doute, c'eſt riſquabe. Faut pas vous marier.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oui; mais d'un autre côté, reſter fille, Monſieur Tirepied....

TIREPIED.

Oui, je vous entends ben. En ce cas-là, faut vous marier.

Mademoiſelle CRIQUET.

Le mari eſt tout prêt, v'là t'une lettre par laquelle y me tourmente pour m'épouſer tout de ſuite. Tenez, ſavez-vous lire.

TIREPIED.

Moi! pardi ſûrement. J'ai manqué d'ête rat de cave.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part.*

Ah! jarni, je ne m'y attendois pas.

TIREPIED.

Donnez donc.

Mademoiſelle CRIQUET.

Non. Je vas vous la lire moi-même.

TIREPIED, *la lui prenant.*

Oh! pardine, je vous en épargnerai la peine. (*il lit.*) " Ma chere Suzette." Oh! oh! c'eſt drôle, vous vous appellez comme ma fille.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oh! c'eſt un nom ben commun; preſque toutes les filles le portent.

TIREPIED.

" Je vas m'adreſſer z'à Monſieur vot' pere pour ſavoir ſa définition."=A Monſieur vot' pere, Mam'ſelle; mais je croyois vous avoir entendu dire que vous étiez t'orpheline de pere & de mere.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oh! c'eſt qu'y parle d'un vieux homme qui m'a t'élevée, que je ne fais rien ſans ſes conſeils; comme ſi vous me faiſiez l'honneur d'avoir des bontés pour moi, je dirois, pere Tirepied, papa Tirepied.

TIREPIED.

Ah! j'entends. C'eſt un mot d'amiquié, par vrai?

Mademoiſelle CRIQUET.

Oui; d'amiquié, vous y êtes.

TIREPIED, *liſant.*

" Et je n'attends plus qu'un dernier mot de ſa " part ou de la vôte, pour me décider finitivement. " S'il y conſent, & que vous n'y conſentiez pas, " tout eſt dit. Mais ſi vous y conſentez, & qu'y " n'y conſente pas, nous nous moquerons de lui." —Nous nous moquerons de lui, c'eſt un peu fort, ſte fin-là. Oh! on voit ben que c'eſt pas d'un pere véritable qu'y parle.

Mademoiſelle CRIQUET.

Je vous le diſois ben.

TIREPIED, *liſant.*

" Nous nous moquerons de lui, parce que j'ai " cent écus tout prêts; que pour les toucher, je " n'ai qu'à dire un oui ou un non." V'la qui me paroît clair. *(à part.)* Mais je ſuis ben nigaud de barguigner, avec ſes cent écus. — J'en peux ben offrir autant, moi. V'là le moment de me déclarer, ou jamais.

Mademoiſelle CRIQUET, *à part.*

Bon! y penſe en lui-même.—Appuyons. *(haut.)* Eh ben! Monſieur Tirepied, que me conſeillez-vous? Premiérement, je n'aime pas la perſonne.

TIREPIED.

En ce cas là, premiérement, je vous conſeille de ne pas l'épouſer.

Mademoiſelle CRIQUET.

Oui. Mais ſecondement, mon établiſſement que je manquerai.

TIREPIED.

Eh ben ! mais ſi ſecondement on vous trouvoit une autre perſonne pus aimabe, avec les cent écus tout de même.

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah dame, ça changeroit les cartes. Mais, où la trouver ſte perſonne ? *Elle touſſe, & fait des ſignes derriere à Prêtaboire, qui paroît de loin.*

TIREPIED.

Où ? ça n'eſt p't'être pas ſi loin que vous penſez.

SCENE XVI.

TIREPIED, *Mademoiſelle* CRIQUET, PRETABOIRE, *en habit & perruque, &c.*

MADEMOISELLE, avec la permiſſion de M. Je voudrois t'avoir l'honneur de vous dire un mot.

Mademoiſelle CRIQUET.

Volontiers Monſieur. (*bas à Tirepied.*) Voilà mon futur. Permettez-vous, Monſieur Tirepied.

TIREPIED.

Pardi, faites, Mam'ſelle, vous êtes ben la maîtreſſe. (*bas*) De queu vocation qu'il eſt ce Monſieur-là ?

Mademoiſelle CRIQUET.

C'eſt un Bourgeois de Paris.

TIREPIED.

Diabe ! c'eſt un état.

PRETABOIRE, *ſeul de ſon côté, criant par diſtraction.*

A la fraîche, qui veut boire ?

Mademoiſelle CRIQUET, *court à lui & l'arrête.* (*Bas.*) Eh ben! eh ben! taiſez-vous donc.

TIREPIED.

Quoique c'eſt donc, M., que vous chantez?

PRETABOIRE, *revenant à lui.*

Oh! c'eſt que.... Je ſuis venu en courant. J'ai ſoif comme tout, & j'appellois un petit cabaret que j'ai vu paſſer.

TIREPIED.

Ah! c'eſt ſinguyer, comme vous attrapez ben ça.

PRETABOIRE.

Je viens, Mademoiſelle, pour ſavoir votre dernier mot, au ſujet de ce que j'ai t'eu l'honneur de vous propoſer.

Mademoiſelle CRIQUET, *le tirant pour l'avertir.*

Monſieur, j'ai montré vote lettre à un de mes voiſins qui eſt un honnête homme, & qui me fait l'honneur de m'eſtimer.

TIREPIED, *de l'autre côté, lui faiſant des révérences à la dérobée.*

(*Bas.*) Mam'ſelle, ben de l'honneur pour moi aſſurément. (*à part.*) Ste fille-là ſait ben vivre.

PRETABOIRE, *étonné, à ſa couſine.*

Ma lettre!

Mademoiſelle CRIQUET, *avec des ſignes.*

Oui, Monſieur, vote lette que v'là, où ce que vous me parlez des cent écus avec vote main z'en mariage.... Je vous dirai que c'eſt ben tentant. Mais comme un honnête fille ne fait rien par elle-même, & que ſur-tout ce n'eſt pas l'argent qui la fait z'aller, vous trouverez bon que je prenne conſeil auparavant que de vous répondre.

TIREPIED, *qui écoute, de côté.* (*à part.*)
C'eſt pardi ben parler; je ſuis content de ça.

PRETABOIRE.
Mais, Mademoiſelle, au bout de tout, n'y a donc pas encore de finale à vote réponſe?

Mademoiſelle CRIQUET.
Monſieur, ça ne ſe peut pas pour l'inſtant.

PRETABOIRE, *jouant le ſentiment.*
Ah! Mademoiſelle je ne m'attendois pas à ça. C'eſt ben malheureux pour un amour auſſi tendre que le mien.

TIREPIED, *à part.*
Ce pauvre cher homme! il en eſt fou.

Mademoiſelle CRIQUET, *à Prétaboire, d'un ton dur.*
M. vous ſavez que je n'aime pas les complaintes.

PRETABOIRE.
Oh! je le ſais ben, Mademoiſelle, & vous ne m'aimez pas non pus. Mais pour vous prouver que je vous aime, moi, & que j'en veux finir, je m'en vas toujours chez le Notaire faire dreſſer tout prêt un contrat de mariage.

Mademoiſelle CRIQUET.
Oh! Monſieur, ce n'eſt pas encore la peine.

PRETABOIRE.
Si fait, Mademoiſelle, ça ne vous engagera à rien. J'y ferai laiſſer les noms en blanc, je vous le rapporterai; & ſi j'ai le malheur que vous en aimiez un autre mieux que moi, vous le ferez remplir du nom de mon rival. Ca ſera me donner z'un coup de poignard; mais tout au moins, je ſaurai mon ſort, & ca finira par-là. Sans adieu, Mademoiſelle.

Mademoiſelle CRIQUET, *à demi tragiquement.*

Sans adieu, Monſieur. (*Ils ſe font des mines par derriere Tirepied, qui s'eſſuie les yeux d'attendriſſement.*)

TIREPIED.

Je crois que j'en pleure, en vérité, ça fait compaſſion. Ce que c'eſt que l'amour pourtant!.... quand il eſt malheureux encore!

SCENE XVII.

TIREPIED, *Mademoiſelle* CRIQUET.

Mademoiſelle CRIQUET.

EH ben! Monſieur Tirepied, vous voyez que je ſuis vos conſeils.

TIREPIED.

Mam'ſelle, j'en ai trop entendu! vous venez de faire une action z'héroïque; ça ne ſera pas ſans récompenſe. Y ne ſera pas dit que j'aurai mis t'obſtaque à vot' fortune. Je vous ai dit que les cent écus & le mari n'étoient p't'être pas loin..... Les cent écus, les v'là déjà... Pour le mari, voyez, Mam'ſelle, ſi le cœur vous en dit.

Mademoiſelle CRIQUET.

Comment! vous, Monſieur Tirepied?

TIREPIED, *tombant, à ſes genoux.*

Oui, Mam'ſelle, moi-même, qui vous ſupplie que l'un vous faſſe accepter l'autre.

Mademoiſelle CRIQUET, *prenant la bourſe.*

Au moins, mon cher Monſieur Tirepied, croyez que c'eſt le mari qui me fait accepter la bourſe.

TIREPIED.

C'eſt ben flatteur pour moi, Mam'ſelle, car on a vu ſouvent la bourſe faire accepter le mari.

SCENE XVIII.

Les précédens, SUZETTE & CHEVALET, *à la fenêtre.*

SUZETTE.

EH ben! mon ch' pere, nous faites-vous aſſez attendre donc?

CHEVALET.

Eh! mais, Monſieur Tirepied, ce oui ou non.

TIREPIED.

Ah! ma foi, mes enfans, y vient d'être lâché. C'eſt pas la peine que je remonte.

CHEVALET, *quittant la fenêtre.*

Eh ben! de quoi qu'y retourne?

TIREPIED, *à Mademoiſelle Criquet.*

Ne vous inquiétez pas, Mam'ſelle, c'eſt une petite affaire entre nous, ça va t'être bentôt rangé.

SCENE XIX.

CHEVALET, *entre avec Suzette.*

CHEVALET, *avec beaucoup de révérences.*

MON cher Monſieur Tirepied, je viens bien reſpectueuſement.

TIREPIED.

Ecoute, mon garçon, pas tant de politeſſe, met ton chapeau, & je te vas parler françois. ... Ma fille & vous, mon ami, je vous aime de tout mon cœur, & je ſuis plus porté pour vous que jamais.

SUZETTE.

Ah! mon pere, vous êtes trop bon.

TIREPIED.

Pus je réfléchis, pus je vois que Mam'ſelle Tirepied eſt faite pour M. Chevalet, & M. Chevalet pour Mam'ſelle Tirepied.

CHEVALET.

Ah! mon cher Monſieur, vous êtes trop honnête.

TIREPIED.

Or donc, comme v'là le moment de vous prouver toute l'amiquié que j'ai pour vous, je ne peux pas vous en donner une plus belle preuve....

CHEVALET.

Que de nous marier enſemble.

TIREPIED.

Au contraire, de vous défendre d'y jamais penſer; & ça, pour ne pas vous rendre malheureux enſemble.

CHEVALET.

Comment! Monſieur Tirepied, après nous avoir promis.... Qu'y n'a tenu qu'à moi tout-à-l'heure encore.... Ah!...

SUZETTE.

Et! dame, oui; voyez pourtant ſi on s'étoit fié là-deſſus..... Allez, mon pere, c'eſt ben traître à vous.

TIREPIED.

Mais, entendez donc la raiſon; faut ête juſte une fois. Je t'ai promis ton plaiſir, mais je ne t'ai pas promis de te ſacrifier le mien. Je n'ai vaillant que de quoi faire une noce, & y s'en préſente deux; a fallu choiſir. La nature & l'amour m'ont tiraillé des deux côtés. La nature me parloit pour ma fille; l'amour me pouſſoit pour Mam'ſelle, après un combat de tous les diabes, c'eſt l'amour qui l'emporte. Le champ de bataille reſte à Mam'ſelle, & la nature a le deſſous.

SUZETTE, *à Mademoiſelle Criquet.*

Comment! Mademoiſelle, c'eſt vous qui êtes cauſe que....

TIREPIED.

Heim! ſilence, Mam'ſelle, réſpectez vote belle-mere.

Mademoiſelle CRIQUET.

Pardon, Mademoiſelle; mais les façons de M. Tirepied m'ont gagné le cœur.... & l'amour que j'avois pour lui, augmentera l'amiquié que j'aurai pour vous.

TIREPIED.

Heim! e'eſt parler, ça! En vérité, Mam'ſelle, vous me confuſez.... c'eſt une morveuſe qui ne mérite pas, n'y moi non pus.... Allons, toi, remercie Mam'ſelle. (*à Chevalet*) Pour vous, mon ami, je ſuis deſeſpéré de ça: mais à l'impoſſible nul n'eſt tenu.

CHEVALET.

Entendons-uous, Monſieur Tirepied, & nous, ma chere Suzette, ne nous déſeſpérons pas. N'y a peut étre pas tant d'impoſſible à ça qu'on le croit. Vous me parlez raiſon, & je vas vous réponde ſus le même ton. Quand je vous preſſois tantôt pour avoir vote oui ou vote non, c'eſt qu'on me preſſoit

moi-même pour en dire un d'un aute côté. On l'attend au cabaret ici proche ; je m'en vas voir s'il eſt encore temps de le donner, & p'tête que nous danſerons encore tous aujourd'hui, je ne vous en dis pas davantage.

(Il ſort en courant.)

SCENE XX.

Les Acteurs précédens, excepté CHEVALET.

SUZETTE.

QUIENS, v'la qu'y s'échappe ; queulle explication qu'y nous fait donc-là ?

TIREPIED.

Dame ! y s'entend apparemment ; pour nous, Mam'ſelle Criquet, achevons not' cérémonie.

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah ! v'là tout juſte un contrat qu'on nous apporte.

SCENE XXI.

Les Précédens, PRETABOIRE, *un* NOTAIRE.

PRETABOIRE.

TENEZ, Mademoiſelle, v'là le contrat que je vous ai promis, ſignez-le toujours, vous le remplirez à vot' volonté. Toute la grace que je vous demande, c'eſt de me permettre d'y placer auſſi mon nom deſſus, quand y ne devroit ſervir que de témoin.

TIREPIED. *à part.*

Le pauv' cher homme! comme y s'enfile lui-même.

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah! c'eſt trop honnête; on ne peut pas vous refuſer ça..... Signez-le donc..... Bon! à moi à ſt'heure-ci..... Ah ça, mais c'eſt pas aſſez d'un témoin.

TIREPIED.

Eh ben Mam'ſelle, ſi vous permettez, je ſignerai pour l'autre, moi.

Mademoiſelle CRIQUET.

De tout mon cœur; ſignez, Monſieur.

SUZETTE, *à part, pendant que Tirepied ſigne.*

Quel godan! comme on le fait-là, ce nigaud!

TIREPIED, *ayant ſigné.*

Mon pauve Monſieur, vous m'avez l'air d'un honnête homme; y ne faut pas vous laiſſer pus long-temps dans l'erreur. Vous avez véritablement ſigné pour témoin, & c'eſt moi qui a ſigné pour mari.

PRETABOIRE.

Eh ben! mon cher Monſieur, une confidence en vaut une aute. Si je n'ai ſigné que comme témoin, c'eſt que je ne pouvois pas prendre d'aute qualité, car je ſuis le couſin de Mademoiſelle.

SUZETTE.

Ah! c'eſt ben fait; c'eſt mon pere qui eſt dedans à ſon tour.

TIREPIED.

Comment donc! mais eſt-ce qu'on me joue ici?

Mademoiſelle CRIQUET.

Eh ben! eh ben! qu'eſt-ce que c'eſt donc que ſt'humeur? Etes-vous déjà fâché de m'avoir épouſée?

TIREPIED.

C'eſt pas ça que je dis... mais c'eſt que je voudrois ſavoir...

Mademoiſelle CRIQUET, *le careſſant.*

Laiſſez donc, petit emporté, on vous expliquera ça.

SCENE XXII. ET DERNIERE.

Les précédens, CHEVALET.

CHEVALET, *entre en jettant une bourſe ſur la boutique à Tirepied.*

VIVAT, Monſieur Tirepied, v'là de l'argent. Eſt-ce à moi Suzette ?

TIREPIED, *ramaſſant la bourſe.*

Diable ! elle eſt dodue ; où ce qu'on en donne donc comme ça ?

CHEVALET.

V'là mon hiſtoire en deux mots. Y a t'ici le fils d'un riche laboureur de cheux nous, qui a peur de tirer à la malice pour s'embarquer ; il m'a propoſé cent écus pour aller tirer à ſa place. Moi je l'ai traîné ſans l'y dire oui ni non. Mais quand j'ai vu que vous ne vouliez pas me donner ma chere Suzette, je me ſuis déterminé. J'ai été recevoir les cent écus, & à préſent je viens vous demander vot' fille, à çal fin de lui faire doublement le ſacrifice de ma liberté.

SUZETTE.

Mon cher Chevalet !

TIREPIED, *l'embraſſant.*

Ah ! mon ami, v'là z'un trait qui me pénetre

de reſpect pour toi. Suzette, embraſſez vot' époux.

Mademoiſelle CRIQUET.

Ah ! mon cher Monſieur Chevalet, que j'ai de pardons à vous demander ! C'eſt moi qui ſuis cauſe de ça ; mais je ne ſavois pas, quand vous parliez de cent écus dans vot' lette, qui vous en coûteroit ſi gros pour les avoir.

CHEVALET.

Ne penſons pus à ça, Mam'ſelle. J'ai ma chere Suzette, je ſuis content. Comme on ne doit partir que dans ſix ſemains, ſi le ſort me tombe, j'aurai toujours eu ce temps-là de bon, alors l'honneur remplacera l'amour, & me dédommagera du chagrin de quitter ma femme.

SUZETTE.

Et encore ! qui ſait ſi tu l'auras, ce chagrin-là ? Tu tireras, mais y n'eſt pas sûr que le billet noir te tombe.

TIREPIED.

Eh ! pardi ſans doute ; c'eſt encore un oui ou un non. Ainſi tout calculé, y ſe trouve que tu prends un plaiſir réel & préſent, au riſque d'un chagrin à venir & incertain. C'eſt philoſophe, ça. Je t'approuve, & je n'aurois pas mieux fait.

MESSIEURS, *(Au Public.)*

Y a encore un oui ou non qui nous inquiete à préſent, c'eſt de ſavoir ſi nous avons le bonheur de vous plaire ; ſi c'eſt non, puiſſe-t-on le prononcer ſi bas, qu'il n'ajoute pas à note chagrin : mais ſi c'eſt oui, ah ! MM., ne vous gênez pas ; nous n'aurons jamais aſſez d'oreilles pour le bien entendre.

FIN.

L'ANGLAIS,

OU

LE FOU RAISONNABLE;

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée à la Muette, devant la Famille Royale, le 10 Septembre, 1781;

Et telle quelle doit être jouée en Province.

Par J. PATRAT.

A LONDRES.

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street.

M DCC LXXXVI.

PERSONNAGES.

JACQUES SPLIN, *Anglais, redinguotte bleue, veſte écarlate galonnée d'or, grand chapeau uni, cocarde noïre, une canne.*

M. LOYER, *tenant hôtel garni & table d'hôte, habit bourgeois.*

THERESE, *fille de* M. LOYER, *âgée de quinze ans, robe de buras, tablier noire.*

JAQUOT, *garçon de l'hôtel, âgé de dix-ſept ans, & amoureux de* THÉRESE, *en veſte, tablier vert, coëffé.*

UN HUISSIER *bégue, mis comme Loyal.*

La Scène ſe paſſe dans la ſalle à manger de l'Hôtel; il y a des tables tout au tour; le couvert n'eſt pas mis: à la levée du rideau, la pendule indique neuf heures.

LE

FOU RAISONNABLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

THERESE, JAQUOT.

(Ils ſont aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, ſe regardant avec toute la tendreſſe poſſible, et reſtent ainſi quelques momens ſans parler.)

(Ces deux perſonnages doivent être joués avec toute la candeur et l'ingénuité de leur âge.)

THERESE, *tendrement.*

MON pauvre Jaquot!

JAQUOT, *très-tendrement.*

Ma chere Théreſe!

THERESE.

Tu m'aimes donc bien?

JAQUOT.

Ah! pour ça oui; je ne ſais pas comment cela ſe fait; mais je ne puis m'empêcher de penſer à vous; tant que le jour dure je vous vois devant mes yeux, quand même vous n'y êtes pas : ſi je m'endors le ſoir, ça n'y fait rien : vous êtes toujours là.

THERESE, *enchantée.*

Eſt-il poſſible ?

JAQUOT.

C'eſt bien sûr : le matin, le ſoir, le jour, la nuit devant mes yeux, dans ma tête & dans mon cœur, il n'y a que vous.

THERESE, *en ſe levant.*

Mais moi, qui ſuis élevée ici dans un Hôtel garni, où il y a toujours des Meſſieurs qui diſent des douceurs aux jeunes filles : tous leurs beaux diſcours, toutes leurs belles manieres ne m'ont jamais appris que j'ai un cœur, & ton ingénuité, ta franchiſe, & ta bonne-foi, me l'ont fait connoître tout de ſuite.

JAQUOT, *très-tendrement.*

Théreſe !

THERESE, *de même.*

Eh bien ?

JAQUOT.

Comme nous ferions un bon ménage !

THERESE.

Oh ! ſûrement ! mais comment eſpérer d'y faire conſentir mon père ? il n'eſt pas riche : on lui doit tant !

JAQUOT.

Il a eu bien des malheurs depuis quelque temps!

THERESE.

Et ſon marchand de vin encore, qui veut lui faire vendre ſes meubles pour mille écus qu'il lui doit, & qu'il ne peut trouver nulle part : crois-tu que ce ſoit dans ce moment-ci qu'il ſonge à me marier ?

JAQUOT.

Vraiment non.

THERESE.

D'ailleurs, il n'y a que trois mois que tu es garçon d'Auberge, & tu ne ſai encore rien.

JAQUOT, *avec conſéquence.*

Ah ! pardonnez-moi.

THERESE, *avec curioſité.*

Eh ! que ſais-tu donc ?

JAQUOT, *avec tendreſſe.*

Vous aimer !

THERESE, *ſouriant.*

Oh ! c'eſt bien bon pour moi ; mais cette ſcience-là ne fait rien à mon père.

JAQUOT, *ſoupirant.*

C'eſt bien dommage !

THERESE.

Tu n'a pas de bien ?

JAQUOT, *s'attendriſſant par dégré.*

Pas du tout. Quand ma pauvre mere mourut, ça me fit tant de peine que je ne voulus pas ſeulement rentrer à la maiſon ; je quittai le village tout de ſuite, pour ne rien voir de tout ce qui pouvoit me rappeller le ſouvenir de cette chere femme.—Ne v'là-t-il pas que je pleure rien que d'y penſer ſeulement.

THERESE.

Tu as un bien bon cœur !

JAQUOT, *ingénuement.*

Eſt-ce que j'aurois oſé vous l'offrir ſans cela ?

THERESE.

Ah ! Jaquot, nous ne ſerons pas mariés de long-temps.

JAQUOT, *héſitant.*

Il faudra

THERESE.

Quoi ?

JAQUOT.

Que notre amitié nous en dédommage.

THERESE.

Sans doute.

JAQUOT, *héſitant.*

Et nous en donner—toutes—les marques poſſibles.

THERESE, *lentement, & baiſſant les yeux.*

Que puis-je faire de plus que de te dire que je t'aime ?

JAQUOT, *ſans la regarder.*

Bien des choſes !

THERESE, *de même.*

En vérité ?

JAQUOT, *de même.*

En vérité.

(Un moment de ſilence.)

THERESE, *vivement.*

Dis-moi donc ce que c'eſt.

JAQUOT, *avec timidité.*
Ce que c'eſt ?—

THERESE, *vivement & avec impatience.*
Oui.

JAQUOT, *tout tremblant.*
Premierement—de baiſer votre main.

THERESE, *le regardant du coin de l'œil.*
Cela te feroit-il plaiſir ?

JAQUOT, *vivement.*
Oh ! beaucoup !

THERESE, *lui tendant la main.*
Que ne le diſois-tu donc ?

JAQUOT, *la baiſant pluſieurs fois.*
Comme c'eſt bon !

THERESE, *le regardant avec ſatisfaction.*
La pauvre ami ! qu'il eſt content !

JAQUOT, *après un moment de ſilence.*
Il y a bien encore quelque choſe.

THERESE, *baiſſant les yeux.*
Encore ?

JAQUOT, *de méme.*
Oh ! ſûrement.

THERESE, *de méme.*
—Ah bien !—dis donc.

JAQUOT, *de méme.*
Par exemple.—

THERESE, *de méme.*
Quoi ?

JAQUOT, *avec timidité.*
S'embraſſer.

THERESE, *après un ſilence.*
Pourquoi pas ? j'embraſſe bien mon père.

JAQUOT, *vivement.*
Oh ! c'eſt un plaiſir bien innocent !

THERESE, *avec douceur.*
Je le crois.

JAQUOT, *l'embraſſant.*
Ah ! que c'eſt doux !

SCENE II.

M. LOYER, THERESE, & JAQUOT.

M. LOYER, *les ſurprenant.*

AH ! je vous y prends enfin. Je m'en doutois. Comment, effrontée, vous avez l'audace de vous laiſſer embraſſer par un homme ?

THERESE, *ingénuement.*
Quel mal y a-t-il à cela ?

LOYER.
Mais, voyez-moi, l'impudente ! Montez à votre chambre, vous aurez affaire à moi. Pour toi, mon drôle, je vais te parler.

THERESE.
Mais mon père——

LOYER.
Rentrez, vous dis-je, & qu'on ne réplique pas un mot.

SCENE III.

M. LOYER, JAQUOT.

JAQUOT.

AH çà, parlons raiſon ; de quoi vous plaignez-vous ?

LOYER.

Comment, coquin, de quoi je me plains ?

JAQUOT.

Oui.

LOYER.

Tu oſes embraſſer ma fille ?

JAQUOT.

C'eſt tout naturel.

LOYER.

Qu'appelles-tu, naturel ?

JAQUOT.

Oui : nous nous aimons, voyez vous.

LOYER.

Vous vous aimez ?

JAQUOT.

Dame oui : & comme nous voyons bien que vous ne conſentirez pas à nous marier tout de ſuite, nous cherchions les moyens d'attendre plus patiemment ; vous voyez bien que c'eſt raiſonnable.

LOYER.

Et ma fille eſt donc d'accord avec toi ?

JAQUOT.

C'eſt bien clair. Si vous n'étiez pas ſi gêné, nous vous aurions conté tout ça ? mais comme je n'ai rien du tout, nous avons bien penſé que ça ſeroit inutile, & nous ne voulions vous le dire que quand j'aurois fait fortune. Oh ça, vous pouvez bien compter que ſi elle étoit toute faite, vous ne ſeriez pas embarraſſé long-temps.

LOYER.

Voilà de jolies nouvelles que j'apprends. Pour commencer à y mettre ordre, Jaquot ?

JAQUOT.

Monſieur.

LOYER.

Vois-tu cette porte ?

JAQUOT.

Parbleu, je ne ſuis pas aveugle.

LOYER.

Regardes-la bien.

JAQUOT.

Pourquoi faire ?

LOYER.

Pour n'y jamais rentrer.

JAQUOT, *très-ſurpris.*

Qu'eſt ce que vous dites-donc ?

LOYER.

Je dis que, dès ce moment, je te chaſſe de chez moi, & que je te défends d'y jamais remettre le pied.

JAQUOT.

Mais, M. Loyer, y penſez-vous ?

LOYER.

Aſſurément j'y penſe.

JAQUOT.

Mais, ça ne ſe peut pas.

LOYER.

Comment ! cela ne ſe peut pas ?

JAQUOT, *en confidence.*

Eh ! non. Nous nous ſommes promis, Mademoiſelle Thereſe & moi, de venir nous voir tous les matins dans cette ſalle à manger, avant que vous ſoyez levé ; je ne peux pas lui manquer de parole, moi.

LOYER.

Je t'empêcherai bien de la lui tenir.

JAQUOT.

Mais, elle ſeroit fâchée.

LOYER.

Qu'eſt-ce que cela me fait ?

JAQUOT, *vivement.*

Mais, cela me fait à moi.

LOYER.

Ce ne ſont pas là tes affaires.

JAQUOT, *plus vivement.*

Hé mais, pardonnez-moi.

LOYER.

Que de raiſon : ſors tout à l'heure.

JAQUOT, *trés-inquiet.*
C'eſt donc tout de bon ?

LOYER.
Oh ! trés-certainement.

JAQUOT, *ſuppliant.*
M. Loyer !

LOYER.
Hé bien ?

JAQUOT.
Je vous ſervirai ſans gages.

LOYER, *durement.*
Je n'ai pas beſoin de toi.

JAQUOT, *les larmes aux yeux.*
Et bien fidellement !

LOYER, *avec humeur.*
Va-t-en, te dis-je.

JAQUOT, *affligé.*
Il n'y a rien à eſpérer ?

LOYER, *fermement.*
Non.

JAQUOT, *accablé & s'en allant.*
Adieu donc, M. Loyer.

LOYER, *d'un ton ſec.*
Adieu.

JAQUOT, *revenant.*
Conſolez cette pauvre Mademoiſelle Thérèſe.

LOYER, *avec humeur.*
Oui, oui.

JAQUOT.

Dites-lui bien que je l'aimerai toujours.

LOYER.

Mais, voyez quelle commiſſion il me donne!

JAQUOT, *s'en allant.*

Adieu!

LOYER, *le rappellant.*

A propos, & tes gages? tiens.

JAQUOT.

C'eſt inutile.

LOYER.

Comment inutile?

JAQUOT.

Oui, comme je vais mourir de chagrin, j'aime mieux que vous ſoyez mon héritier qu'un autre.

LOYER, *ému.*

Tu vas mourir?

JAQUOT.

Hélas, oui.

LOYER, *prenant ſur lui-même.*

A la bonne heure, autant de débarraſſé.

JAQUOT, *s'en allant.*

Adieu, Monſieur.

LOYER.

Bon voyage.

JAQUOT, *en ſortant.*

Pauvre Therèſe!

(Loyer le regarde juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti, & ſemble ſuivre des yeux avec attendriſſement.)

SCENE IV.

LOYER *seul.*

IL a bien fait de s'en aller, je commençois à m'attendrir; ce pauvre diable! ſon ingénuité m'a touché—Therèſe ſeroit plus heureuſe avec ce garçon-là, qu'avec une autre. Mais, que faire?—Puis-je marier ma fille à quelqu'un qui n'a rien, au moment d'être ruiné moi-même?—ſi Monſieur Mêlange, mon Marchand de vin me fait enlever mes meubles aujourd'hui, voila ma maiſon dècréditée, & je ſuis perdu ſans reſſource!

J'entends une voiture; c'eſt apparemment quelqu'un qui vient loger ici: allons, prenons un air gai, honnête, & prévenant, il faut faire contre fortune bon cœur.

(Il va au-devant d'un Anglais qui paroît.)

SCENE V.

JACQUES SPLIN, M. LOYER.

LOYER.

J'AI l'honneur d'être votre très-humble ſerviteur.

SPLIN, *baragouinant.*

Pourquoi?

LOYER.

C'eſt mon devoir.

SPLIN.

Devoir ?

LOYER.

Et vous auriez ſujet de vous offenſer, ſi j'y manquois.

SPLIN, *va s'aſſeoir.*

C'eſt égal.

LOYER.

Faites-moi l'honneur de me dire ce que vous ſouhaitez.

SPLIN.

Vous êtes bien curieux.

LOYER.

Je dois vous faire cette queſtion.

SPLIN.

D'où vient ?

LOYER.

Je ſuis le maître du logis.

SPLIN.

A la bonne heure.

LOYER.

Mais, Milord——

SPLIN.

Je ſuis pas Milord.

LOYER.

Comme vous avez l'air d'un homme——

SPLIN, *l'interrompant.*

Je ſuis un homme.

LOYER.

Je le vois bien ; mais un grand Seigneur——

SPLIN, *l'interrompant.*

Je ſuis pas un grand Seigneur.

LOYER.

Mais, vous êtes ſûrement———

SPLIN.

Jacques Splin, honnête homme.

LOYER.

On peut être très-grand Seigneur, & en même temps très-honnête homme.

SPLIN.

C'eſt très-poſſible, mais c'eſt très-difficile.

LOYER.

Auſſi, ceux qui réuniſſent ces deux qualités en ſont plus eſtimés.

SPLIN.

Il ſe peut.

LOYER.

Etes-vous dans ce pays pour quelque temps ?

SPLIN, *d'un air ſombre.*

Dans cet pays ? pour toujours ?

LOYER.

Je ſuis très-heureux que vous ayez deſcendu dans ma maiſon, voulez-vous venir choiſir un appartement ?

SPLIN.

Un appartement ?

LOYER.

J'en ai de très commodes.

SPLIN.

Je ſuis bien ici—aſſez.

LOYER.

Ici ?

SPLIN.

Oui.

LOYER.

Mais, c'eſt ici la ſalle à manger.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Il n'y a pas de lit.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

A deux heures il y aura peut-être vingt perſonnes à dîner.

SPLIN.

A deux heures ?

LOYER.

Aſſurément.

SPLIN.

Quelle heure eſt-ce qu'il eſt ?

LOYER.

Il eſt plus de neuf heures.

SPLIN.

Il y a plus de quatre heures encore.

LOYER.

Oui, mais——

SPLIN.

Quoi ? mais.

LOYER.

A une heure on mettra le couvert ; chacun va & vient dans cette ſalle, & cela vous incommodera.

SPLIN.

A une heure ?

LOYER.

Oui.

SPLIN.

Ca pourra plus m'incommoder ?

LOYER.

Mais on reſte quelquefois juſqu'à cinq heures.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Enfin, je vous avertis, vous ferez ce que vous voudrez.

SPLIN.

Je ſais bien.

LOYER.

Je vous ferai toujours préparer un lit.

SPLIN.

C'eſt inutile.

LOYER.

Eſt-ce que vous ne paſſerez pas la nuit dans ma maiſon ?

SPLIN.

Dans la maiſon ?—Je crois pas.

LOYER.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous étiez dans cette Ville pour y demeurer.

SPLIN, *avec un air ſombre.*

Je demeure auſſi.

LOYER.

C'eſt me faire entendre que vous voulez loger ailleurs ; mais avant de quitter mon auberge, voyez au moins comment vous y ſerez ſervi.

SPLIN.

Servi ?

LOYER.

J'oſe eſpérer que vous ſerez content.

SPLIN, *s'impatiente par dégré.*

Toujours content.

LOYER.

Monſieur n'a beſoin de rien à préſent ?

SPLIN.

Non.

LOYER.

Quand vous voudrez appeller, voilà la ſonnette.

SPLIN.

C'eſt bon.

LOYER.

Il paſſera peut-être quelqu'un par ici.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Votre très-humble ſerviteur.

SPLIN, *bruſquement.*

Bonjour.

SCENE V.

JACQUES SPLIN *ſeul.*

CE diable d'homme, il aime beaucoup pour parler. Je crois que j'ai mal fait de pas me tuer hier

dans cette autre hôtellerie, j'aurois fait plus tranquillement qu'ici. N'importe, on ne peut pas toujours avoir ſes aiſes ; un peu plus mal, un peu mieux, c'eſt égal. Je vais me tuer tout à l'heure. *(Il s'aſſied contre une table, tire un piſtolet de ſa poche, examine s'il eſt bien en état.)* Je fais une réflexion ; je ſuis ici dans un pays étranger, ne pourroit-on pas croire que j'ai fait dans ma Patrie quelques baſſeſſes, & que je me détruis, parce que je n'oſe plus me montrer à mes Compatriotes ? Diable ! il faut prendre garde. Je ne veux pas qu'en France on puiſſe croire qu'un Anglois il ſoit un lâche ou un malhonnête homme, ma Patrie ſeroit fâchée. *(Il ſe leve.)*

Réfléchiſſons bien, avant. Ai-je raiſon ? ai-je tort de me tuer ? Voyons, récapitulons toutes les actions de ma vie. Il y a bientôt trente-deux ans que je ſuis toujours riche & toujours ennuyé ; j'ai voulu aimer, ça me rendoit inquiet & jaloux ; j'ai voulu jouer, ça me rendoit colere & jureur ; j'ai voulu boire, ça me rendoit ivre & malade. J'ai parcouru toute l'Europe, je me ſuis ennuyé. J'ai été dans le Ruſſie, j'ai trouvé trop froid : j'ai été dans l'Italie, j'ai trouvé trop chaud ; j'ai été dans l'Hollande, j'ai trouvé trop triſte ; je ſuis dans le France, je trouvé trop gai—— J'ai cherché par-tout le plaiſir, j'ai jamais trouvé—

Toujours même choſe, ſe lever, ſe promener, manger, ſe coucher, dormir, & le lendemain recommencer.

Je veux, pour faire une nouveauté, me déſennuyer en me tuant. C'eſt une bonne raiſon, & toute le monde il eſtimera ma mémoire. Allons.

Diable ! ſi je me tue d'un coup de piſtolet, on pourra dire : " il a eu peur de la mort ; il s'eſt hâté " de ſe la donner toute de ſuite, pour n'avoir pas à " lutter contr'elle."

Si j'allois me jetter dans la riviere ; non : il y a dans ce pays trop d'importuns qui viennent retirer un homme avant qu'il ait la satisfaction d'être tout-à-fait mort, c'est désagréable.

Si je me pendois ? je n'aime point le pendement : un galant homme qui veut faire une action honnête, pour se désennuyer, ne doit point imiter la fin d'un criminel.

M'empoisonner, mais dans ſle diable de France je trouverai pas un Apothicaire qui voudra me faire un poison bien lent, pour attendre la mort ; pour la regarder venir, & converser tranquillement avec elle en attendant la fin de la comédie.

Il faut donc néceſſairement me tuer avec mon pistolet ; mais pour soutenir l'honneur de ma Patrie, & ne pas laiſſer croire qu'un Anglois, il seroit mort lâchement, je vais écrire toute mes réflexions.

J'ai bien fait de pas me tuer hier au soir, cette bonne idée ne seroit pas venue aujourd'hui.

(Il sonne.)

SCENE VI.

JACQUES SPLIN, LOYER.

LOYER.

QUE désire Milord ?

SPLIN.

Point de Milord.

LOYER.

Que veut Monſieur ?

SPLIN.

Point de Monſieur.

LOYER.

Comment faut-il donc dire ?

SPLIN.

Que voulez-vous ?—tout court ?

LOYER.

Mais cela n'eſt pas poli.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Soit : que voulez-vous ? tout court.

SPLIN.

Bon !—Du papier—une plume.

LOYER, *en prenant dans le buffet.*

En voici ; mais ſi vous aviez voulu paſſer dans un autre appartement, vous auriez trouvé un bureau tout garni, & cela auroit été plus commode.

SPLIN.

Monſieur le Maître ?

LOYER.

Monſieur ?

SPLIN.

J'ai une affaire.

LOYER.

Oh ! je puis vous procurer un bon Avocat.

SPLIN.

Hein ?

LOYER.

Je dis que je puis vous donner quelqu'un qui vous ſervira de Conſeil, & vous expliquera clairement ſi votre droit eſt valable.

SPLIN, *impatienté.*

Monſieur le Maître ?

LOYER.

Monſieur.

SPLIN.

Faites-moi un plaiſir—d'aller vous en tout de ſuite.

LOYER.

Vous déſirez être ſeul.

SPLIN.

Seul.

LOYER.

Je ne veux pas vous importuner.

SPLIN.

Allez donc.

LOYER.

Monſieur n'a beſoin de rien.

SPLIN.

Aye !

LOYER.

C'eſt que comme je ſors pour une affaire qui me regarde, je pourrois dire à mon Procureur de venir vous parler.

SPLIN.

Pourquoi ?

LOYER.

Pour votre affaire.

SPLIN.

Je fais mon affaire tout ſeul.

LOYER.

C'eſt que tout dépend du conſeil !

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Il y a du choix.

SPLIN.

C'eſt égal.

LOYER.

Ici, un honnête Procureur & un fripon——

SPLIN, *impatienté.*

C'eſt égal.

LOYER.

Comme vous voudrez. Je ſuis votre très-humble ſerviteur.

SPLIN.

C'eſt bon.

LOYER, *en s'en allant.*

Voilà un homme bien ſingulier.

SCENE VII.

JACQUES SPLIN *seul.*

CET homme, il me donne beaucoup de l'impatience. Ecrivons.

(il écrit avec beaucoup de réflexion.)

SCENE VIII.

JACQUES SPLIN, JAQUOT.

JAQUOT, *sans voir Splin.*

MONSIEUR Loyer vient de sortir, si je pouvois dire un dernier adieu à ma chere Thérese—Qu'elle doit être triste, cette chere enfant !—Cesser de l'aimer—oh ! je ne pourrai jamais—L'aimer toujours, & ne plus la voir ; c'est trop dur : il faut donc mourir.

SPLIN, *frappé du dernier mot.*

Mourir !

JAQUOT.

Voilà mon dernier jour.

SPLIN.

Ah ! j'ai bien fait à st'heure de m'avoir pas tué hier au soir, je vais avoir un compagnon.

JAQUOT, *s'approchant de la chambre de Thérese.*

Allons.

SPLIN, *écrivant vîte.*

Mon ami, attends un petit moment.

JAQUOT.

Pourquoi, Monſieur ?

SPLIN.

Je vais avoir fini toute de ſuite, & nous irons enſemble.

JAQUOT.

Ca n'eſt pas fort néceſſaire.

SPLIN.

Néceſſaire ? non, mais c'eſt agréable.

JAQUOT.

Ma foi j'aime autant y aller tout ſeul.

SPLIN.

Vous n'avez pas peur du tout ?

JAQUOT.

Peur ? elle m'eſt trop chere pour cela.

SPLIN, *ſe leve & le mene au-devant du Théâtre.*

Avez-vous des raiſons pour la deſirer ?

JAQUOT.

Mille

SPLIN.

Et moi auſſi.

JAQUOT, *ſurpris.*

Vous ?

SPLIN.

Aſſurément.

JAQUOT.

Ah ! je ne ſavois pas cela.

SPLIN.

Je vous l'apprends. Je vais me la donner tout à ſt'heure.

JAQUOT.

Vous la donner ?

SPLIN.

J'avois envie hier au ſoir, je ſuis bien aiſe d'avoir pas fait.

JAQUOT.

Pas fait ?

SPLIN.

Sans doute, j'aurai le plaiſir de faire devant vous.

JAQUOT.

Qu'appellez-vous, devant moi ?

SPLIN.

Ne vous fâchez pas ; nous ferons enſemble.

JAQUOT.

Enſemble ?

SPLIN.

Ou l'un après l'autre. Je commencerai, pour vous donner le bon exemple.

JAQUOT, *en colere.*

Savez-vous bien, Monſieur, que quoique je ne ſois qu'un pauvre garçon, je n'aime point qu'on ſe moque de moi.

SPLIN.

Je moque point du tout.

JAQUOT.

D'où la connoiſſez-vous ?

SPLIN.

Je la connois point encore, je vais la connoître toute à ſt'heure.

JAQUOT.

Si vous la voyiez-là, vous n'oſeriez pas parler de la ſorte.

SPLIN, *avec fermeté.*

Je la verrai, & je ſerai toujours le même.

JAQUOT.

Je la connois, moi.

SPLIN, *le regardant un moment.*

Vous la connoiſſez ?

JAQUOT.

Depuis plus de trois mois.

SPLIN.

C'eſt pas poſſible.

JAQUOT.

Cela eſt pourtant.

SPLIN.

Vous avez été peut être bien près.

JAQUOT.

Sans doute, & à tous les momens du jour.

SPLIN.

Mais pas tout-à-fait.

JAQUOT.

Monſieur, apprenez que c'eſt une honnête fille.

SPLIN, *ſurpris.*

Honnête fille !

JAQUOT.

Oui.

SPLIN.

Qui ?

JAQUOT.

Théreſe.

SPLIN.

Treize.

JAQUOT.

Sans doute.

SPLIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Treize ?

JAQUOT.

Celle dont vous parliez tout-à-l'heure ſi malhonnêtement.

SPLIN.

Vous appellez la mort—Treize.

JAQUOT.

La mort !

SPLIN.

Expliquez-vous donc un petit peu. Qu'eſt-ce que vous diſiez quand vous êtes entré ?

JAQUOT.

Je diſois que ſi je ſuis obligé de quitter ma chere Théreſe, il faudra mourir.

SPLIN.

Ah ! vous êtes donc pas décidé à vous tuer ?

JAQUOT.

A me tuer !—pourquoi faire ?

SPLIN.

Pour ceſſer de ſouffrir.

JAQUOT.

Bon ! il n'y a que les lâches qui ont peur de la douleur.

SPLIN, *étonné.*

Que les lâches ?

JAQUOT.

Aſſurément.

SPLIN.

Vous craignez donc qu'on ne vous taxe de foibleſſe après votre mort, ſi vous aviez eu la fermeté de vous la donner.

JAQUOT.

Après ma mort ? Qu'eſt-ce que cela me feroit à moi ?

SPLIN.

Ce que cela vous feroit ?

JAQUOT.

Sans doute. Si les hommes m'ont rendu malheureux, ſi mes ſemblables m'ont laiſſé dans la peine, s'ils n'ont cherché qu'à m'affliger, à me faire du mal, à m'accabler, dois-je m'embarraſſer de l'opinion que mes ennemis auront de moi, quand je ne ſerai plus ?

SPLIN, *à part.*

J'ai mal fait de pas me tuer hier au ſoir, j'aurois pas eu le déſagrément de voir un homme plus ſage que moi.

JAQUOT.

Allez, allez, je n'aurai pas beſoin d'appeller la mort ; mon chagrin la fera venir aſſez vîte.

SPLIN, *avec intérêt.*

Pourquoi eſt-ce que vous avez du chagrin ?

JAQUOT.

Je vous l'ai dit, parce que j'aime.

SPLIN.

Vous aimez ?

JAQUOT.

Hélas ! oui.

SPLIN.

Vous aime-t-on ?

JAQUOT.

Autant que j'aime.

SPLIN.

Aimez-vous beaucoup ?

JAQUOT.

Ah ! Monſieur, on n'a peut-être jamais aimé autant que cela.

SPLIN.

Vous êtes bien heureux !

JAQUOT.

Je ſuis heureux ?

SPLIN.

Fort.

JAQUOT.

En quoi donc ?

SPLIN.

Vous aimez beaucoup, & vous êtes aimé tout de même.

JAQUOT.

Mais cela ne ſuffit pas.

SPLIN, *avec ſentiment.*

Qu'eſt-ce qu'il faut donc encore ?

JAQUOT.

Il faut voir celle qu'on aime.

SPLIN.

Prenez-la.

JAQUOT.

Mais ſon pere ne veut pas me la donner.

SPLIN, *avec intérêt.*

D'où vient ?

JAQUOT.

Parce que je ſuis pauvre.

SPLIN.

Ce n'eſt que pour cela ?

JAQUOT.

C'eſt bien aſſez.

SPLIN, *lentement,*

Combien vous faudroit-il pour avoir la fille ?

JAQUOT.

Ah ! ſi j'avois ſeulement trois ou quatre mille livres—

SPLIN, *de même.*

Deux cens guinées, c'eſt aſſez.

JAQUOT.

Aſſez ? oh ſûrement ! ſur-tout dans ce moment-ci.

SPLIN, *de même.*

Et cela vous rendroit heureux ?

JAQUOT.

Bien heureux.

SPLIN, *de même.*

La petite auſſi ?

JAQUOT.

Eſt-ce que je pourrois l'être ſans cela ?

SPLIN, *ouvrant ſon porte-feuille vivement.*

Un moment : je fais préſent à vous de deux cens guinées.

JAQUOT.

Eſt-il poſſible ?

SPLIN, *cherchant un effet.*

En bon papier. Allez chez le premier Banquier, il donne de l'argent à vous, tout de ſuite.

JAQUOT, *dans l'excès de la joie.*

Ah ! Monſieur.

SPLIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

JAQUOT.

Je ne ſais ſi je dois——

SPLIN.

Quoi ?—

JAQUOT.

Me jetter à vos pieds—

SPLIN.

Fi !

JAQUOT.

Ou dans vos bras.

SPLIN, *embraſſant Jaquot.*

Bon ! ça.

JAQUOT.

Mais quel excellent caractère ! C'étoit donc pour mieux me faire ſentir ce bonheur impréVu que vous me diſiez du mal de Thérèſe ?

SPLIN.

J'ai pas voulu dire du mal du tout ; je comprenois pas.

JAQUOT.

Je vous dois la vie.

SPLIN, *avec mépris.*

C'eſt pas grand'choſe.

JAQUOT.

Je vous dois le bonheur.

SPLIN, *fermement.*

C'eſt beaucoup.

JAQUOT.

Sans vous, il falloit m'éloigner de Thérèſe ; j'allois m'engager ; j'aurois ſervi ſur mer.

SPLIN.

Bon !

JAQUOT.

J'aurois expoſé ma vie avec courage.

SPLIN.

Fort bien.

JAQUOT.

Et en battant les Anglais.

SPLIN, *en colere.*

Battre les Anglais ?——je ſuis Anglais, moi.

JAQUOT, *effrayé & avec douleur.*

Ah ! vous l'êtes, je ſuis perdu.

SPLIN, *avec intérêt.*

Comment, perdu ?—

JAQUOT.

Vous ne voudrez plus me rendre ſervice ?

SPLIN.

Pourquoi donc ?

JAQUOT.

Parce que je ſuis Français.

SPLIN, *lui donnant le billet.*

C'eſt égal.

JAQUOT.

Quoi ! malgré—

SPLIN.

Celui qui attaque la gloire ou la liberté de mon pays, de quelque nation qu'il ſoit, il eſt mon ennemi ; mais celui qui a beſoin de mes ſecours, il eſt toujours mon compatriote.

JAQUOT.

Que je ſuis heureux d'avoir trouvé un ſi brave homme !

SPLIN.

Point de compliment ; c'eſt fini : vous êtes content ; je jouis.

JAQUOT, *au comble de la joie.*

Cet argent eſt un bienfait ; le premier emploi que j'en dois faire eſt un ſervice. Adieu, Monſieur. *(Il ſort en courant.)*

SCENE IX.

JACQUES SPLIN *seul.*

JE ſuis pourtant bien aiſe de m'être pas tué hier, j'aurois pas eu plaiſir de faire une bonne action.

SCENE X.

JACQUES SPLIN, THERESE.

THERESE, *ſans voir Splin.*

JE croyois avoir entendu Jaquot, & je ne le vois pas.

SPLIN.

Voilà une jolie créature !

THERESE.

Cependant, mon cœur a battu comme quand c'eſt lui, & sûrement il ne m'a pas trompé.

SPLIN, *à Thereſe.*

Que cherchez-vous, Mademoiſelle ?

THERESE.

Monſieur, je vous demande pardon de vous importuner.

SPLIN.

Vous importune point du tout—elle eſt bien jolie !

THERESE, *voulant s'en aller.*

Je me retire.

SPLIN.

Reſte donc un petit moment, viene.

THERESE, *émue.*

Monſieur !—

SPLIN.

Vous avez l'air tout agité.

THERESE.

Auſſi le ſuis-je.

SPLIN.

D'où vient ?

THERESE.

Cela ne peut pas ſe dire.

SPLIN.

Dites toujours.

THERESE.

Le cœur me bat comme tout.

SPLIN.

Pauvre petit cœur ! qu'eſt-ce qu'il a pour battre ?

THERESE.

Ah ! Monſieur.

SPLIN.

Eh bien !

THERESE.

Je ſuis ſi ſincere—

SPLIN.

C'eſt rare beaucoup dans une femme.

THERESE.

Que je ne puis rien déguiſer.

SPLIN.

C'eſt pas un défaut, c'eſt une qualité.

THERESE.

En voyant——

SPLIN.

Dites tout.

THERESE.

Celui——

SPLIN.

Celui ?

THERESE.

Que j'aime.

SPLIN, *à part.*

Elle m'aime.

THERESE.

Je n'ai pas été maîtreſſe de ce mouvement.

SPLIN.

C'eſt bien vrai ?

THERESE.

Que trop vrai, & c'eſt ce qui me rend bien malheureuſe.

SPLIN.

Pourquoi ?

THERESE.

Aimer à mon âge ?

SPLIN.

Quel âge donc eſt-ce que vous avez ?

THERESE.

Bientôt quinze ans.

SPLIN.

C'eſt un bel âge.

THERESE.

Et aimer ſans eſpérance.

SPLIN.

Je dis pas cela.

THERESE.

Cela n'eſt pas moins vrai.

SPLIN.

Quand on eſt aimable comme vous, on doit toujours eſpérer.

THERESE.

Vous me flattez.

SPLIN, *fermement,*

Je flatte point jamais du tout; *(avec douceur.)* mais dites-moi naturellement : c'eſt pas un plaiſanterie ?

THERESE, *vivement.*

Je vous dis bien la vérité.

SPLIN.

C'eſt très-étonnant, mais je crois puiſque vous dites; c'eſt donc venu tout de ſuite ?

THERESE.

Faut-il tant de temps pour aimer ? Le premier regard de Jacques a fait palpiter mon cœur & il ne m'eſt plus poſſible de vivre ſans Jacques.

SPLIN.

Vous avez entendu le nom ?

THERESE.

C'eſt de ſa bouche que je l'ai appris.

SPLIN, *à part.*

C'eſt quand je me ſuis nommé au Maître, elle écoutoit ; *(haut.)* & vous avez retenu tout de ſuite ?

THERESE.

Il ne faut entendre nommer qu'une fois ce qu'on aime, pour ne l'oublier de la vie.

SPLIN, *à Thérese.*

Vous êtes bien bonne. *(à part.)* C'eſt un amour conſidérable, *(haut.)* mais qu'eſt-ce qui a pu tant vous plaire ?

THERESE.

Tout.

SPLIN.

Tout ! c'eſt beaucoup.

THERESE.

Une figure intéreſſante.

SPLIN, *ſaluant.*

Très-honnête.

THERESE, *vivement.*

Oh ! oui, bien honnête ! des yeux ſi tendres

SPLIN.

Pas trop tendres.

THERESE.

Oh ! pardonnez-moi.

SPLIN, *à part.*

Comme une fille amoureux il s'aveugle ! J'ai preſque pas regardé di tout.

THERESE.

Une candeur, une franchiſe !

SPLIN.

Oh ! pour le franchiſe, c'eſt vrai.

THERESE.

Le meilleur cœur !

SPLIN.

C'eſt pas un cœur qui aime à faire du mal.

THERESE.

Oh! pour cela non.

SPLIN.

Mais comment pouvez-vous le ſavoir ?

THERESE.

Eſt-ce que cela ne ſe voit pas dans les moindres choſes ?

SPLIN.

Oui, la caractère y perce.

THERESE.

Et l'eſprit le plus agréable & le plus ingénu.

SPLIN.

Vous avez bien de la bonté !

THERESE.

Non, en vérité ; je rends juſtice.

SPLIN, *à part.*

Elle eſt bien amoureuſe ! fort.

THERESE.

Et il faut y renoncer.

SPLIN.

Pourquoi donc ?

THERESE.

Ah ! Jacques, tu vas me quitter ? Peut-être partiras-tu aujourd'hui, demain, que ſais-je ? Et il faudra périr de chagrin.

SPLIN, *vivement.*

Non, Mademoiſelle ? ſoyez tranquille, Ein galant homme, il n'abuſera jamais du pouvoir qu'il a ſur cœur d'une jeune demoiſelle, aimable comme vous. Il n'y a rien qu'il ne puiſſe vaincre.

THERESE.

Mais un obſtacle cruel s'oppoſe à notre félicité.

SPLIN.

Quel obſtacle ?

THERESE.

Le bien.

SPLIN.

Bagatelle !

THERESE.

Mais mon père——

SPLIN.

Je vous réponds, moi, de ſon conſentement.

THERESE, *avec joie.*

Eſt-il poſſible ?

SPLIN.

Vous êtes jolie, aimable, vous avez un cœur tendre; je marirai vous.

THERESE, *avec tranſport.*

Ah ! que je vous aimerai !

SPLIN, *avec ſatisfaction.*

En vérité ?

THERESE.

De tout mon cœur.

SPLIN.

Soyez tranquille, le bel enfant : tant d'amour y ſera pas infructueux. Où eſt votre mere ?

THERESE, *avec regret.*

Je n'ai pas le bonheur d'en avoir une.

SPLIN.

Qui eſt votre père ?

THERESE.

C'eſt le Maître de ce Hôtel.

SPLIN.

Qui ? cet homme qui dit beaucoup de paroles ?

THERESE.

Lui même.

SPLIN.

Je vais parler tout de ſuite, je faire la demande pour le mariage, je donne tout l'argent qu'il eſt néceſſaire, & je faire à jamais votre bonheur.

THERESE.

Que vous êtes bon ! J'entends mon père.

SPLIN.

Laiſſez-moi tout ſeul avec lui. Adieu aimable fille, qui ſera bientôt heureuſe femme.

THERESE.

Combien vous ſerez chéri !

SPLIN.

Allez vîte.

THERESE, *en s'en allant.*

Ah, Jacques ! que de bonheur je te prépare.

SPLIN, *à Thereſe, qui ne l'entend plus.*

Bien obligé.

SCENE XI.

JACQUES SPLIN *seul.*

J'AI pourtant bien fait de pas me tuer hier, j'aurois pas pu me marier aujourd'hui.

SCENE XII.

JACQUES SPLIN, M. LOYER.

M. LOYER, *désolé.*

QUE je suis malheureux ! Cet arabe de Marchand de Vin, va me faire enlever mes meubles, je suis ruiné à jamais.

SPLIN, *assis.*

Ecoute un peu, Monsieur le Maître.

LOYER.

Que voulez-vous, Monsieur ?

SPLIN.

Il y a bien des choses nouveau dans votre maison.

LOYER, *à part.*

Les Huissiers sont déjà ici.

SPLIN.

Vous ne vous attendez pas à ce que vous allez apprendre.

LOYER.

Hélas ! Monsieur, je savois tout avant de sortir.

SPLIN, *à part.*

Elle avoit déjà fait la confidence au père !

LOYER.

Et je vous demande pardon du dérangement & de l'embarras que cela a dû vous causer.

SPLIN.

Ca n'a point dérangé du tout, je trouve au contraire que c'eſt très-bien, & je ſuis fort content.

LOYER.

Mon malheur ne devroit pourtant pas vous amuſer.

SPLIN.

C'eſt pas du malheur.

LOYER.

Pardonnez-moi, puiſqu'il n'y a point de ma faute.

SPLIN.

Je le crés bien.

LOYER.

Et que j'i fait mon poſſible pour éviter un pareil ſcandale.

SPLIN.

Il n'y a pint de ſcandale ; perſonne ne ſait rien, que votre fille & moi.

LOYER.

C'eſt un pr entêtement de ſa part.

SPLIN.

Non, c'eſt un coup du ſort.

LOYER.

A quoi cela mènera-t-il ?

SPLIN.

A quoi ?

LOYER.

A me perdre ſans beſoin.

SPLIN.

Eh ! non.

LOYER.

Je l'avois tant prié de changer de réſolution.

SPLIN.

Vous avez tort, il faut toujours laiſſer ſuivre l'inclination.

LOYER.

Et quand elle porte à faire du mal.

SPLIN.

Il n'y a point de mal à cela.

LOYER.

Point de mal ? & je ſuis perdu de réputation.

SPLIN.

Pourquoi donc ?

LOYER.

Croyez-vous que les voiſins ſe taiſent, quand ils voyent enlever ?—

SPLIN, *ſe levant.*

On enleve point, je ſuis pas capable pour ſouffrir.

LOYER.

Comment, Monſieur, vous auriez l'honnêteté ?—

SPLIN.

Oui, je demande votre conſentement pour tout finir tout de ſuite.

LOYER.

Ah ! Monſieur, c'eſt le plus ſignalé ſervice que vous puiſſiez jamais rendre ; mais la ſomme qu'il me faut—

SPLIN.

Je regarde s'il n'y a pas de l'argent du tout. Je donne toujours, je prends jamais.

LOYER.

Je vous dois tout.

SPLIN.

Vous êtes content ?

LOYER.

Je suis au comble de mes vœux.

SPLIN.

Hébien ! il faut signer.

LOYER.

C'est bien juste : & je suis prêt à vous faire un b——

(L'Huissier lui coupe la parole.)

SCENE XIII.

JACQUES SPLIN, M. LOYER, *& un* HUISSIER.

L'HUISSIER, *bégayant.*

Monsieur, je vous apporte—

LOYER.

Ah ! vous voilà tout à propos ; tenez c'est à Monsieur que vous avez affaire—

L'HUISSIER, *à Splin.*

C'est donc Monsieur qui a—

SPLIN, *à Loyer.*

Qu'eſt-ce qu'il veut cet homme ?

LOYER.

C'eſt pour l'affaire—

SPLIN.

C'eſt un Notaire ça ?

L'HUISSIER.

Monſieur, j'ai l'honneur—

SCENE XIV.

JACQUES SPLIN, M. LOYER, L'HUISSIER, THERESE.

THERESE, *arrivant, bas à Splin.*

AVez-vous parlè à mon père ?

SPLIN.

Oui, c'eſt fait, il conſent à tout.

THERESE.

Que je ſuis heureuſe !

SPLIN.

Et voilà l'homme.

THERESE.

Quel homme !

SPLIN.

Oui, pour finir toute de ſuite.

THERESE.

Je ne comprends pas—

LOYER, *à Splin.*

Voulez-vous me faire la grace que vous m'avez promiſe ?

SPLIN.

De tout mon cœur.

L'HUISSIER, *à Splin.*

Voilà tous les papiers.

SPLIN, *à l'Huiſſier, regardant les papiers.*

C'eſt pas là un contrat.

L'HUISSIER.

Non, c'eſt l'obligation.

SPLIN.

Mais il faut un contrat.

LOYER.

Quoi ? Monſieur, vous voulez que ce ſoit par contrat que je ?——

SPLIN, *très-ſurpris.*

Ah ! ah ! eſt-ce que vous voulez bien permettre que ce ſoit autrement ?

LOYER.

Vous pouvez exiger tout ce que vous voudrez.

SPLIN.

Ah ! c'eſt bon.

LOYER.

Mais j'ai cru que ma reconnoiſſance——

SPLIN.

Si la petite veut bien, c'eſt égal.

LOYER.

Qu'importe ſon conſentment ?

SPLIN.

Je ſuis trop honnête homme pour rien vouloir par force.

LOYER.

Mais en payent ?——

SPLIN, *ſurpris d'indignation.*

En payent !

L'HUISSIER, *à Splin.*

Oui, Monſieur, ça ſe fait ici comme ça, on paie, & on a les piéces.

SPLIN, *à Thérese, avec chagrin.*

C'eſt-il bien vrai !

LOYER.

Monſieur, ma fille ne connoit rien aux affaires.

THERESE.

Hélas ! je n'en ai qu'une qui m'occupe, & à laquelle vous ne penſez déja plus——

SPLIN, *penſif.*

Au contraire, je penſe beaucoup.

THERESE.

Finiſſez là donc, de grace.

SPLIN, *après avoir réfléchi.*

J'ai donné ma parole, je dois la tenir——

LOYER.

Eh bien ! voulez-vous finir ſans contrat ?

SPLIN.

Oui, à ſt'heure, j'aime mieux——

L'HUISSIER.

Voilà d'abord le billet & la quittance.

SPLIN.

La quittance de quoi ?

L'HUISSIER.

De mille écus——

SPLIN.

Il faut payer mille écus pour la fille ?

LOYER.

Non : c'eſt pour moi——

SPLIN, *en colere.*

Pour toi ! va au diable.

LOYER.

Mais c'eſt vous qui m'avez offert généreuſement.—

SPLIN.

Expliquez-vous mieux.

LOYER.

Ne m'avez-vous pas dit—

SPLIN.

Oui, j'avois dit que votre fille eſt devenue amoureuſe de moi, qu'elle me demande à avoir, & que je veux bien comme elle veut.

THERESE.

Moi, Monſieur ?

SPLIN.

Vous avez dit à moi.

THERESE, *à part.*

Je ſuis perdue.

LOYER.

Mais, Monſieur, je n'ai pas entendue un mot de tout cela, il s'agit de payer mille écus que je dois——

SPLIN.

C'eſt donc pas là le Notaire pour le contrat de mariage ?

LOYER.

Le contrat de mariage ! de qui ?

SPLIN.

J'épouſe votre fille.

LOYER.

Vous, Monſieur ?

SPLIN.

Tout-à-l'heure. Je ſuis fort riche——

LOYER.

Eſt-il poſſible ?

SPLIN.

Et je lui donne tout mon bien——

LOYER.

Ah ! Monſieur, je ſuis plus heureux que je ne croyois, je ne vous demandois que mille écus pour empêcher de vendre mes meubles.

SPLIN, *vivement.*

Empêcher de vendre les meubles, je donne tout de ſuite. *(à l'Huiſſier.)* Combien faut il ?

L'HUISSIER.

Rien, Monſieur ; vous m'avez envoyez payer, & je viens vous apporter les piéces.

SPLIN.

J'ai fait payer, moi ?

L'HUISSIER.

Il y a une heure que je veux vous rendre la procédure.

SPLIN.

Vous êtes fou.

L'HUISSIER.

Non, Monsieur.

SPLIN.

J'ai rien envoyé du tout.

L'HUISSIER.

Je l'ai pourtant reçu.

LOYER.

Et qui vous l'a porté ?

L'HUISSIER.

Votre garçon.

LOYER.

Mon garçon ?——

L'HUISSIER.

Lui-même.

THERESE.

Ah ! que je suis contente !

L'HUISSIER.

Voilà tous les papiérs.—Arrangez-vous—pour moi je m'en vais dîner. Adieu.

SCENE XV.

JACQUES SPLIN, LOYER, THERESE.

LOYER.

QU'EST-CE que cela veut dire ?

SPLIN.

Je comprends pas.

THERESE.

Ni moi.

LOYER.

Ni moi.

SPLIN.

C'eſt égal, je——

SCENE XVI, & *derniere.*

JACQUES SPLIN, M. LOYER, THERESE, JAQUOT.

THERESE *à Jaquot, qui entre gaiement.*

AH ! mon bon ami.

JAQUOT.

Ma chere Thereſe !

SPLIN, *à part.*

Diable ! ils ſe regardent tous deux beaucoup tendrement.

LOYER.

Eſt-il vrai que c'eſt vous qui m'avez rendu ſervice ?

JAQUOT.

Oui, Monſieur, j'ai eu ce bonheur-là.

LOYER.

Et où as-tu trouvé cette ſomme ?

JAQUOT.

C'eſt ce brave homme-là qui me l'a donnée, & j'ai cru que le meilleur uſage que j'en pouvois faire, étoit de vous tirer d'embarras.

LOYER.

Mon pauvre ami, comment pourrai-je te récompenſer ?

JAQUOT, *montrant Thereſe.*

Ça vous ſeroit ſi aiſé !

SPLIN, *à part.*

Ah, diable !

JAQUOT, *à Splin.*

Monſieur, parlez en ma faveur.

SPLIN.

Quoi ? c'étoit Mademoiſelle ?

JAQUOT.

Oui——

SPLIN.

J'en ſuis fâché.

JAQUOT.

Pourquoi ?

SPLIN.

Vous pouvez plus avoir.

JAQUOT.

D'où vient ?

SPLIN.

Elle eſt amoureuſe de moi.

THERESE.

Moi ?

SPLIN, *à Thereſe.*

Oui : vous n'avez pas dit tantôt que le cœur vous battoit fort ?

THERESE.

C'étoit pour lui.

SPLIN.

Que vous étiez amoureuſe——

THERESE.

De lui.

SPLIN.

Qu'il falloit vous demander en mariage à votre père ?

THERESE.

Pour lui, pour Jacques.

SPLIN.

Pour Jacques ! c'eſt le même nom. (*à part.*) Ah ! diable, j'ai mal fait de m'être pas tué hier au ſoir, j'aurois épargné cette mortification.

THERESE.

Ah ! Monſieur, que je ſuis fâchée que vous ayez pris le change ! je n'ai pas voulu vous tromper.

JAQUOT.

Ne ſuis-je pas bien malheureux ? il faut que je ſois le rival de ce galant homme : eſt-ce là la récom-

penſe que je devois au généreux ſervice qu'il a voulu me rendre ?

LOYER.

Mon pauvre Jaquot ! le bonheur de ma fille me force à être ingrat envers toi; puis-je, ſans être injuſte, m'oppoſer à ſa fortune ?

THERESE.

Mon père.—

JAQUOT, *avec effort.*

Vous avez raiſon, M. Loyer; il vaut mieux que je meurs de chagrin, que d'empêcher ce brave homme de faire votre fortune & celle de ma chere Théreſe. Tenez, Monſieur, voilà le reſte de votre argent. Je n'en ai plus beſoin. Ayez bien ſoin de cette pauvre petite; aimez-la autant que je l'aime. Adieu, Théreſe; oubliez-moi. Pour moi, je n'aurai pas long-temps à vous regretter. Adieu, M. Loyer. Adieu Monſieur. Adieu Théreſe. *(Il s'éloigne.)*

SPLIN, *l'arrêtant avec chaleur.*

Non, mon ami, reſte ici; je ſuis point capable pour faire une auſſi vilaine action. Je commence, pour la premiere fois de ma vie, à ſentir un plaiſir vif. Mariez-vous tous les deux. Je me charge de la dot : je veux reſter toujours avec vous. Je verrai élever les petits-enfants, & le bonheur que je vous aurai procuré, en m'apprenant à le connoître, deviendra la ſource du mien—

JAQUOT, THERESE, LOYER.

Ah ! mon bienfaiteur ! mon père !—

SPLIN.

Point de remercîment ; c'eſt à moi à vous en faire.

TOUS.

Comment, à vous ?

SPLIN.

Oui, mes amis, j'étois las de la vie, parce que je n'en connoiſſois que les dégoûts. Vous m'avez appris à en jouir, & elle va me devenir chere. Je cherchois le plaiſir bien loin, & il étoit tout près de moi, je ſais maintenant où le trouver.

Pour un homme riche, le plaiſir le plus vif, le plus pur, & celui qu'on peut goûter à tout âge, c'eſt la bienfaiſance.

THERESE.

Combien de gens ne le connoiſſent pas.

SPLIN.

Tant pis pour eux.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Si Jacques Splin ne vous a pas fait plaiſir, c'eſt alors qu'il pourra dire ; j'ai mal fait de pas me tuer hier au ſoir, j'aurois pas eu cet grand déſagrément.

Si au contraire, vous daignez l'honnorer de vos bontês, il dira du fond de l'ame : j'ai bien fait de me pas tuer hier, je ne jouirois pas dans ce moment du plaiſir le plus cher à mon cœur.

FIN.

ON FAIT CE QU'ON PEUT, *NON PAS* CE QU'ON VEUT.

PROVERBE

A DEUX ACTEURS.

Par M. DORVIGNY.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street.

M.DCC.LXXXVI.

ACTEURS.

M. FRANVILLE, *Entrepreneur de Comédie.*

UN SOUFLEUR.
UN VALET Allemand, & ſourd.
Le beau LEANDRE.
M. POINTU, ivre.
Madame POINTU, begue.
L'ABBE, Petit Maitre.
LE COMMISSAIRE.
LE FIACRE.

Joués par le même.

La Scène eſt dans le Salon de Monſieur Franville

ON FAIT CE QU'ON PEUT, *NON PAS* CE QU'ON VEUT.

SCENE PREMIERE.

FRANVILLE *ſeul, devant un bureau avec pluſieures lettres ouvertes.*

PARBLEU! c'eſt une cruelle choſe qu'une enterpriſe nouvelle, où diable avois-je l'eſprit quand j'ai imaginé de me mettre à la tête d'un Spectacle ! Mon Théâtre eſt conſtruit à la vérité, mes décorations ſont prêtes, c'eſt bien quelque choſe ; mes Pieces ſont commandées.——Il ne me manque plus que des Acteurs pour les jouer.

Voici vingt lettres de ſujets qui ſe propoſent, mais la peur que j'ai de faire de mauvaiſes acquiſitions m'a retenu juſqu'à préſent ; il faut pourtant finir.——Voyons, récapitulons un peu ces lettres,

& au riſque d'être trompé, répondons à quelques-unes. Reliſons d'abord celle-ci. *(Il lit une lettre.)*

" Monſieur, mes pleurs qui tombent dans mon " cornet ont rendu mon encre ſi blanche, que " vous aurez peine à lire ma lettre.

Volà un beau début !

" Excuſez une malheureuſe fille, la voix me " manque & la main me tremble ; & ſi vous pou- " viez me voir dans l'état où un infidèle m'a ré- " duite.——

Ah ! c'eſt un beau déſeſpoir ! oui, voilà une vocation bien favorable pour la Comedie ! Voyons un peu l'emploi que la Demoiſelle compte prendre. Les amoureuſes apparemment.

" Hum ! hum ! j'ai dix-huit ans.

C'eſt le bon âge.

" Taille avantageuſe.———

C'eſt ce qu'il faut.

" Figure fort revenante, ſur-tout lorſque je " ſuis de bonne humeur.

Apoſtille intéreſſante : ou aura ſoin d'égaier la Demoiſelle.

" Je jouerai les ingénuités, les Agnès."

Ah ! Madame l'ingénue ! il y a conſcience : c'eſt s'y prendre un peu tard !—Serviteur à votre ingénuité : *(il jette la lettre.)* voilà pourtant de ces Agnès comme on en rencontre avec connoiſſance de cauſe.——

SCENE II.

FRANVILLE, LE SOUFLEUR.

(Il parle en nazillant & grimaçant un peu.)

LE SOUFLEUR.

MONSIEUR, je ſuis bien votre ſerviteur, j'ai l'honneur de vous ſaluer, je vous ſouhaite bien le bon jour, Monſieur.

FRANVILLE, *le contrefaiſant.*

Et moi pareillement, Monſieur, qu'y a-t-il pour votre ſervice, Monſieur ?

LE SOUFLEUR.

Monſieur, je n'ai qu'un mot à vous dire, Monſieur, qu'un mot.—Si c'étoit un effet de votre complaiſance de vouloir bien m'interrompre ſans m'écouter, ça ſera fait toute de ſuite ; Monſieur, ça ſera fait tout de ſuite, je n'ai qu'un mot.

FRANVILLE.

Eh bien, Monſieur ! tout de ſuite, dites le ce mot, Monſieur, dites-le, *(à part.)* c'eſt un original dont il faut que je m'amuſe.

LE SOUFLEUR.

Monſieur, j'ai entendu dire que.—

FRANVILLE.

Eſt-il poſſible, Monſieur ? Comment, vous avez entendu dire que.—

LE SOUFLEUR.

Oui, Monſieur, c'eſt par voix indirecte ; il m'eſt revenu que.—

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, cela vous eſt revenu !

LE SOUFLEUR.

Aſſurément, Monſieur, je n'en impoſe pas, il court un bruit que.—

FRANVILLE.

Comment donc ; mais ce bruit là eſt inquiétant au moins !—& vous dites, Monſieur, que.—

LE SOUFLEUR.

Eh ! bien ; mais, Monſieur, je dis qu'on dit que vous avez dit que vous faiſiez une troupe de Comédie.

FRANVILLE.

On dit cela, Monſieur ?

LE SOUFLEUR.

Oui, Monſieur—& comme je me trouve ſans place, moi, pour le moment, ce qui ne prouve rien, voyez-vous, parce que tous les jours vous ſentez bien, on eſt dans le cas de——

FRANVILLE.

Aſſurément.

LE SOUFLEUR.

Eh bien, Monſieur je viens vous propoſer mes talens.

FRANVILLE.

Vos talens, Monſieur ! cela n'eſt pas de refus ; dans quel genre ſont-ils ?

LE SOUFLEUR.

Mais, Monſieur, en tout genre ; pour ce qui eſt en fait de Tragédie, de Comédie, & même d'Opera, Monſieur,

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, eſt-ce que vous chantez ?

LE SOUFLEUR.

Non, Monſieur; au contraire je ne chante pas. Je chanterois bien, ſi je voulois ; mais je vous conviendrai d'une choſe, je n'ai pas d'oreille.

FRANVILLE.

Pas d'oreille ! ah ! cela vous plaît à dire.

LE SOUFLEUR.

Oh ! Monſieur ; c'eſt une politeſſe de votre part ; mais je ne veux pas vous tromper.

FRANVILLE.

C'eſt bien honnête. Monſieur eſt pour les Tragédies, apparemment. Monſieur déclame.

LE SOUFLEUR.

Déclame : non. Je l'aimerois aſſez, la Tragédie ; mais je vous avouerai encore une autre choſe, j'ai la voix fauſſe dans le haut.

FRANVILLE.

Ah ! c'eſt dommage.—Vous êtes obligé comme cela de vous borner à la Comédie.

LE SOUFLEUR.

La Comédie, moi ! ah ! bien oui ! belle bagatelle : je m'amuſe bien à cela, ma foi.

FRANVILLE.

Comment ? vous ne chantez, ni ne déclamez, ni ne jouez la Comédie ! que diable faites-vous donc dans les piéces ?

LE SOUFLEUR.

Ah ! ce que j'y fais ? Je les ſouſle, Monſieur, je les ſoufle.

FRANVILLE.

Ah ! vous les ſouſlez.

LE SOUFLEUR.

Oui, Monſieur, je les ſouſle ; & bien même, je m'en vante encor, & on ne peut pas m'ôter ça, voyez vous ?

FRANVILLE.

Je vous en fais mon compliment, Monſieur ; vous pouvez ne m'être pas inutile ; mais je ſerois charmé de vous connoître un peu.

LE SOUFLEUR.

Me connoître ! ah parbleu, c'eſt bien aiſé. Il n'y a pas grand choſe à vous dire pour ça. Je ne vous parlerai pas de ma taille. Vous ne la voyez pas; je ſuis tout envelopé dans ce manteau.—Mais qu'eſt-ce que cela vous fait, que ma taille ſoit élégante ou non, avantageuſe ou racourcie, tout ça eſt égal, pourvû que j'atteigne à la trape ; c'eſt tout ce qu'il faut, n'eſt-il pas vrai ?

FRANVILLE.

Oui, c'eſt la meſure tout juſte.

LE SOUFLLUR.

Pour mes jambes, je n'ai rien à vous en dire non plus ; que vous importe en effet, qu'elles ſoient droites ou cagneuſes, arquées ou bancales ? toute la beſogne d'un Soufleur ſe fait aſſis.

FRANVILLE.

Vous avez raiſon.

LE SOUFLEUR, *grimaçant.*

Je ne ſais pas, Monſieur, ſi vous trouvez ma figure bien revenante ?

FRANVILLE.

Mais elle n'eſt pas mal.

LE SOUFLEUR.

Eh bien, tout ça ne fait encore rien à la choſe.

Quand je ſerai là, moi, *(montrant le trou)*, le Public ne verra mon viſage que par derriere.

FRANVILLE, *à part.*

Il n'y perdra pas.

LE SOUFLEUR.

Toute l'explication que j'ai à vous donner ſe reduit donc à trois points. L'intelligence, l'œil & la voix.—Pour l'intelligence, la modeſtie m'empêche de vous dire là-deſſus tout ce qui en eſt. J'ai un principe moy ; c'eſt qu'il ne faut jamais ſe vanter en face de ſoi-même, ſans quoi faut rougir ; & il y a des gens que ça embaraſſe.——Mais pour le regard, ah ! perſonne ne l'a plus vif que moi pour lire d'un coup d'œil deux vers à la fois. Et de mes deux yeux, tandis que l'un ne perd pas de vue le livre, l'autre continuellement fixé ſur l'Acteur, obſerve ſon maintien, devine ſon embarras, & prévient ſon ſilence.

FRANVILLE, *à part.*

Le beau portait ! Il me ſemble voir un colimaçon à la découverte, un œil à droite & l'autre à gauche.

LE SOUFLEUR.

Pour la voix, comme je vous dis, je ne l'ai pas impoſante dans le haut ; mais elle eſt moëlleuſe dans le médium, & par le méchaniſme adroit de l'articulation, faiſant une porte-voix de mes lêvres, perſonne ne parle bas plus intelligiblement que moi. Souvent même dans ces moments où la ſcène ſe paſſe au fond du Théâtre, l'Acteur emporté par la paſſion, ou trop éloigné de moi pour m'entendre, a reconnu ſon vers au ſeul mouvement de mes lévres.

FRANVILLE.

Tubleu ! c'eſt tirer le talent à l'alambic.

LE SOUFLEUR.

Il y auroit encor un détail à vous faire ſur la main. Le Souſleur, ordinairement, copie les répertoires ; eſt-il vrai ? Je ne vous dis rien de mon écriture ; mais tenez, en voilà un échantillon ; vous avez des yeux, je m'en raporte—*(il lui montre un papier.)* Vous ne voyez que de la commune au moins, l'écriture de tous les jours, mais nous avons la moulée pour les grandes occaſions, & le trait pour les coups d'éclat ; à préſent, Monſieur, décidez-vous.

FRANVILLE.

Monſieur, ſi vos talens répondent à l'idée que vous m'en donnez, je ſerai charmé de vous avoir ; mais permettez-moi de vous eſſayer auparavant : ſitôt que ma Troupe ſera aſſemblée nous commencerons des répétitions, & là vous ſerez à même de vous faire connoître. Voici un billet d'entrée avec lequel les portes du Théâtre vous ſeront ouvertes.

LE SOUFLEUR.

Eh ! bien ; je ne manquerai pas de m'y préſenter, en attendant, je ſuis bien votre ſerviteur, Monſieur ; j'ai l'honneur de vous ſaluer, je vous ſouhaite bien le bon jour, Monſieur. *(Il s'en va.)*

SCENE III.

FRANVILLE, *ſeul.*

VOILA un plaiſant Monſieur ! s'il ſouffle comme il parle, cela doit être intéreſſant ; voyons mes autres lettres. *(Il va ſe mettre à ſon bureau.)*

SCENE IV.

FRANVILLE, *assis*, LE VALET *Allemand.*

LE VALET, *à part, du haut du Théâtre, en voix ordinaire.*

VOYONS s'il me reconnoîtra.—Ah ! Monsieur le Directeur, vous voulez essayer les gens !—Oh bien, je vais de mon côté essayer un peu votre patience.

FRANVILLE *se retournant, l'apperçoit.*
Qui est là ?

LE VALET, *en baragouin.*
Serfiteur, Monsir.

FRANVILLE.
Que demandez-vous, l'ami ?

LE VALET.
Monsir, l'y être un petit lettre.

FRANVILLE.
Donnez. *(Il lit.)*

" Monsieur, avec l'envie que j'ai de jouer la " Comédie, si la nature m'avoit gratifié de six " pieds de hauteur & de poumons à la Romaine, je " me serois jetté à corps perdu dans les Tirans ou " dans les Héros, & je choisirois un autre champ " que votre Théâtre pour développer mes talens, " mais je suis à peu près de la taille d'un bel " épis de bled de Turquie, & ma tige n'a gue- " res que cinq pieds au-dessus de la terre, cela

" me détermine pour les rolles comiques, & je " vous offre ma médiocrité ; j'ai d'ailleurs un aſ- " ſortiment de bonne volonté, d'intelligence & " de mémoire ; avec un fond de gaieté & une ex- " trême envie de rire aux dépens de qui il ap- " partiendra. Comme je ſais que vous n'aimez " pas à acheter chat en poche, je vous préviens " que je vous mettrai à même de m'eſſayer avant " de conclure, & ſi ma petite proviſion peut vous " convenir, nous paſſerons un bail enſemble. " J'ai l'honneur, &c.

Du moins il a de la conſcience celui-là, je ſuis curieux de connoître l'écrivain. *(au Valet.)* Mon ami, dites à votre maître que s'il veut me faire le plaiſir de me venir voir, nous nous arrangerons enſemble.

(Le Valet le regarde ſans lui répondre.)

FRANVILLE.

Entendez-vous, mon enfant ?

LE VALET.

Monſir, il parle pour moi ?

FRANVILLE.

Oui, je vous prie de dire à celui qui vous envoie qu'il vienne me voir—mais dites-moi que fait-il ce Monſieur là ?

LE VALET.

Monſir, javre apporté un lettre, chattendre un réponſe.

FRANVILLE.

Eh ! bien, je vous l'ai faite.

LE VALET.

Monſir, ché temante pardone, ché n'ententre pas.

FRANVILLE.

Je vous demande à préſent qui eſt celui qui vous envoie ; ce qu'il fait ?

LE VALET.

Monſir, excuſez-moi, ché n'ententre pas.

FRANVILLE.

Vous n'entendez-pas. Cela eſt pourtant clair ; je ne ſaurois m'expliquer mieux.——Je vous demande quel eſt ſon état, ſa profeſſion.

LE VALET.

Ecrire, Monſir, écrire.

FRANVILLE.

Ah ! il écrit.——Eſt-ce un homme de lettres ? eſt-ce un Commis, un Secrétaire.

LE VALET.

Ecrire, Monſir, écrire.

FRANVILLE.

Eh non, ce n'eſt plus cela que je vous demande ; *(à part)* il ne comprend rien, j'aurai plutôt fait de le renvoyer ; *(haut)* allez dire à votre maître qu'il vienne me voir, nous cauſerons enſemble.

LE VALET, *avec impatience.*

Mais, Monſir, eſt-ce que fous n'ententre pas auſſi, chattendre ein réponſe depuis trois heures.

FRANVILLE, *de même.*

Mais, morbleu, eſt-ce que vous êtes ivre ? Voilà vingt fois que je vous la répète.

LE VALET.

Ecrire fous, Monſir.

FRANVILLE.

Mais, je n'ai rien à lui écrire, dites-lui cela. *(La valet impatienté s'aſſied ſans répondre.)* Ah ! parbleu celui-là eſt réjouiſſant ! Vous êtes familier l'ami.

LE VALET.

Ecrire fous, encore ein coup, écrire, ché n'entendre pas.

FRANVILLE.

Où diable a-t-on déterré un pareil commiſſionnaire ? Comment vous ne comprenez-pas ce que je vous dis ?

LE VALET.

Tarteiſle ! fous l'y être fou donc ? quand je dire ché n'ententre pas ; ententre-fous, ou n'ententre pas encore, écrire.

FRANVILLE.

Peſte ſoit de l'animal ! Je crois, Dieu me pardonne, qu'il eſt ſourd, *(il lui crie à l'oreille.)* eſt-ce que vous êtes ſourd.

LE VALET.

Ah gouth ! ah gouth ! ïa ſourd.

FRANVILLE.

Le diable l'emporte ! Il y a deux heures que je me caſſe la tête là bien à propos ! écrire, je comprens actuellement.——*(Il lui fait ſigne.)* Attendez un inſtant.

LE VALET.

Ya, ya, écrire fous, écrire.

FRANVILLE *(lui donne le billet qu'il vient d'écrire.)*

Allez, Monſieur écrire, allez.

LE VALET *(va & revient ſur ſes pas.)*

Monſir.

FRANVILLE.

Eh bien ! quoi ? que faut-il ? encore écrire ?

LE VALET.

Fous faire la Comédie.

FRANVILLE, *(à part.)*

Que veut-il dire ?

LE VALET.

Ché auſſi capable pour faire. Quand fous il donne moi beaucoup l'archent, ché vas chouer pon, beaucoup, pon.

FRANVILLE.

Comment ! mais je crois qu'il parle de jouer la comédie.

LE VALET.

Ecrire fous, ché n'entens pas.

FRANVILLE, *(le pouſſe dehors.)*

Va-t-en au diable avec tes écritures.

LE VALET *(revenant.)*

Monſir, je ſonne fort pien du cor.

FRANVILLE *(le pouſſant.)*

Va-t-en, va-t-en.

LE VALET *(revenant.)*

Je connois fort peaucoup la flute.

FRANVILLE.

Eh morbleu, t'en iras-tu ?

LE VALET *(à la porte.)*

Ecrire, Monſir, écrire.

FRANVILLE *(le mettant dehors.)*

Oui, oui, je vais t'écrire la porte ſur le nez.

SCENE V.

FRANVILLE, *ſeul.*

PARBLEU, voila une belle acquiſition à faire, & une jolie converſation que je viens d'avoir !

Mais je ne reviens pas de ma ſimplicité. Voilà deux heures que je ne m'apperçois pas que cet animal eſt ſourd, & je veux lui faire entendre raiſon ; ſi je juge du Maître par le Valet, cela ne m'en donne pas grande idée.

SCENE VI.

FRANVILLE, LE BEAU LEANDRE.

LEANDRE.

MONSIEUR, c'eſt pour avoir l'honneur de vous ſouhaiter le bon jour.

FRANVILLE.

Je vous ſalue, Monſieur, peut-on ſavoir ce qui vous amene.

LEANDRE.

Monſieur, je ſuis tun jeune homme dont auquel vous pouvez faire tout ce qui dépendra de moi.

FRANVILLE.

Je ne comprens pas trop ce que vous me faites l'honneur de me dire.

LEANDRE.

Je vais tentrer zavec vous ten pour-parler, Monſieur. J'ai t'eu une inducation proportionnée ta ma naiſſance, qu'eſt très honnête, étant le fils d'un pere qu'eſt zun bourgeois t'honoré dans Paris ; mais, comme vous ſavez, Monſieur, un jeune homme ne peut pas demeurer comme un cul de plomb zen une boutique, c'eſt ce qui fait que je me ſuis t'in-

formé de vous, comme par lequel nous pouvons faire un arrengement zenſemble.

FRANVILLE.

Mais quelle ſeroit votre intention ?

LEANDRE.

Monſieur, mon intention ça dépend de vous. Je n'ai pas d'intention moi.—Quand je dis je n'en ai pas, c'eſt-à-dire, ſi fait. J'en ai bien tune, mais elle eſt ſubordonnée za la vôtre.

FRANVILLE.

Eſt ce que vous auriez envie de jouer la Comédie ?

LEANDRE.

Monſieur, c'eſt poſitivement zen cette qualité que je viens ta vous.

FRANVILLE.

Monſieur, la Comédie eſt un art bien difficile.

LEANDRE.

Je n'en ignore pas, la Comédie c'eſt une choſe très-difficile.——Quand je dis difficile, c'eſt-à-dire, il n'y a rien de ſi aiſé, il ne faut que de l'interligence pour ça.

FRANVILLE.

De l'interligence, oh ! il me paroît que vous n'en manquez-pas ; avez-vous déjà joué quelque fois ?

LEANDRE.

Non, Monſieur, jamais.——Quand je dis jamais ; c'eſt-à-dire, ſi fait.——Je me ſuis eſſay-devant zune glace qui eſt dans la chambre de mon pere.

FRANVILLE.

La peſte, vous êtes fort avancé ! vous ſavez ſans doute des rôles.

LEANDRE.

Oh ! pour ça, oui, beaucoup.———Quand je dis beaucoup, c'eſt-à-dire, non, je n'en ſais pas, mais c'eſt égal, il ne faut que de la mémoire pour ça.

FRANVILLE.

Oh bien ! moi, je vous conſeille de ne pas prendre cet état là.

LEANDRE.

A cauſe de pourquoi t'eſt-ce ?

FRANVILLE.

Mais pour bien des raiſons.

LEANDRE.

Encore, dites-moi zen tune, Monſieur.

FRANVILLE *(en appuiant.)*

Eh ! mais, par exemple, en voilà tune très-forte.

LEANDRE.

Zen quoi donc, Monſieur ?

FRANVILLE.

Eh ! parbleu, zen tout.—La premiere choſe que l'on exige au Théâtre, c'eſt de parler correctement le François—& franchement—vous me paroiſſez avoir un certain accent.—

LEANDRE.

C'eſt zun rien ça, Monſieur, je m'en vas vous dire d'où c'que ç'a provient ; j'ai tun peu fréquenté ſur le Boulevard du Temple, où ce que j'ai entendu jouer la parade avec attention, & j'en ai contracté zune habitude d'appuyer p't'être un peu trop d'ſus la prononciation. Mais avec un peu de négligence, Monſieur, je me remettrai zau niveau de tout le monde.

FRANVILLE

C'eſt plus difficile que vous ne penſez, d'ailleurs

vous ne ſavez aucune rôle, & vous ne pourriez pas m'être utile.

LEANDRE.

Monſieur, pardon, excuſe. Quand je dis je ne ſais taucun rôle, c'eſt-à-dire ſi fait, j'en ſais bien, mais ce ſont des petites comédies toutes entieres, & ſi vous voulez je vas tavoir l'honneur de vous en jouer tune à moi tout ſeul.

FRANVILLE.

A vous tout ſeul ! cela doit être curieux.

LEANDRE.

Monſieur, je m'en fais fort.

FRANVILLE *(à part.)*

Il n'eſt qu'onze heures ; je n'ai rien à faire juſqu'à midi, amuſons-nous de ſon extravagance. *(haut.)* Allons, Monſieur, je vous écoute. *(Il s'aſſied.)*

LEANDRE.

Eh bien ! Monſieur, voilà que je m'y mets, zil eſt bon de vous figurer qu'il y a tune priſon deſſus l'Théâtre, voilà juſtement zune table & des chaiſes.——Je ſuis tun Militaire dont auquel ſa maîtreſſe lui a faite zune infidélité ; au fort de ma colere j'ai déſalté : la Marichauſſée m'a ratrapé, je ſuis tenfermé. Je commence la piece par un monologue à moi tout ſeul. C'eſt moi qui parle.

Enfin je ſuis ten cage——

Ici, je prens une groſſe voix pour faire le Soldat, parce que c'eſt le zéros de la piece.

FRANVILLE.

C'eſt bien penſé.

LEANDRE *(déclame ridiculement.)*

Enfin je ſuis ten cage ! ô perfide maîtreſſe !
C'eſt pour votre inutile & cruelle Ducheſſe
Que votre amant, bientôt, perdra le goût du pain !

A préſent, Monſieur, la fille entre dans la priſon. Le monologue devient à deux. Elle s'écrie.

Ah ! cher zamant, hélas !

Vous voyez, Monſieur, que je prens ma voix dans le clair. C'eſt pour imiter la fille.

FRANVILLE.

C'eſt fort bien, Monſieur.

LEANDRE.

Le Soldat lui répond d'un air ſévere.

Que cherchez-vous ici ?
Venez-vous près de moi faire le bon apôtre ?
Allez, jamais mon œil ne reverra le vôtre.

La fille lui dit zà ça.

Mon ami, c'eſt mon ch'pere.

Mais le Soldat lui répond tout net.

Votre ch'pere eſt un ſot, & vous tune.——Suffit.

La fille qui commence à ſe piquer, lui dit.

Mais calmez-vous tun peu,
Je ne ſuis point mariée, & ce n'étoit qu'un jeu.

Le ſoldat tombe des nues.

Qu'un jeu ? ah ! malheureux !

Il ſe jette la tête & les deux mains ſur la table en appuyant bien fort, pus il fait du bruit en cognant, & pus le coup de théâtre eſt frapant.

FRANVILLE.

Je le crois.

LEANDRE.

Ici, Monſieur, le pere entre, le monologue continue toujours, mais il devient à trois perſonnes.

FRANVILLE.

Fort bien.

LEANDRE.

Je prens une voix caſſée pour le pere, parce que c'eſt z'un invalide.—*(Il déclame en tremblant.)*

Mon ami, pour te voir j'ai dans le voiſinage
Viſité les bouchons, couru tout le village.
Enfin je viens ticy ſans trop ſavoir pourquoi ;
Mais je ſuis enchanté d'abord que je t'y voi.

Pas du tout, Monſieur, v'là que pour découvrir le pot au noir, la fille qui étoit ſortie, rentre en criant :

Ah ! ciel ! tout eſt pérdu ! papa, c'eſt pour quatre heures

Le pere demande.

Eh quoi, qu'a-t-il donc fait ?

La tante qui eſt venu là auſſi, répond :

C'eſt qu'il a défalté.

La pere qu'eſt pus futé qu'eux tous, dit :

Si j'avois le nez fin, je m'en ferois douté.

Sa tante qui fond en larmes, lui dit :

Pour la derniere fois, embraſſe donc ta tante, mon enfant. *(Elle tombe ſur lui.)* LE PERE. Mon ami. *(Il tombe ſur lui.)* LA FILLE. Cher zamant. *(Elle tombe ſur lui.)* LE SOLDAT. Chere zamante. *(Il tombe ſur elle.)*

Et les voilà tous quatre en attitude dans les bras des uns des autres, ce qui forme un tableau ſuperbe ; alors les grenadiers paroiſſent, & l'on entend. Poun.

FRANVILLE.

Qu'eſt-ce que cela ?

LEANDRE.

Cà, Monſieur ? c'eſt l'intérêt de la piece ! c'eſt le tambour. Poun. Au ſecond coup, l'amant revient à lui, & dit à la fille.

Adieu, ſéparons nous, car voici le moment
Qui doit de cette piéce hâter le dénouement ;
Reçois cette embraſſade, & s'il faut que je meure,
Crois-moi, mourir n'eſt rien, c'eſt notre derniere heure.

Là-deſſus la fille s'évanouit comme de raiſon, ainſi que tout le monde ; alors les grenadiers emmenent le ſoldat, il monte l'eſcalier de bois en ſe retournant trois fois, joignant les mains au ciel, comme pour dire, tout eſt dit. Il s'en va avec un grand courage.——Sitôt qu'il eſt parti, l'invalide ſe releve, & dit aux autres.

Défévanouiſſons-nous & courons ſur la place,
Car je viens de rêver qu'il obtiendroit ſa grace.

Et ils partent, tout de ſuite la toile ſe leve, le ſoldat vient d'avoir ſa grace, il eſt entouré du peuple, la fille les pouſſe à droite & à gauche ; où eſt-il, où ſont-ils ?

Rangez-vous, rendez-moi mon amant,
Que je l'embraſſe en cet heureux moment.

Ici, Monſieur, v'là le coup de Théâtre, le ſoldat la reçoit dans ſes bras, & leur dit à tous avec dignité.

Vous m'aviez fait zun tour qui paſſoit raillerie,
Et moi j'avois mal pris votre plaiſanterie,
Ca prouve, mes enfans, que dans ce jeu fatal
Nous avons t'eu tous plus de peur que de mal.

Voilà, Monſieur, de quoi zy retourne, & la piece eſt finie.

FRANVILLE.

Monſieur, je vous fais mon compliment, & voici une ſcène qui me donne de vous la meilleure idée.

LEANDRE.

Eh ben, Monſieur, nous n'avons qu'à faire un petit arrangement zenſemble.

FRANVILLE, *(à part.)*

Je veux m'en amuſer encore. *(haut.)* Monſieur, je ne puis rien conclure pour le moment. J'attens mon aſſocié, & ſi vous voulez me faire le plaiſir de reſter à dîner avec nous, nous parlerons d'affaires ; il ſera charmé de vous entendre.

LEANDRE.

Eh ! ben, Monſieur, avec plaiſir, j'ai z'une petite affaire ici près, j'y vas faire un petit tour & je reviendrai.

FRANVILLE, *le retenant.*

Oh, non, je vous en prie, ne ſortez pas, nous allons nous mettre à table ; en attendant, voici un cabinet qui donne ſur la rue, entrez-y pour vous diſſiper ; ſi vous voulez lire, il y a des Comédies.

LEANDRE, *entrant dans le cabinet.*

Ah, volontiers, Monſieur, je ſuis taffectionné à la lecture.

FRANVILLE *lui parlant de deſſus le Théâtre.*

La bibliotheque eſt à droite, voyez-vous.

LEANDRE, *dedans le cabinet.*

Oui, Monſieur, j'ai tun livre en main.

FRANVILLE.

Si vous voulez répéter quelques ſcènes, il y a une glace auſſi.

LEANDRE, *du cabinet.*

Oui, Monſieur, j'en ai déjà reu l'intention.

FRANVILLE.

Si cependant vous aviez quelques beſoins dehors, il y a une porte qui s'ouvre ſur la rue.

LEANDRE.

Je vous remercie, Monſieur, me voilà t'avec un livre, & je vous prie de ne plus penſer za moi.

FRANVILLE.

Bon, bon, amuſez-vous.——Nous allons bien rire à ſes dépens—mais j'entens quelqu'un, c'eſt ſans doute mon aſſocié. Il ne ſauroit venir plus à propos.

SCENE VI.

Monſieur POINTU, FRANVILLE.

POINTU, *yvre.*

VOTRE ſerviteur de tout mon cœur.

FRANVILLE, *à part.*

Quelle diable de viſite eſt cela? Que voulez-vous, Monſieur?

POINTU.

Mon cher Monſieur, vous voyez un homme accablé d'affliction.

FRANVILLE *à part.*

Il y paroît.

POINTU.

Il m'eſt impoſſible de porter.

FRANVILLE, *à part.*

Tout le vin qu'il a bu.

POINTU.

De porter le quart de mes chagrins. J'ai perdu.——

FRANVILLE, *à part.*

La raiſon.

POINTU.

J'ai perdu la gaieté——& je ſuccombe ſous le poids de——

FRANVILLE, *à part.*

Sous le poids de l'ivrognerie.

POINTU.

Sous le poids de ma douleur.

FRANVILLE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur ?

POINTU.

Monſieur, j'ai des chagrins domeſtiques. J'ai une ſervante qui me vole.

FRANVILLE.

Il faut la mettre à la porte.

POINTU.

Ce n'eſt rien que cela, Monſieur ; j'ai une femme qui eſt mon tourment ; quand elle étoit jeune elle me faiſoit, *(hoquet.)* elle me faiſoit enrager, mais j'en venois à bout parce que j'étois jeune auſſi ; à préſent qu'elle eſt vieille, elle ne peut plus, *(hoquet.)* elle ne peut plus me ſouffrir elle me reproche tout. Je n'ai qu'une conſolation, c'eſt de boire un petit coup de tems en tems, avec modération ; cependant il n'y paroît jamais. Eh bien ! Monſieur, je ne ſais pas comment diable elle fait ſon compte. Je ne peux pas avaller un verre de vin qu'elle ne s'en apperçoive auſſi-tôt.

FRANVILLE.

Elle eſt donc bien maligne ?

POINTU.

Oh ! c'eſt un démon.——Tenez, Monſieur, par exemple, aujourd'hui, on ne ſe douteroit pas que j'aie bu. Eh bien ! croiriez-vous, je n'ôſe pas rentrer à la maiſon. Si tôt qu'elle va me ſentir ſeulement, elle va me faire un ſabat d'enragé, & cependant je n'ai pas l'haleine chargée du tout,——tenez, voyez plutôt. *(Il lui fait un hoquet ſur le nez.)*

FRANVILLE.

Pouah ! retirez vous donc, Monſieur.

POINTU.

Non, c'eſt pour vous faire ſentir——

FRANVILLE.

Oh ! parbleu, je le ſens de reſte.

POINTU.

Ce n'eſt rien que tout cela, Monſieur, ça n'attaque que le tempéramment ça—mais ce que je vas vous dire attaque l'honneur.

FRANVILLE.

Ceci devient ſérieux, Monſieur, il y a de l'indiſcrétion à conter ainſi des affaires de cette conſéquence à des gens qu'on ne connoît pas, & je vous prie de me diſpenſer de vous écouter.

POINTU.

Pardonnez-moi, Monſieur, la choſe peut vous regarder, & je vous prie en grace de m'entendre.

FRANVILLE.

Eh bien ! Monſieur, parlez donc.

POINTU.

Primo d'abord, Monſieur, il vous faut ſavoir

que je ſuis Bourgeois de Paris, établi depuis trente ans à la Butte S. Roch ; j'ai paſſé tous les grades de ma profeſſion, & maintenant je ſuis Sindyc de ma Communauté ; voilà qui met une famille dans une belle paſſe. Eh bien ! Monſieur, j'ai un fils qui eſt un mauvais ſujet, un vaurien, Monſieur.

FRANVILLE.

Voilà qui eſt facheux.

POINTU.

Croiriez-vous, Monſieur, que ce miſérable-là, qui eſt en état d'aller à tout, n'a jamais voulu apprendre de métier. Il s'eſt mis dans la tête d'étudier pour jouer la parade ; il va par les rues avec un habit tout galonné, & il ſe fait appeller le beau Léandre, plutôt que de ſe nommer comme ſon pere Euſtache Pointu. Cà ne crie-t-il pas vengeance ?

FRANVILLE.

Il a tort. Comment, Monſieur, vous êtes le pere d'un jeunne homme qui porte un habit.—

POINTU.

Oui, mon cher Monſieur, je ſuis ſon propre pere.

FRANVILLE.

Effectivement, je vous regardois, & je vous trouvois un air de reſſemblance.

POINTU.

C'eſt bien naturel.—Tenez, mon cher ami, dans tout ça je vous regarde comme mon ſauveur. J'ai dans la tête un projet pour punir ce coquin-là, pour me venger de ſa mere, & pour me contenter moi ſans qu'on ait rien à me reprocher.

FRANVILLE.

Eh ! comment cela :

POINTU.

Mon ami, mon fils veut ſe deſhonorer, je l'abandonne à ſon malheureux ſort ; ma femme me dit tous les jours de quitter la maiſon, je n'y remettrai pas le pied. Vous êtes Directeur de Comédie, vous, eh bien ! vous n'avez qu'à m'engager.

FRANVILLE.

Vous engager ! ah ! parbleu, en voilà une bonne ! pour jouer les ivrognes donc ?

POINTU.

Pourquoi pas ? c'eſt un excellent marché pour vous, j'ai du naturel d'abord ; je n'aurai pas d'étude à faire, & je vous promets d'être toujours dans le caractère de mon rôle, qu'en dites-vous ? mon cher ami, répondez-moi.

FRANVILLE, *(à part.)*

Il me vient une idée. Je veux le mettre tête à tête avec ſon fils, & jouir un peu de leur ſurpriſe.

POINTU.

Eh bien ! mon ami, répondez donc.

FRANVILLE.

Monſieur, nous pourrons nous accorder, mais j'attens ici quelqu'un, faites-moi l'amitié de reſter à dîner avec moi. Paſſez un inſtant dans ce cabinet, je vais vous y rejoindre ; & nous parlerons à notre aiſe.

POINTU.

Eh bien ! mon ami, ne vous gênez-pas. Je vais vous attendre. *(Il entre.)*

FRANVILLE, *à part.*

Il ne s'attend pas à la rencontre : écoutons.

SCENE VII.

FRANVILLE *ſeul, ſur le Théâtre.*

(On entend l'autre qui parle avec différentes voix.)

EN DEDANS.

EH ! quoi, c'eſt vous, mon pere.—Comment, coquin, te voilà ici.——Eſt-ce que vous connoiſſez Monſieur le Directeur ?—Miſérable ! n'as tu pas de honte ?—Mais mon pere.—Tais-toi, tu es un gueux, un mauvais ſujet.

FRANVILLE.

Je rirois bien s'il alloit lui donner une petite correction paternelle.

EN DEDANS.

Mais, mon pere, quand zon a tune inclination.—Coquin, ſi tu me parles encore de cela je te deſhérite.

FRANVILLE.

Ah ! parbleu, je ſerois curieux de ſavoir lequel eſt le plus fou des deux. Si le fils ſavoit la propoſition que le pere m'a faite, cela lui fourniroit la réplique.—Si mon Aſſocié pouvoit venir ! Mais, quelle eſt cette Dame ?

SCENE VIII.

MADAME POINTU, *begue*, FRANVILLE.

FRANVILLE.

MADAME, puis-je vous être bon à quelque choſe ?

Madame POINTU, *en colere.*

Né, né, né, n'êtes-vous pas Mon, monſieur F. F. Fr. Franville ?

FRANVILLE.

Franville, Madame, pour vous obeir.

Madame POINTU.

Fr, Fr, Franville, oui, ju, ju, juſtement ; j'en, j'en, j'embraſſe vos genoux.

FRANVILLE.

Eh ! Madame, que faites-vous ?

Madame POINTU.

Je me fi, fie à vos bontés.

FRANVILLE.

Que voulez-vous, Madame ?

Madame POINTU.

Je veux vous faire pi, pi, pi, pitié.

FRANVILLE.

Mais, levez-vous, Madame, & parlez.

Madame POINTU.

Non, il faut que je me ſoulage en pleurant à vos pieds. Ah, ah, ah, ah. (*Elle pleure.*)

FRANVILLE.

Ah ! voilà un autre genre de folie.

Madame POINTU.

Ah ! Monſieur, je ſuis pleine de ca, ca, calamités & de cha, chagrins.

FRANVILLE.

Eh ! que puis-je faire pour vous ?

Madame POINTU, *ſe relevant.*

Ah ! Monſieur, vous avez des pou pouvoirs ſuffiſans pour eſſuyer mes mes larmes.

FRANVILLE.

Eh, comment, Madame.

Madame POINTU.

En faiſant ca cas de mes prieres, il faut me rendre le congé de mon fils.

FRANVILLE.

De votre fils ?

Madame POINTU.

Oui, vous êtes ſon ca ca capitaine.

FRANVILLE.

Moi, Madame ?

Madame POINTU.

Oui, Monſieur, vous f. f. faites ſemblant de ne pas m'entendre, mais je ſais tout. Voilà la lettre que vous venez de lui écrire.

FRANVILLE *prend la lettre, & lit haut.*

" Monſieur, je ne puis terminer avec vous ſans " vous connoître, ainſi faites-moi l'amitié de paſ- " ſer chez moi demain, & ſi vous pouvez me " convenir, je vous ferai votre engagement."

Mais c'eſt la lettre que j'ai donnée à ce valet Allemand, à ce ſourd.

Madame POINTU.

Oui Monſieur c'eſt pour mon fils.

FRANVILLE.

Ah ! je ſoupçonne quelque choſe. Votre fils, n'eſt-ce pas un jeune homme qui porte un habit couleur de roſe, galonné en argent ?

Madame POINTU.

Juſtement, Monſieur, un gen gen gentil garçon, qui me reſſemble un peu.

FRANVILLE.

C'eſt cela. Et n'avez vous pas un mari qui—

Madame POINTU.

Ah ! Monſieur, mon mari eſt un co co coquin, qui boit toute la journée, & qui tous les ſoirs fait ca ca carillon dans la maiſon.

FRANVILLE.

Ah ! parbleu ! nous y voilà. Vous êtes donc Madame Pointu ?

Madame POINTU.

Hélas oui, Monſieur, depuis que Monſieur Pointu m'a fait prendre ce vilain nom là.

FRANVILLE.

Ecoutez, Madame, êtes-vous curieuſe de voir tout-à-l'heure Monſieur Pointu le pere, & Monſieur Pointu le fils ?

Madame POINTU.

Ah ! Monſieur, je leur arracherois les yeux.

FRANVILLE.

Eh bien, Madame, donnez-vous la peine d'entrer dans ce cabinet, vous ne tarderez pas à les voir.

Madame POINTU.

De de tout mon cœur. Mais êtes-vous sûr

qu'ils ne tarderont pas ? Il y a quelqu'un de mes parens qui m'attend à la porte en ca ca caroſſe.

FRANVILLE.

Vous allez les voir à l'inſtant, entrez ſeulement.

SCENE IX.

FRANVILLE *ſeul ſur le Théâtre. On entend pluſieurs voix dans le cabinet.*

Madame POINTU.

COMMENT ! ca ca canailles, vous voilà donc !

POINTU.

Allons, Madame Pointu, de la douceur, qu'eſt-ce que vous venez faire ici ?

LEANDRE.

Comment, ma mere, vous venez ici toute ſeule.

FRANVILLE.

Je crois que l'entrevue va devenir piquante, il n'y manque plus que le valet Allemand.

POINTU.

Ah ! Monſieur le vaurien, je te ferai engager à Saint-Lazare.

Madame POINTU.

Et toi vilain yvrogne.——

POINTU.

Parbleu, ma femme, il faut que vous ayez bien peu de raiſon ! a peine ſi j'ai mouillé mes levres d'aujourd'hui.

LEANDRE.

Mais mon pere après tout.—

POINTU.

Taiſez-vous, vous êtes un drôle.

LEANDRE.

Mais ma mere.—

Madame POINTU.

Ah ! co co coquin, tu me perds le reſpect ? Attens, attens. *(Elle frappe avec la bequille.)*—Ahi, ahi, ahi.—

POINTU.

Allons, ma femme, ça paſſe raillerie.—Tiens, tiens, tu en auras.—Ahi, ahi !

FRANVILLE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah. Parbleu, voilà une excellente matinée pour moi. Si ce pauvre Monſieur de la Rime étoit ici, il me feroit de cela une Comédie tout entiere. Ah, ah, ah.

SCENE X.

FRANVILLE, L'ABBE'.

L'ABBE'.

MONSIEUR, je vous baiſe les mains.

FRANVILLE.

Monſieur, qui a-t-il pour votre ſervice ?

L'ABBE', *d'un ton précieux.*

Monſieur, je ſuis venu avec une de mes parentes qui avoit à vous parler pour affaire, & je l'attens à la porte depuis aſſez longtems.

FRANVILLE.

Ah ! vous demandez Madame Pointu, ſans doute ?

L'ABBE'.

Oui, Monſieur, elle m'a dit que vous aviez engagé ſon fils, & je viens joindre mes prieres aux ſiennes, pour obtenir de vous ſon congé.

FRANVILLE.

Monſieur, Madame Pointu s'eſt trompée, je ne ſuis point militaire, je ſuis Directeur de Comédie, & Monſieur ſon fils n'eſt point engagé.

L'ABBE'.

Ah ! Monſieur eſt Directeur de Comedie ?

FRANVILLE.

Oui, Monſieur.

L'ABBE'.

C'eſt une belle choſe que la Comédie, & pour laquelle il faut bien des talens. Par exemple, Monſieur, c'eſt un de mes goûts dominants.

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, vous aimez la Comédie ?

L'ABBE'.

Oui, Monſieur, je l'idolâtre, & depuis très longtems j'en ai fait une étude particuliere.

FRANVILLE.

Dans quel genre, Monſieur, eſt-ce pour la jouer vous-même, ou pour compoſer des Piéces ?

L'ABBE'.

Monſieur, j'aurois beaucoup aimé à la jouer moi-même, mais j'ai les paſſions ſi fortes & la poitrine ſi délicate, qu'elle n'auroit jamais pu ſuffire à la vivacité de mes expreſſions. J'aurois pu de même m'adonner à la compoſition, mais malheureuſement je viens trop tard. Je trouve dans Moliere & dans Corneille à peu près ce que je penſe tous les jours, & je ne peux pas écrire.

Nos eſprits étant formés ſur le même modèle, je reſſemblerois néceſſairement.

FRANVILLE.

Voilà qui eſt fâcheux, le public y perd beaucoup.

L'ABBE'.

Sans doute. Mais pour le dédommager & pour avoir en même-tems le mérite de la nouveauté, j'ai donné dans un genre ſur lequel perſonne n'a encore travaillé.

FRANVILLE.

Lequel donc, Monſieur !

L'ABBE'.

C'eſt celui des ſpectacles à la muette, c'eſt pour pouvoir exprimer toutes les paſſions ſans paroles. Oui, Monſieur, après de longues recherches ſur le jeu des meilleurs Acteurs de la Capitale & des Provinces, je viens de compoſer un traité complet ſur la pantomime, & je vais le propoſer par ſouſcription à tous les Directeurs.

FRANVILLE.

Cela doit faire un ouvrage fort curieux.

L'ABBE'.

Je vous en répons ; ſi vous voulez, je vous en réſerverai quelques exemplaires.

FRANVILLE.

Vous me ferez le plus grand plaiſir, & ſi je ne craignois d'abuſer de votre complaiſance, je vous prierois de m'en donner d'avance une petite idée.

L'ABBE'.

Très volontiers, Monſieur ; nous n'aurions pas le tems d'entrer dans le détail des préceptes, mais je vais vous donner quelques exemples qui vous rendront les effets plus ſenſibles. Souvenez-

vous qu'il n'y a pas de paroles dans ce ſpectacle là, & qu'il faut y ſuppléer par les attitudes.

FRANVILLE.

J'y ſuis, Monſieur, j'y ſuis.

L'ABBE'.

Figurez-vous donc, Monſieur, deux armées en préſence, les deux chefs en tête de leurs troupes, & exprimez-moi le premier mouvement d'indignation qui ſe paſſe entre eux. C'eſt le défi d'Achile, Monſieur ; voyez-le.

Portez votre jambe en arriere, mettez vivement vos deux poings dans la poche gauche, & tournez la tête à droite avec un œil farouche. Le voici.

(Il fait le geſte.)

Ils ſe battent, Monſieur, l'un des deux chefs eſt déſarmé par l'autre ; exprimez-moi ſon déſeſpoir ?

Frapez un grand coup de poing de la main droite ſur le cœur, couvrez-vous le front de la main gauche, renverſez la tête en arriere les yeux fermés, & reſſerrez les épaules en avant. Le voilà. *(Il fait le geſte.)*

A ce mouvement là, Monſieur, ſon caſque eſt tombé, ſa tête ſe découvre, & ſon vainqueur le reconnoît. C'eſt ſa maitreſſe, c'eſt ſon pere, ſon fils, tout ce que l'on voudra. Jugez du grand étonnement. Le voici, Monſieur.

Renverſez-vous & ployez ſur la partie gauche, tendez les deux mains en avant, & reſtez la bouche ouverte. *(Il fait le geſte.)*

Eh ! quoi, c'eſt vous.

L'autre qui le reconnoît alors, lui pardonne ſa victoire, & exprime l'amour, la tendreſſe qui étouffe la rancune ; & le voici.

Portez les deux mains ſur votre cœur, hauſſez les épaules, balancez vivement la tête, élancez-vous en l'air en détachant les mains, & reſtez ſur-la pointe du pied.

Ah ! trop cher ennemi, je vous pardonne tout.

Alors les deux armées ſe mettent à danſer pour célébrer la fête. Voilà le ballet. Les deux chefs s'embraſſent, & cette Pantomime là, par exemple, tout le monde la ſait.

FRANVILLE.

C'eſt ſuperbe, Monſieur, je ſens toute l'utilité d'un travail auſſi précieux.—Mais pardon, cela vous fatigue trop, &—

L'ABBE'.

Non, au contraire.—Tenez, un exemple dans le grand tragique——

" Sous mes pas chancelans je ſens trembler la terre !
" J'entens partir la foudre & gronder le tonnerre !
" Un ſerpent venimeux me déchire le cœur !
" Dieux ! quels affreux tourmens, je ſuccombe—je
" meur."*

Et en voici d'un genre plus tranquile.—Si vous aviez à jouer la Tragédie de Mithridate en Pantomime, comment vous y prendriez-vous.

FRANVILLE.

Mais je ſerois fort embarraſſé, & vous ?

L'ABBE'.

Moi, Monſieur, point du tout.—Tenez, écoutez le commencement ; c'eſt Zipharès qui parle à ſon confident, lorſqu'il croit Mitridate mort, il lui dit : (†)

---

* En diſant ces vers, l'Acteur roule des yeux égarés, marche à grands pas précipités, ou s'arrête tout à coup ; ſe tord les bras, & termine tous ces mouvemens convulſifs par ſe jetter dans un fauteuil.

(†) En déclamant ce morceau, l'Acteur fait des geſtes ridicules, mais cependant analogues aux vers qu'il débite, & il les explique à meſure au Directeur qui ne les comprend pas.

Ainſi ce Roi (1) qui ſeul (2) & pendante quarante ans (3)
Laſſa tout ce que Rome eut de chefs importans,
Et qui dans l'Orient (4) balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois (5) la querelle commune,
Meurt & laiſſe après lui pour venger ſon trépas
Deux fils (6) infortunés qui ne s'accordent pas. (7)

Cropez-vous que ce petit traité l'à aura quelque ſuccès.

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, je vous garantis que cet ouvrage vous fera le plus grand honneur, quant à moi, j'en retiens pluſieurs exemplaires, & j'en veux fournir à chaque Comédien que j'engagerai ; mais il eſt tard, faites-moi l'amitié de dîner avec moi, nous parlerons plus amplement de votre ouvrage.

L'ABBE'.

Vous êtes bien honnête, Monſieur, mais ma tante.

FRANVILLE.

Ah ! Madame votre tante, je n'y penſois plus, c'eſt le plaiſir que j'ai à vous entendre qui me la fait oublier, donnez-vous la peine d'entrer dans ce cabinet, vous allez y trouver compagnie. Je vais vous y rejoindre.

L'ABBE'.

Ma tante y eſt donc, Monſieur ?

---

(1) Il tourne ſa main ſur la tête pour indiquer la Couronne.
(2) Il montre ſon pouce.
(3) Il préſente quatre fois ſes dix doigts ouverts.
(4) Il fait avec ſes deux mains l'image de la baſcule.
(5) Il tourne pluſieurs fois ſes deux mains ſur la tête pour indiquer (dit-il) les Couronnes au pluriel.
(6 & 7) Il montre les deux premiers doigts de chaque main & les croiſe comme quand on excite les chats ou les chiens à ſe battre.

FRANVILLE.

Oui, Monſieur, & d'autres perſonnes de votre connoiſſance. *(L'Abbé entre.)*

SCENE XI.

FRANVILLE, *ſeul.*

AH! parbleu, nous allons faire un petit dîner de famille qui j'eſpere ſera réjouiſſant. Voyons un peu comment on le reçoit.

(Il va pour écouter à la porte.)

SCENE XII.

FRANVILLE, UN FIACRE.

LE FIACRE, *d'une voix enrouée.*

PARLEZ donc, Monſieur, eſt-ce qu'on ſe gobarge de moi donc, de me faire reſter comme une enſeigne par le tems qu'il fait ?

FRANVILLE.

Que demandez-vous, mon ami ?

LE FIACRE.

Par la ventregué ! je demande une vieille béquillarde avec un farluquet d'Abbé qui m'avont planté là comme pour raverdir.

FRANVILLE.

Il faut attendre un inſtant, mon enfant.

LE FIACRE.

Ah ! jarnonbille ! attendre, & mes chevaux qui n'ont rien dans le ventre. Prenez-vous par vous-même. Faut-il pas que ces pauvres animaux mangent ?

FRANVILLE.

Vous avez raiſon, mon ami, je vais vous faire parler à Monſieur l'Abbé.

LE FIACRE.

Ah ! morgué, parler, je n'ons pas beſoin de parlemantage. C'eſt de l'argent qu'il me faut.

FRANVILLE *entre dans le cabinet.*

LE FIACRE *ſur le devant du Théâtre.*

Oui, cherche ; vas, tu les trouveras.—Ah ! Monſieur le Directeur, vous voulez eſſayer les gens.

FRANVILLE, *ſortant du cabinet.*

Ah ! morbleu, il n'y a plus perſonne, ils ſont ſortis par derriere. (*il appelle.*) La Pierre, hola, la Pierre ! ce drôle là eſt à courir depuis le matin.

LE FIACRE.

Eh ! ben, Monſieur, où eſt-ce qu'eſt donc ſt'Abbé ?

FRANVILLE.

Ma foi, mon ami, je n'en ſais rien.

LE FIACRE.

Comment, morgué, vous ne ſavez pas ? & ſte Vieille, ſans dents, eſt-ce qu'alle eſt fondue auſſi ?

FRANVILLE.

Ils étoient dans ce cabinet qui donne ſur la rue ; ils s'en ſeront allez pendant que vous êtes entré.

LE FIACRE.

Ah ! ventregué, je ne donnons pas dans ce

godan là, vous les avez caché quelque part ; mais ſarpejeu je ſerons payé, où j'allons faire un beau ſabat !

FRANVILLE.

Que veut dire ce drôle là ? Je les ai fait cacher ! allons, va attendre ton monde à la porte, & ne fais pas l'inſolent.

LE FIACRE.

Allons donc, note bourgeois ; ne faites donc pas comme ça le gauſſeur ; mettez la main à la poche, croyez-moi, c'eſt vote plus court.

FRANVILLE.

Allons, ſors d'ici, tout à l'heure.

LE FIACRE.

Qu'appellez-vous, ſors d'ici ! je ne démare pas que je n'ayons de l'argent déjà primo.

FRANVILLE.

Et moi je te conſeille de t'en aller au plus vîte, ſinon je vais te faire étriller.

LE FIACRE.

Oui, Monſieur le Directeur ; vous prenez le mors aux dents ; ah ! ben, je vas vous faire cabrer, moi.

FRANVILLE, *appelle.*

La Pierre ! oh la Pierre !

LE FIACRE.

Ah ! palſangué, je me ris de la Pierre & de la butte comme de Colin Tampon ; mais morgué, j'allons voir ſi vous vous rirez du Commiſſaire, vous, Monſieur le débaucheur ; j'allons voir çà.

FRANVILLE, *le pouſſant.*

Oui, oui, ſors d'ici, toujours.

LE FIACRE.

Ah ! ventrebleu, ne nous pouſſez pas, car je

ſommes rétifs, je vous en avertis, & je pourrions vous lâcher une ruade en maniere de ſalut.

FRANVILLE, *appellant toujours.*

La Pierre, viendras-tu donc, maraud ?

LE FIACRE.

Eh ! donc ! eh ! donc note bourgeois. *(Il fait comme quand on veut retenir des chevaux.)* Dia, dia, bride en main. Le Commiſſaire demeure ici devant. J'allons ſavoir la définition de ça.

(Il s'en va.)

SCENE XIII.

FRANVILLE, *ſeul.*

AU diable ſoit le maudit homme ! & ce coquin de la Pierre, tenez, qui me laiſſe ſeul ici depuis ce matin, pour me faire une commiſſion. Mais je n'en reviens pas qu'ils ſoient partis tous, comme cela, ſans me rien dire ! ils ſe ſont trouvés quatre, ils auront voulu profiter du fiacre pour s'en aller enſemble, ils ſont peut-être en bas dans ſon caroſſe ; je m'en vas voir.

(Comme il va pour ſortir, il eſt arrêté par le Commiſſaire qui entre.)

SCENE XIV. & *derniere*,

FRANVILLE, UN COMMISSAIRE, *en robe.*

LE COMMISSAIRE.

QUEST-CE que c'eſt donc, Monſieur, qu'eſt-ce que c'eſt donc ? l'on me fait des plaintes contre vous.

FRANVILLE.

Contre moi, Monſieur, à quel ſujet, s'il vous plaît ?

LE COMMISSAIRE.

A quel ſujet ! mais à pluſieurs ſujets, Monſieur, l'accuſation eſt grave.

FRANVILLE.

Quoi, Monſieur, vous écoutez un coquin de fiacre !

LE COMMISSAIRE.

Non, non, Monſieur ; je n'écoute point un coquin de fiacre, il s'eſt bien venu plaindre à moi ; mais ce n'eſt pas là-deſſus que je vous interpelle de répondre, Monſieur. Il s'agit d'une affaire de plus grande importance.

FRANVILLE.

Mais, Monſieur, je ne crois pas.—

LE COMMISSAIRE.

Silence, Monſieur, laiſſez-moi parler ! vous ne croyez pas.—Vous débauchez des jeunes gens, & j'ai reçu des plaintes contre vous de toute une famille.

FRANVILLE.

De toute une famille.

LE COMMISSAIRE.

Oui, Monſieur, de toute une famille. C'eſt au ſujet du nommé Euſtache Pointu ; vous remettez-vous cela, Monſieur.

FRANVILLE.

Eh ! Monſieur, l'on vous a trompé. Monſieur Euſtache Pointu le fils eſt un nigaud qui n'eſt bon à rien. Son pere eſt un yvrogne, ſa mere une ridicule, & Monſieur l'Abbé, leur digne couſin, eſt un fou fieffé.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, Monſieur ; ne dites pas de mal de cette famille là, je vous prie.

FRANVILLE.

Eſt-ce que vous y prenez intérêt, Monſieur ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, Monſieur, beaucoup, exceſſivement, Monſieur.

FRANVILLE.

Mais, Monſieur le Commiſſaire, ne ſeriez-vous pas un peu parent ? Je vous trouve un certain air de reſſemblance.

LE COMMISSAIRE.

Trouvez-vous cela, Monſieur ?

FRANVILLE.

Ma foi, Monſieur, l'on ne peut d'avantage.—Je ne ſais ſi je vois trouble aujourdhui, ou ſi j'ai l'œil enſorcelé mais tous ceux que j'ai vu ce matin m'ont paru ſe reſſembler.—Il n'y a pas juſqu'à ce maudit Fiacre à qui j'ai trouvé un air de——

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, Monſieur, tout cela eſt bon pou

la plaiſanterie. Mais l'affaire eſt grave. Je vous en avertis, la famille inſtruit contre vous, & je vous conſeille d'arranger cela.

FRANVILLE.

Mais; Monſieur, je n'ai aucun tort, il m'eſt aiſé de vous en convaincre ; ils ſont tous venus me voir ce matin les uns après les autres, & je n'ai pris avec eux d'autre arrangement que de les inviter à dîner.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien ! Monſieur, pour vous donner les moyens de prouver votre innocence, je vais reſter auſſi & nous dînerons tous enſemble.

FRANVILLE.

Ah ! Monſieur, de tout mon cœur, mais où les prendre actuellement ?

LE COMMISSAIRE.

Oh ! oh ! je les ferai bien retrouver moi. Préparez-vous ſeulement à ſoutenir la confrontation.

FRANVILLE.

Ma foi, Monſieur, quand on voudra, je ſuis tout prêt.

LE COMMISSAIRE.

Eh ! bien, Monſieur, attention : vous voyez d'abord le Commiſſaire. *(Il ôte ſa robe & ſa perruque, il paroît ſous la capote de Fiacre. Il change ſa voix à meſure.)* V'là le Fiacre not'-Bourgeois. *(Il jette la capote.)* Voici Monſieur l'Abbé. *(Il tire d'une des poches la perruque de Pointu.)* Voici Monſieur Euſtache Pointu le pere. *(Il tire de l'autre poche un Mantelet.* Voilà Madame Poin, Pointu la mere. *(Il déboutonne l'habit d'Abbé, & laiſſe voir la veſte du beau Léandre.)* Monſieur, je ſuis le jeune homme dont auquel. *(Il ouvre la veſte on voit le gillet de l'Allemand.)* Ly être la commiſſionaire de la lettre, Mon-

ſir. *(Il tire de ſon gouſſet la contre-marque du Soufleur.)* Je viens, Monſieur, vous repréſenter le billet d'entrée que vous m'avez fourni pour ſavoir, Monſieur, ſi vous aviez beſoin de mon petit ſervice.

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, c'eſt vous qui m'avez ainſi promené toute la matinée. J'en ſuis enchanté ! J'ai penſé vingt fois me douter de la plaiſanterie.

LE JEUNE HOMME.

Pardon, Monſieur. Mais l'extrême envie que j'ai de jouer la Comédie m'ayant déterminé à m'adreſſer à vous, j'ai voulu, comme je vous l'annonçois dans ma lettre, vous mettre à même de m'eſſayer avant de conclure ; en conſéquence je ſuis venu, avec ma proviſion d'habits dans une voiture m'établir à votre porte. Je me ſuis préſenté & vous m'avez facilité vous-même mes traveſtiſſemens, en me logeant dans ce cabinet qui s'ouvre ſur la rue ; je ſuis revenu alternativement ſous différentes formes, c'eſt maintenant à vous de juger ſous laquelle je pourrai vous convenir.

FRANVILLE.

Monſieur, je ſuis charmé de vous connoître, allons d'abord nous mettre à table, nous terminerons notre affaire enſuite, & j'eſpere que nous aurons ſujet d'être contens tous deux.

LE JEUNE HOMME.

Monſieur, ſi le talent chez moi ne répond pas à la bonne volonté, ſouvenez-vous toujours du Proverbe.

ON FAIT CE QU'ON PEUT,
ET NON CE QU'ON VEUT.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Réuſſir en tout genre eſt un point difficile,
Mais pour être agréable on doit ſe rendre utile ;
Pour que la Scène amuſe, il faut la varier ;
Le ſoin de vos plaiſirs eſt notre unique affaire,
Et voulant parvenir au bonheur de vous plaire,
Ce n'eſt qu'un jeu pour nous de nous multiplier.

FIN.

L'ECRIVAIN

DES

CHARNIERS.

COMEDIE PROVERBE.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street.

M.DCC.LXXXVI.

PERSONNAGES.

Mde. DEL'AIGUILLE, Marchande Lingere.

Mlle JANNETON, sa Fille.

M. DUBOIS, Débitant de Tabac.

M. DUBOIS, Fils, Commis des Barrieres.

M. DISCRET, Ecrivain des Charniers.

NICOLAS, Commissionnaire.

La Scene est sous les Charniers des Innocens.

L'ECRIVAIN DES CHARNIERS.

PROVERBE.

La Scene repréſente les Charniers des Innocens. A droite eſt la Boutique de Madame de l'Aiguille, Marchande Lingere, & à gauche, un tonneau qui ſert de Bureau à M. Diſcret, Ecrivain.

SCENE PREMIERE.

Mlle JANNETON, M. DUBOIS.

M. DUBOIS.

MAIS Mademoiſelle, ſi vous me faites l'honneur de m'aimer véritablement, comme vous le dites, pourquoi vous affligez-vous ?

Mlle JANNETON.

Ah, M. Dubois, ſi vous ſçaviez !—

M. DUBOIS.

Comment, ne me trouvez-vous pas un assez bon parti ? Ma place de Commis de la Barriere me vaut pourtant six cens francs par an.

Mlle JANNETON.

Je le sçai bien ; mais ma chere mere ne vous connoît pas.

M. DUBOIS.

Ce n'est pas ma faute, & si vous le vouliez, elle me connoîtroit bientôt.

Mlle JANNETON.

Si j'étois sure qu'elle pût penser comme moi, Monsieur, vous n'auriez rien à craindre.

M. DUBOIS.

Comment, rien à craindre ? Croyez-vous que je puisse avoir peur ? vous ne me connoissez pas. Vous me faites trembler, Mademoiselle Janneton.

Mlle JANNETON.

Mais, par exemple, si elle vouloit me marier à un autre que vous.

M. DUBOIS.

Ah, cela devient différent ; mais je ne le crois pas.

Mlle JANNETON.

Cela n'est pourtant que trop vrai.

M. DUBOIS.

Comment ?

Mlle JANNETON.

Je ne sçai si vous connoissez M. Discret, l'Ecrivain qui demeure là, vis-à-vis de chez nous ?

M. DUBOIS.

Je ne l'ai jamais vu.

Mlle JANNETON.

Eh bien ; c'est à lui que ma chere mere veut me marier.

M. DUBOIS.

A lui ? & l'aimez-vous ?

Mlle JANNETON.

Si je l'aimois, je ne vous aimerois pas.

M. DUBOIS.

Ah, c'eſt vrai ; comment ferons-nous ?

Mlle JANNETON.

Je n'en ſçai rien ; car ma chere mere lui a donné ſa parole, & il y compte, & voilà pourquoi je vous ai prié de me venir voir pendant qu'elle eſt ſortie.

M. DUBOIS.

Et Monſieur Diſcret, eſt-il un homme d'eſprit ?

Mlle JANNETON.

Mais, je crois que oui ; car c'eſt lui qui fait tous nos mémoires. Il écrit tout couramment des lettres pour tout le monde, & il eſt très-malin.

M. DUBOIS, *révant.*

Il écrit des lettres ? Attendez, je ſerai auſſi malin que lui, laiſſez-moi faire ; dans peu vous entendrez parler de moi, & vous verrez ce qui en ſera, puiſqu'il écrit des lettres. Je ſuis un homme. —Enfin je ne vous en dis pas davantage.

Mlle JANNETON.

Ah, je vous en prie, mon cher Monſieur Dubois, dites-moi ce que vous ferez.

M. DUBOIS.

Je n'ai rien à vous refuſer ; mais je n'ai pas le temps de vous l'expliquer. Songez ſeulement à dire à votre chere mere que M. Diſcret vous a fait une infidélité, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

Mlle JANNETON.

Si vous m'aimiez bien, vous n'auriez pas de ſecret pour moi, & j'ai envie de me fâcher.

M. DUBOIS.

A quoi cela ſervira-t-il ? Ecoutez plutôt ce que j'ai encore à vous dire.

Mlle JANNETON.

Eh bien, qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DUBOIS.

J'ai dit à mon pere, qui a un débit de tabac auprès des Quinze-vingts, que j'ai grande envie de me marier avec vous, & comme c'eſt le meilleur homme du monde, il doit venir aujourd'hui ici marchander une paire de chauſſons, pour voir ſi vous êtes auſſi jolie que je le lui ai dit. Il m'a dit qu'il avoit été à la nôce de Madame votre mere, & il a envie de renouveller la connoiſſance ſelon ce qui en ſera, & ce ſeroit un bon acheminement à notre mariage.

Mlle JANNETON.

C'eſt très-bien penſé ; mais qu'eſt-ce que vous ne voulez pas me dire ?

M. DUBOIS.

Ah, vous en revenez toujours à vos moutons, & il faut que je m'en aille.

Mlle JANNETON.

Eh bien, Monſieur, allez-vous-en, & ne revenez jamais.

M. DUBOIS.

Quoi, vous vous fâchez tout de bon ? Allons, embraſſez-moi, pour faire la paix. *(Il veut l'embraſſer.*

Mlle JANNETON, *ſe débattant.*

Non, Monſieur, non, je ne le veux pas ; finiſſez donc, vous allez faire tomber mon ouvrage. *Il tombe.* Bon, le voilà à terre. Il va être tout crotté.

M. DUBOIS.

Ah, ne vous fâchez pas, cela ſe ſéchera. *Il lui rend ſon ouvrage.* Adieu, Mademoiſelle, je ſuis votre très-humble ſerviteur

Mlle JANNETON.

Revenez bientôt.

M. DUBOIS.

Oui, oui, ne vous embarraſſez pas.

Mlle JANNETON.

Allez-vous-en vîte ; car je vois revenir ma chere mere.

M. DUBOIS.

Adieu donc.

Mlle JANNETON.

Adieu. Adieu.

SCENE II.

Mde. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON *pleure en travaillant.*

Mad. DEL'AIGUILLE.

EH bien, qu'eſt-ce que tu as à pleurer ? Tenez, voyez à dix-ſept ans, ſi on peut être comme cela.

Mlle JANNETON.

Mais, ma chere mere, quand vous ſçaurez à l'occaſion de quoi je pleure, je crois que vous penſerez comme moi.

Mde. DEL'AIGUILLE.

Effectivement, je pleurerai auſſi moi, ah ! oui, tu vas voir. Allons, allons, laiſſe-moi paſſer à

ma place, grande nigaude. *Mlle Janneton ſe leve, ſa mere paſſe, & elles s'aſſeyent toutes les deux.* Donne-moi un peu cette terrine, que j'épluche nos féves.

Mlle JANNETON.

Tenez, la voilà.

Mad. DE L'AIGUILLE.

Et le ſac aux féves ? *Mlle Janneton le lui donne, & elle épluche ſes féves.* Ah ça, finis de pleure-micher comme cela ; car tout cela m'ennuye.

Mlle JANNETON.

Mais, ma chere mere, écoutez donc la raiſon de cela.

Made. DE L'AIGUILLE.

Allons, voyons ; qu'eſt-ce qu'elle va dire ?

Mlle JANNETON.

Si vous vous fâchez.—

Made. DE L'AIGUILLE.

Que je me fâche ou non, ce n'eſt pas ton affaire. Tais-toi & parle.

Mlle JANNETON.

Vous ſçavez bien que vous m'avez accordée en mariage à M. Diſcret.

Made. DE L'AIGUILLE.

Oui, parce que c'eſt un honnête homme & qui me convient ; eſt-ce que tu n'en veux plus ? en voici bien d'une autre ! Bon gré malgré tu l'épouſeras, premierement & d'un, voilà qui eſt fini, je n'écoute plus rien.

Mlle JANNETON.

Mais je ne dis pas que je ne l'aime plus.

Made. DE L'AIGUILLE.

Et qu'eſt-ce tu dis donc ? Il faut parler au lieu de pleurer.

Mlle JANNETON.

Je dis que j'ai bien peur de ne ne pas être ſa femme.

Made. DE L'AIGUILLE.

Et pourquoi cela ?

Mlle JANNETON.

Parce que.—*Elle pleure.*

Made. DE L'AIGUILLE.

Eh bien ?

Mlle JANNETON.

Je n'oſerois vous le dire.

Made. DE L'AIGUILLE.

Mais s'il faut que je le ſçache, je ne peux pas le deviner.

Mlle JANNETON.

Dame ; c'eſt qu'on m'a dit qu'il étoit devenu amoureux d'une autre, & qu'il vouloit me faire une infidélité.

Made. DE L'AIGUILLE.

Ah, je ne crois pas celui-là, il peut te faire toutes les infidélités qu'il voudra ; mais il faudra bien qu'il t'épouſe, je n'entendrai pas raillerie là-deſſus : un honnête homme n'a que ſa parole.

Mlle JANNETON.

Mais s'il eſt infidéle ?

Made. DE L'AIGUILLE.

A préſent cela ne fait rien ; mais quand tu feras ſa femme, je le ferai bien charier droit. Eſt-ce que ton pere ne vouloit pas faire comme cela au bout d'un an de mariage ? ah pardi, il ne s'y eſt pas frotté deux fois ; il te le diroit bien, s'il n'étoit pas mort, le pauvre défunt !

Mlle JANNETON.

Oui, mais ſi M. Diſcret en aime une autre, il

ne voudra plus de moi. Il n'a pas paru encore à ſa place d'aujourd'hui.

Made. DEL'AIGUILLE.

Oh, mais c'eſt Lundi, il faut de la raiſon partout. Laiſſe-le venir, je lui parlerai, moi, il faudra bien qu'il réponde.

Mlle JANNETON.

Ah, ma chere mere, ne lui dites rien encore. Il faut attendre & ſçavoir ſi tout cela eſt bien vrai.

Made. DEL'AIGUILLE.

Voilà encore un joli ſujet pour être amoureux d'une autre que de ma fille.

Mlle JANNETON.

Nous verrons comment il ſe conduira.

Made. DEL'AIGUILLE.

Je veux bien ne lui pas parler ; mais c'eſt que s'il me fait une fois monter la moutarde au nés.—

Mlle JANNETON.

Il ne faut pas vous emporter.

Made. DEL'AIGUILLE.

Oh, je ne m'emporte pas ; va, va, laiſſe-moi faire, je ſçai comme il faut s'y prendre avec les hommes, tu n'as qu'à faire comme moi. Ne lui diſons rien ni l'une ni l'autre, il ſera bien embarraſſé.

Mlle JANNETON.

C'eſt très bien dit. Mais voilà un Monſieur qui cherche quelque choſe, il regarde bien notre enſeigne. *A part.* Je crois que c'eſt le pere de M. Dubois.

SCENE III.

Made. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Pere.

Made. DEL'AIGUILLE.

MONSIEUR, y a-t-il quelque choſe pour votre ſervice, de la toile, des manchettes ? c'eſt ici.

M. DUBOIS Pere.

Madame, je vous demande bien pardon, j'ai oublié mes lunettes &——

Made. DEL'AIGUILLE.

Monſieur, nous ne vendons pas de lunettes.

M. DUBOIS Pere.

Je le ſçais bien, Madame ; mais c'eſt que je ne peux pas lire l'enſeigne d'un quelqu'un que je cherche.

Mlle JANNETON.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur ?

M. DUBOIS Pere.

C'eſt celle de Madame Del'aiguille.

Made. DEL'AIGUILLE.

Vous y êtes, Monſieur, c'eſt moi-même.

M. DUBOIS Pere.

Ah, Madame, je ſuis bien votre ſerviteur.

Made. DEL'AIGUILLE.

Janneton, donne donc un tabouret à Monſieur.

M. DUBOIS Pere.

En voilà un, Mademoiſelle, ne vous dérangez pas. Et puis je ſerois bien reſté debout, ſurtout

autrefois ; par ce que je ſuis accoutumé à tout. *Il s'aſſied.* Madame ; c'eſt que je voudrois bien acheter une ou deux paires de chauſſons ; c'eſt ſelon le prix que vous me les ferez payer.

Made. DEL'AIGUILLE.

Monſieur, ſi vous voulez du bon, il ne faut pas épargner ; voulez-vous quelque choſe de réſiſtance ?

M. DUBOIS Pere.

Oui, je veux du meilleur.

Made. DEL'AIGUILLE.

Janneton, donne à Monſieur de ceux marqués *N*,

Mlle JANNETON, *donnant un pacquet.*

Les voilà juſtement.

Made. DEL'AIGUILLE.

Tenez, Monſieur, voilà ce qu'il vous faut.

M. DUBOIS Pere.

Seront-ils aſſez grands ? car j'ai des cors à tous les doigts des pieds.

Made. DEL'AIGUILLE.

C'eſt-là ce que nous vendons dans ces cas-là.

M. DUBOIS Pere.

Et cela vaut, en conſcience ?—

Made. DEL'AIGUILLE.

Dix ſols la paire, mais je ne veux pas gagner avec vous, je vous les donnerai à neuf ſols.

M. DUBOIS Pere.

C'eſt le dernier mot ?

Mlle JANNETON.

Ah, ma chere mere, ne pourriez-vous pas les donner à Monſieur, à huit ſols ?

Made. DEL'AIGUILLE.

Je le veux bien ; mais je n'y gagnerai rien.

M. DUBOIS Pere.

Je m'en vais donc vous donner vingt-quatre ſols, & vous me rendrez. *Il donne vingt-quatre ſols.*

Made. DE L'AIGUILLE.

Prenez-en encore une paire, cela fera un compte rond.

M. DUBOIS Pere.

Allons, je le veux bien en faveur de l'ancienne connoiſſance. Vous ne me remettez pas, Madame de l'Aiguille ?

Made. DE L'AIGUILLE.

Pardonnez-moi, je me ſouviens—

M. DUBOIS Pere.

Vous ſouvenez-vous que c'eſt moi qui vous avois enlevée le jour de votre nôce ?

Made. DE L'AIGUILLE.

Quoi, c'eſt vous qui vous nommiez.—J'oublie toujours les noms.—

M. DUBOIS Pere.

Lafleur, j'étois dans ce temps-la chez M. Largentier, Fermier Général.

Made. DE L'AIGUILLE.

Juſtement.

M. DUBOIS Pere.

Oui, c'eſt lui qui m'a fait avoir un débit de tabac auprès des Quinze-vingts, & je m'appelle Dubois à preſent.

Made. DE L'AIGUILLE.

Je m'en ſouviens, oui, il y a long-temps, dont vous parlez-là.

M. DUBOIS Pere.

Ah, cela ne fait rien, vous êtes toujours tout de même. Eſt-ce là Mademoiſelle votre fille ?

Made. DEL'AIGUILLE.

Oui, vraiment, la mauvaiſe herbe croît toujours, comme vous ſçavez.

M. DUBOIS Pere.

L'on voit bien que vous êtes ſa mere. Et notre ami Del'aiguille, comment ſe porte-t-il ?

Made. DEL'AIGUILLE.

Ah, le pauvre homme ! il y a ſix ans qu'il eſt mort.

M. DUBOIS Pere.

Quoi, M. de l'Aiguille eſt mort ?

Made. DEL'AIGUILLE.

Oui vraiment ; vous ſçavez qu'il aimoit un peu à boire.

M. DUBOIS Pere.

C'eſt vrai.

Mad. DEL'AIGUILLE.

Ah, que trop ! un jour de la S. Martin, bon jour bonne œuvre, eſt ce que la rouë d'un fiacre ne lui a pas paſſé ſur les deux jambes, qu'il ne s'en eſt pas relevé. J'ai cru que je le garderois toujours comme cela ; enfin Dieu me l'a ôté, il a bien fallu ſe faire une raiſon. Il ne m'a laiſſé que Janneton que vous voyez là.

M. DUBOIS Pere.

Eh bien, je ſuis ſûr qu'elle fait votre conſolation ; car elle a l'air bien raiſonnable.

Made. DEL'AIGUILLE.

Ah, comme cela. *M. Dubois ſe leve.*

SCENE IV.

Made. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Pere. M. DISCRET, *ſe mettant à ſon Bureau.* M. DUBOIS Fils *paſſant & montrant à Mlle Janneton que c'eſt ſon pere qui eſt chez elle, & qu'il va aller trouver M. Diſcret.*

M. DUBOIS Pere.

AH çà, il ſe fait tard, & il eſt temps d'aller manger la ſoupe.

M. DEL'AIGUILLE.

Si vous vouliez accepter la fortune du pot? c'eſt de bon cœur.

M. DUBOIS.

Une autre fois, je viendrai vous revoir. Adieu, Madame; adieu Mademoiſelle, je ſuis bien votre ſerviteur.

Made. DEL'AIGUILLE.

Adieu, Monſieur, ne nous oubliez pas, ſur-tout quand il vous faudra quelque choſe.

M. DUBOIS Pere.

Non, non, Madame, vous y pouvez compter; je vous ſalue. *Il s'en va.*

Mlle JANNETON.

Il eſt bien poli ce Monſieur-là.

Made. DEL'AIGUILLLE.

Oui, oui, allons-nous-en dîner. Voilà M. Diſcret, ne le regardons pas. *Elles vont dîner.*

SCENE V.

M. DISCRET, *taillant des plumes.*

MADAME de l'Aiguille ne me regarde pas, non plus que Mlle Janneton ; eſt ce qu'elles ſeroient fâchées contre moi ? Qu'eſt-ce que cela veut dire ? C'eſt peut-être parce que je n'ai pas fait le mémoire qu'elle m'a demandé, pour tout ce qu'elle a vendu à ce Chaircuitier de la Croix Rouge. Dame, ſi elle eſt fâchée, elle ſe défâchera, elle n'aura que deux peines ; mais, Mademoiſelle Janneton, qu'eſt-ce qu'elle peut avoir contre moi ? c'eſt peut-être à cauſe de ſa mere.

SCENE VI.

M. DISCRET, M. DUBOIS Fils, *la main droite en écharpe.*

M. DUBOIS Fils.

MONSIEUR, je ſuis bien votre ſerviteur, auriez-vous le temps de m'écrire une lettre tout-à-l'heure.

M. DISCRET.

Oui, Mouſieur, vous n'avez qu'à dire, tout ce qui eſt preſſé avec moi a toujours la préférence.

Voulez-vous bien vous donner la peine de vous aſſeoir ?

M. DUBOIS Fils, *s'aſſéyant.*

Ce n'eſt pas que je ne ſçache écrire au moins ; mais c'eſt qu'il m'eſt venu un mal d'aventure au pouce, qui me fait un mal de chien, de façon que je n'en peux rien faire ni le jour ni la nuit, j'ai la main groſſe comme votre tête.

M. DISCRET.

Ah bien, je vous donnerai un remede qui vous emportera cela comme avec un raſoir & ſans douleur.

M. DUBOIS.

Après la lettre. Voici, Monſieur, dequoi il retourne. Je ſuis amoureux d'une Demoiſelle & je voulois l'épouſer ; mais elle me fiche malheur depuis quelques jours, ainſi que ſa mere, cela me déplaît à moi ; parce que je ſuis un gaillard, qu'il ne faut pas me dire en deux fois une même choſe. Voilà la lettre qu'elle m'a écrite ce matin, à quoi je veux faire une réponſe un peu ſalée, là, vous m'entendez bien.

M. DISCRET.

Laiſſez, laiſſez-moi faire, vous ſerez content. Mais voyons la lettre.

M. DUBOIS Fils.

La voilà, liſez tout haut.

M. DISCRET, *liſant.*

Monſieur & cher Amant,

" J'ai l'honneur de vous écrire ces lignes pour " vous faire à ſçavoir que j'ai bien du chagrin ; " parce que je crains déjà que quand je ſerai votre " femme vous ne m'aimiez pas ; voilà pourquoi " ma chere mere me défend de vous parler da-

" vantage, ce qui met mon cœur en combuſtion,
" & que je ne paſſe pas une nuit ſans dormir en
" rêvant de vous ; ce n'eſt pourtant pas que je
" vous aime autant que je vous aimois, voilà ce
" que je ne voulois pas vous dire, quoique je
" croye que vous ne m'aimez plus ; mais la plume
" me tombe des mains pour dire que cela n'eſt
" pas vrai, & que je vous aime toujours de tout
" mon cœur.

" Votre très-humble & très-
" obéiſſante Servante,
" JANNETON."

Janneton ? *Il eſt étonné.*

M. DUBOIS Fils.

Oui, Janneton.

M. DISCRET.

C'eſt plaiſant ; mais ce n'eſt pas ſon écriture, ainſi ce n'eſt pas elle.

M. DUBOIS Fils.

Je vous dis que c'eſt ſon écriture. Oh, elle écrit bien, ce n'eſt pas par-là que le pot s'enfuit.

M. DISCRET.

C'eſt que vous ne ſçavez pas ce que je veux dire. Ah ça je m'en vais vous faire une réponſe, quel ſtyle voulez-vous ?

M. DUBOIS Fils.

Comme vous voudrez, je veux l'envoyer promener ainſi que ſa mere ſurtout ; parce que c'eſt comme cela qu'il faut traiter les femmes pour en venir à bout.

M. DISCRET.

C'eſt bien dit. Vous connoiſſez bien le beau Sexe.

M. DUBOIS Fils.

Je veux faire ſemblant comme ſi je n'avois pas reçu ſa lettre & que cela vienne premierement de moi, ce que je lui dirai.

M. DISCRET.

Je vous entends bien. Vous allez voir. *Il écrit.*

M. DUBOIS Fils.

Parlez de la mere ſur-tout.

M. DISCRET.

Ne vous embarraſſez pas. *Il écrit.*

M. DUBOIS Fils.

Nous verrons.

M. DISCRET.

Tenez, voilà le commencement.

M. DUBOIS Fils.

Voyons.

M. DISCRET *lit.*

Mademoiſelle,

Je mets la main à la plume, mais avec regret, mon cœur ſaigne de tous les côtés, hors du vôtre, quand il penſe à Madame votre mere qui eſt comme un dragon toujours envers moi.

M. DUBOIS Fils.

C'eſt bien ; mais—

M. DISCRET.

Ecoutez, écoutez, vous ſerez content. Il me vient une bonne idée dans la tête, *écrivant.*

" Et qui ne peut vous donner que de mauvais " conſeils quant à l'égard de mon amour.

M. DUBOIS Fils.

C'eſt cela, mais il faudroit que la mere pût ſe fâcher, & lui dire que je ne veux plus de mariage.

M. DISCRET.

Oh, je ſais bien, vous allez voir. *Il écrit.* Tenez, voyez ſi ce n'eſt pas là ce que vous vouliez dire ? *Il lit.*

" Et comme le piédeſtal de ſa vertu a ſouvent " fait des faux pas.—

M. DUBOIS Fils.

Très-bien ; c'eſt fort bon !

M. DISCRET, *lit.*

" Je crains qu'il n'en arrive de même de vous.

M. DUBOIS Fils.

On ne peut pas mieux !

M. DISCRET, *écrivant.*

" Si vous vouliez éprouver mon amour, ſans " mariage, je ne demanderois pas mieux dans ce " cas-là que d'être de tout mon cœur, Mademoi- " ſelle,

Votre très-humble & très-reſpectueux Serviteur.

M. DUBOIS Fils.

C'eſt comme ſi je l'avois écrite moi-même, voilà tout ce que je voulois dire ; il n'en faut pas davantage.

M. DISCRET.

Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez content ; dame nous autres, il nous paſſe tant de ces affaires-là par les mains, que j'y ſuis un peu Grec.

M. DUBOIS Fils.

Je le vois bien.

M. DISCRET.

Avant de la cacheter, ne faut-il pas ſigner ?

M. DUBOIS Fils.

Oui, vraiment.

M. DISCRET.

Dites-moi votre nom.

M. DUBOIS Fils.

Je m'appelle Diſcret.

M. DISCRET.

Diſcret ? mais c'eſt auſſi mon nom.

M. DUBOIS Fils.

Tout de bon ?

M. DISCRET.

Sûrement. C'eſt plaiſant cela ! Eſt-ce que vous ſeriez le fils de M. Diſcret, Facteur de la petite Poſte, qui a été tué à l'armée il y a bien long-temps ?

M. DUBOIS Fils.

C'eſt moi-même ; c'eſt que j'avois déſerté, & voilà pourquoi on m'avoit fait paſſer pour mort.

M. DISCRET.

Cela fait une différence ; mais en ce cas-là nous ſommes couſins.

M. DUBOIS Fils.

Ah, j'en ſuis charmé. Parbleu il faudra boire chopine enſemble.

M. DISCRET.

Je ne demande pas mieux ; je m'en vais cacheter cette lettre, & puis je vous menerai à un endroit où il y a de bon vin. Je m'en vais mettre l'adreſſe à Mademoiſelle Mademoiſelle Janneton ?

M. DUBOIS Fils.

Sans doute.

M. DISCRET, *écrivant & cachetant.*

Voilà votre affaire finie, couſin. *Il lui donne la lettre.* Si vous voulez venir à préſent.—

M. DUBOIS Fils, *mettant la main à la poche.*

Mais il faut que je vous paye.

M. DISCRET.

Bon, entre parens. Et puis vous allez payer chopine. Allons, je vous expliquerai ce qui m'a ſi fort étonné.

M. DUBOIS, Fils.

Allons, venez.

M. DISCRET, *rangeant ſes papiers.*

C'eſt qu'il faut arranger ſes affaires. Je vous ſuis. *Ils s'en vont.*

SCENE VII.

Mad. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON.

Mlle JANNETON, *appellant ſa mere.*

MA chere mere, ma chere mere ?

Mad. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu veux ?

Mlle JANNETON.

Il n'y eſt plus.

Made. DEL'AIGUILLE.

Apparemment qu'il eſt allé à ſes affaires.

Mlle JANNETON.

C'eſt que ſi ce qu'on m'a dit eſt vrai.—

Made. DEL'AIGUILLE.

Ah, ſi tu vas me tourmenter comme cela !—Ne veux-tu pas que je le garde dans ma poche ? Je crains que tu ne ſois jalouſe.

Mlle JANNETON.

Jalouſe, non ; mais quand on aime bien.—

Made. DE L'AIGUILLE.

Tiens, ma fille, ce ſeroit tant-pis pour toi, les hommes ne ſe menent pas comme cela.

Mlle JANNETON.

On voit bien que vous n'avez jamais aimé.

Made. DE L'AIGUILLE.

Jamais ? va, va, j'ai aimé plus que toi & plus que tu n'aimeras de ta vie ; en tout bien & tout honneur dà. D'abord il ne faut pas ſe plaindre ſans raiſon. Tiens ; écoute-moi. Un jour que.—

SCENE VIII.

Mad. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, NICOLAS, *une lettre à la main, les regardant.*

QU'EST-CE que celui-là cherche ?

NICOLAS.

Madame, ne pourriez-vous pas m'enſeigner où demeure Mlle Janneton ?

Mlle JANNETON.

C'eſt moi ; qu'eſt-ce que c'eſt ? *Elle prend la lettre & lit l'adreſſe.* Ah, ma chere mere, c'eſt l'écriture de M. Diſcret.

NICOLAS.

Oui, c'eſt de ſa part.

Made. DE L'AIGUILLE.

De ſa part ? *prenant la lettre.* Voyons un peu ce qu'il chante.

Mlle JANNETON.

Je meurs de peur qu'on ne m'ait dit vrai.

Mde. DEL'AIGUILLE.

Allons, tais-toi donc. *Elle lit la lettre.*

Hum—hum—hum—hum—mon cœur ſaigne de tous les côtés.—

Mlle JANNETON.

Il lui eſt arrivé quelque malheur !

Mad. DEL'AIGUILLE, *liſant.*

Hum—quand je penſe à Madame votre mere, hum—hum—hum—hum.—Et comme le piédeſtal de ſa vertu a ſouvent fait des faux pas.—Qu'eſt-ce que veut dire cet Animal la ? De qui parle-t-il ?

Mlle JANNETON.

De vous, ma chere mere.

Made. DEL'AIGUILLE.

Voyons le reſte. *Elle lit.* Je crains qu'il n'en arrive de même de vous.

Mlle JANNETON.

Comment de moi ?

Mad. DEL'AIGUILLE, *liſant.*

Si vous vouliez pourtant éprouver mon amour ſans mariage, je ne demanderois pas mieux, dans ce cas-là, que d'être de tout mon cœur,

Mademoiſelle,

Votre très-humble & très-reſpectueux ſerviteur,

DISCRET.

Voilà un grand coquin, un grand gueux !

Mlle JANNETON.

Mais, ma chere mere, peut-être que.—

Made. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Non, tu n'as que faire de me parler de lui davantage.

NICOLAS.

Madame, m'allez-vous donner la réponſe ?

Made. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Oui, oui, donne-moi mon aulne, que j'étrille ce drôle-là.

NICOLAS.

Mais il m'a dit que vous me payeriez.

Made. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Eh bien, tu n'as qu'à venir.

NICOLAS.

Je m'en vais lui dire que c'eſt comme cela que vous recevez ſa lettre.

Made. DEL'AIGUILLE.

Ah, tu n'as qu'à lui dire qu'il n'approche pas d'ici de dix lieues.

NICOLAS.

Je n'y manquerai pas.

SCENE IX.

Mad. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON.

Mad. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

MA vertu a fait des faux pas, ce ne ſera pas avec lui, toujours ; s'il revient ici, je lui arracherai les yeux.

Mlle JANNETON.

Mais c'eſt peut être un faux rapport qu'on lui aura fait.

Made. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Quand cela ſeroit vrai, je ne veux pas qu'on me le diſe, enfin je te défends de penſer à lui davantage.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, ſi je ne peux pas m'empêcher de l'aimer ?

Made. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Quoi, tu aurois ce cœur-là, d'aimer un vilain coquin comme cela qui t'inſulte, qui inſulte ta mere ; je te torderois plutôt le col que de ſouffrir que tu l'aimes encore après cela.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, comment voulez-vous que je faſſe ?

Made. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Aimes-en un autre, n'importe lequel, cela m'eſt égal, pourvu que ce ne ſoit pas lui.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais ſi je ne le peux pas.

Made. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Je te dis que je le veux, je ſuis ta mere en un mot comme en cent.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais c'eſt que moi, je ne ſçai ſi vous voudrez.

Made. DEL'AIGUILLE.

Quoi ? ne pleure plus, tais toi & parle.

Mlle JANNETON *ſe mouche.*

Vous ſçavez bien, ma chere mere, ce Bal où j'ai été dans la rue de la Mortellerie, avec ma couſine.

Made. DEL'AIGUILLE.

Oui, que tu m'as fait relever, après t'avoir attendue toute la nuit pour t'ouvrir la porte, ah, ne

me parle de cela. Eh bien, qu'eſt-ce que tu veux dire ?

Mlle JANNETON.

C'eſt qu'il y avoit un ami de ma couſine, avec qui j'ai beaucoup danſé, je ne vois après Monſieur Diſcret que lui.—

Made. DE L'AIGUILLE.

Quoi, tu m'en parles encore ?

Mlle JANNETON.

Ce n'eſt que pour vous dire qu'après lui, il n'y a que ce Monſieur-là que je puiſſe aimer ; ma couſine m'a dit que c'étoit un bon parti, & que ſi elle n'étoit pas accordée avec un autre, qu'elle auroit bien voulu de lui.

Made. DE L'AIGUILLE.

Et de quel métier eſt-il ? Il faut ſçavoir ſa vacation.

Mlle JANNETON.

Il n'a point de métier, il porte l'épée.

Made. DE L'AIGUILLE.

Il porte l'épée : qu'eſt-ce qu'il eſt donc ?

Mlle JANNETON.

Il eſt Commis aux Barrieres.

Made. DE L'AIGUILLE.

Et il ſe nomme ?

Mlle JANNETON.

M. Dubois.

Made. DE L'AIGUILLE.

Comment, M. Dubois ? Eh, mais s'il étoit le fils de M. De Lafleur, qui s'appelle auſſi M. Dubois, cela ſeroit trop heureux.

Mlle JANNETON.

Qui, ce Monſieur qui nous a acheté des chauſſons ce matin ?

Made. DEL'AIGUILLE.

Oui, pourquoi pas ? il s'étoit marié trois ans avant moi, & il doit avoir un fils assez grand à présent.

Mlle JANNETON.

Dame, écoutez donc, cela pourroit bien être ; car il m'a dit que son pere avoit bien de la protection, qu'il étoit débitant de tabac, & que pour lui il auroit bientôt un meilleur emploi.

Made. DEL'AIGUILLE.

Mais il faudroit sçavoir si tout cela est bien vrai, & s'il n'est pas amoureux d'une autre ; car ces chiens d'hommes, il ne faut pas trop s'y fier, après ce qui nous arrive.

Mlle JANNETON.

Oh, je suis bien sure qu'il est amoureux de moi ; car il me l'a dit ; mais je ne lui ai rien répondu, parce que je comptois épouser M. Discret, cet ingrat-là.

Made. DEL'AIGUILLE.

Quoi, tu y penses encore ?

Mlle JANNETON.

Ah, ma chere mere, c'est pour la derniere fois. Et tenez, le voilà M. Dubois.

Made. DEL'AIGUILLE.

Où cela ? celui qui vient de ce côté-ci ?

Mlle JANNETON.

Oui, justement, le voilà qui me salue. Il vient à nous.

Made. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, laisse-le approcher.

SCENE X.

Made. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Fils.

M. DUBOIS Fils.

MADEMOISELLE, oſerois-je prendre la liberté de m'informer de l'état de votre ſanté, avec la permiſſion de Madame votre mere ?

Made. DEL'AIGUILLE.

Oui, oui, Monſieur, très-volontiers. Aſſéyez-vous donc, s'il vous plaît.

M. DUBOIS Fils.

Je viens de la Barriere S. Antoine, & je m'en vais à la Douane, & j'ai dit comme cela chemin faiſant, il faut que j'aille ſçavoir des nouvelles de Mlle Janneton.

Made. DEL'AIGUILLE.

Monſieur, vous faites bien de l'honneur à ma fille, & tenez, elle me parloit de vous.

M. DUBOIS Fils.

Ah, Madame, je ſuis donc plus heureux que je ne croyois ; car je ne penſois pas qu'elle pût jamais ſe ſouvenir de moi.

Made. DEL'AIGUILLE.

Pourquoi cela, Monſieur ? Quand on a des manieres honnêtes, c'eſt toujours bien fait ; les honnêtes gens ſont ſi rares, ſur-tout dans ce temps-ci.

M. DUBOIS Fils.

Cela eſt bien vrai. *Il offre du tabac à Mad. Del'aiguille.* Madame en uſe-t-elle ?

Made. DEL'AIGUILLE.

Oui-dà volontiers. Il eſt bien bon ce tabac-là, où le prenez-vous ?

M. DUBOIS Fils.

Chez mon pere, qui n'en vend que du bon ; parce qu'il y a des raiſons pour cela.

Made. DEL'AIGUILLE.

Monſieur votre pere ? ſeroit-ce M. de Lafleur, qui demeuroit autrefois chez M. Largentier ?

M. DUBOIS Fils.

Oui, Madame, & c'eſt M. Largentier, qui nous aime beaucoup, qui m'a fait avoir la place que j'ai.

Made. DEL'AIGUILLE.

Mais vraiment c'eſt cela tout juſte, Monſieur votre pere eſt de nos plus anciens amis. Et tenez, comme il le diſoit tantôt, il n'y a que cela ; car à préſent on ne ſçait ſur qui compter.

M. DUBOIS Fils.

C'eſt que l'on ne connoît pas tout le monde, mais je ſçai un quelqu'un qui ſeroit bienheureux, ſi vous & Mademoiſelle Janneton—&, elle ſçait bien ce que je veux dire.

Made. DEL'AIGUILLE.

Ecoutez donc, il n'y a qu'un mot qui ſerve, comme dit l'autre, & puiſque nous avons renouvellé connoiſſance avec Monſieur votre pere.—Je ſuis bien fâchée qu'il n'ait pas voulu manger la ſoupe avec nous ; cela ſeroit peut-être fini à préſent.

M. DUBOIS Fils.

Comment, quoi, Madame, qu'eſt-ce que vous voulez donc dire ? Serois-je aſſez heureux pour avoir le bonheur que de ! mais, Mademoiſelle, dites donc ?—

Mlle JANNETON.

C'eſt à ma chere mere à parler.

Made. DE L'AIGUILLE.

Eh bien, parlez, vous, je parlerai après.

Mlle JANNETON.

C'eſt que je diſois comme cela à ma chere mere que vous aviez envie de vous marier.

M. DUBOIS Fils.

Il eſt bien vrai que je n'y avois jamais penſé avant de vous avoir vue ; mais du depuis ce temps-là, je ne penſe pas à autre choſe.

Made. DE L'AIGUILLE.

Tenez ; écoutez-moi, mes enfants ; je ne ſuis qu'une femme, & je ne vais point par quatre chemins ; ce qu'on tient il ne faut pas le lâcher ; allez chercher Monſieur votre pere ; s'il eſt vrai que vous êtes ſon fils, cela ſera bientôt fini ; voilà comme je ſuis moi, voyez-vous.

M. DUBOIS Fils.

Ah, Madame ! ah Mademoiſelle Janneton ! Mais ſeroit-il bien vrai ? *Il ſe léve.* Dans ces occaſions-là, il ne faut pas épargner, je m'en vais prendre un fiacre, & je reviens tout de ſuite. *Il va pour s'en aller.* Mais, Madame, un bonheur ne vient point ſans l'autre, voilà mon pere qui paſſe par là-bas & qui vient de ce côté-ci.

Mlle JANNETON.

Tout de bon ?

M. DUBOIS Fils.

Oui, voyez.

Made. DE L'AIGUILLE.

Il va être bien étonné de voir que nous connoiſſons. Allons, allons, c'eſt bon.

SCENE XI.

Mde. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Pere, M. DUBOIS Fils.

M. DUBOIS Fils.

MON pere, mon pere ? par ici.

M. DUBOIS Pere.

Ah, ah, qu'eſt-ce que tu fais-là ? Eſt-ce que vous connoiſſez ce garçon-là, Madame de l'Aiguille?

Made. DE L'AIGUILLE.

Oui vraiment, nous le connoiſſons & nous le connoîtrons bientôt mieux ſi vous voulez.

M. DUBOIS Pere.

Ah, Dame, écoutez donc, ce n'eſt pas parce que c'eſt mon fils ; mais c'eſt un grivois qui ne mange pas ſon pain dans ſa poche tel que vous le voyez, & ſi vous étiez d'humeur enfin—devinez ce que je veux dire.

Made. DE L'AIGUILLE.

Ah, voyez le gros fin ! bien attaqué, bien répondu ; pour moi je crois que Monſieur vaut bien Madame, & tenez ſans barguigner davantage ; je dis qu'il faut les marier enſemble.

M. DUBOIS Pere.

Eh mais, écoutez donc, ſi vous y conſentez, je ne demande pas mieux.

M. DE L'AIGUILLE.

Tout de bon ?

M. DUBOIS.

Assurément, quand on se connoît de longue main, c'est tout ce qu'il faut. Il a un bon emploi, il en aura un meilleur encore. Quand je serai mort, je donnerai à ma belle-fille, mon débit de tabac ; je crois qu'avec cela mon fils est un bon parti.

Made. DE L'AIGUILLE.

Moi, je n'ai que Janneton d'enfans, ainsi tout ce que j'ai sera pour elle.

M. DUBOIS Pere.

C'est bien dit, je vous donne ma parole.

Mad. DE L'AIGUILLE.

Et moi la mienne. Allons, embrassez-vous, mes enfants, voilà qui est fini. *M. Dubois fils embrasse tout le monde.* Allons, entrons chez nous, nous boirons un coup en causant de tout cela.

Mlle JANNETON.

Ah, ma mere, voilà Monsieur Discret.

Made. DE L'AIGUILLE.

Laissez-moi faire. Je m'en vais lui laver la tête.

Mlle JANNETON.

Bon, bon, ne lui dites rien plutôt.

Made. DE L'AIGUILLE.

Non, je veux en avoir le cœur net.

Mlle JANNETON.

Ah, Monsieur Dubois !

M. DUBOIS Fils.

Ne craignez rien, je lui parlerai moi, s'il dit quelque chose.

SCENE XII.

Made. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Pere, M. DUBOIS Fils, M. DISCRET.

Mad. DEL'AIGUILLE.

PARLEZ un peu, Monſieur l'Ecrivain, je vous conſeille de ne plus venir vous étaler auprès de chez nous, car je vous frotterois les oreilles.

M. DISCRET.

Mais, mais qu'eſt-ce que vous avez donc, Madame del'Aiguille ?

Mlle JANNETON.

Fi, c'eſt bien vilain à vous, M. Diſcret.

M. DISCRET

Mais je ne ſçai pas ce que vous voulez dire.

Made. DEL'AIGUILLE.

Comment, coquin, après la lettre que tu as écrite à ma fille.

M. DISCRET.

Comment ; mais je croyois que vous ſçaviez que je lui écrivois, & quand on doit ſe marier enſemble.——

Made. DEL'AIGUILLE.

Oui, & le piédeſtal de ma vertu qui a fait un faux pas. Attends, attends-moi.

M. DISCRET *regarde M. Dubois fils.*

Quoi ?——

Made. DE L'AIGUILLE.

Si je prends mon aulne, je te la caſſerai ſur le corps, vilain coquin.

M. DISCRET.

Comment ? mais couſin.——

M. DUBOIS Fils.

Couſin ? je ne vous connois pas, Monſieur, paſſez votre chemin, ou—

Made. DE L'AIGUILLE.

Tu ne veux pas de ma fille en mariage, tu ne l'auras pas non plus ; car Monſieur l'épouſe.

M. DISCRET.

Mais c'eſt traître cela !

Made. DE L'AIGUILLE.

Et tu n'as que faire de revenir jamais grifonner devant chez moi.

M. DISCRET.

Mais écoutez-moi donc, Madame de l'Aiguille, Mademoiſelle Janneton.—

Mlle JANNETON.

Allons, allons, laiſſez-le là, ma chere mere.

Made. DE L'AIGUILLE.

Non, je veux qu'il s'en aille.

M. DISCRET.

Je ne demande à dire qu'un mot.

Made. DE L'AIGUILLE.

Tu en as écrit plus qu'il n'en falloit.

M. DISCRET.

Mais ce n'eſt pas moi qui——

Made. DE L'AIGUILLE.

Ce n'eſt pas ton écriture, chien de menteur ?

M. DISCRET.

Je ne dis pas cela ; mais——

Made. DEL'AIGUILLE.

Allons va-t-en tout-à-l'heure.

M. DISCRET.

Je veux auparavant.—

M. DUBOIS Fils.

Monſieur Diſcret, ſi vous raiſonnez.—

M. DISCRET.

Mais vous ſçavez bien que c'eſt vous, & je ne ſçai à quoi il tient.—

M. DUBOIS Fils.

A quoi il tient ? *Il met la main ſur ſon épée.*

Mlle JANNETON.

Allons, Monſieur Diſcret, allez-vous-en.

M. DISCRET.

Allez, Mademoiſelle, vous êtes une ingrate.

M. DUBOIS Fils.

Monſieur, je vous prie de ménager un peu le ſexe, ou bien.—

M. DISCRET.

Monſieur, je ne dis rien—mais c'eſt affreux à vous.—

M. DUBOIS Fils.

Je crois que vous m'attaquez. Vous en irez-vous ?

M DISCRET.

C'eſt que je prends toutes mes affaires. *Il ramaſſe tous ſes papiers.* Non, je ne reviendrai plus ici. Je les donne toutes au diable ainſi que vous.

M. DUBOIS Fils.

Comment, vous raiſonnez ?

M. DISCRET.

Non, Monſieur, je m'en vais ; mais quelque jour.—*Il s'en va.*

M. DUBOIS Fils.

Nous en voilà débarraſſés.

Mlle JANNETON.

Ah, Monſieur Dubois, que je ſuis heureuſe de vous avoir connu !

M. DUBOIS Pere.

Venez donc, vous autres.

Mad. DEL'AIGUILLE.

Eſt-il parti ?

M. DUBOIS Fils.

Oh, je vous réponds qu'il n'aura pas envie de revenir.

Mad. DEL'AIGUILLE.

Allons, mes enfants, mon gendre, venez, venez.

Ils entrent tous chez. Mad. de l'Aiguille.

FIN.

LIVRES VENDUS

Par T. HOOKHAM.

ABBREGE de la Grammaire de Wailly, 12mo.
Les Americaines, par Beaumont, 6 tom. 12mo.
L'Ames des Bourbons, 2 tom.
Anatomie de Sabbathier, 3 tom. 12mo.
Angola Hiſtoire Indienne, 12mo.
Anecdotes des Reines et Regentes de France, 6 tom. 12mo.
Annals de la Vertu, by Madam la Comteſſe de Genlis, 3 tom. 12mo.
Adele & Théodore, ou Lettres ſur L'Education par ditto, 3 tom.
L'Ann 2440, 8vo.
L'Art de Plaire, 18mo.
L'Art de Peter, 12mo.
Bailey's Engliſh and German Dictionary, 8vo.
Barbier de Seville Comedie, 8vo.
Barretti's Italian Grammar, 8vo.
———— Dictionnaire, 2 tom. 4to.
Biblia Sacra, 6 tom. 8vo.
Bible, par Monſ. de Voltaire, 2 tom. 8vo.
Cabinet de Phyſique, 2 tom. 8vo.
Candide, par Voltaire, 12mo.
Caracteres de Bruyere, 2 tom. 12mo.
Ditto, 4to. fig.
Catalogue Raiſonée des Manuſcrits de Geneve, 8vo.
Commentaires ſur L'Eſprit des Loix, 8vo.
Confidence d'une jolie Femme, 2 vol. 12mo.
———— Philoſophique, 8vo.
Contes de la Fontaine, 2 vol. 12mo. fig.
——— Moraux de Beaumont, 2 tom. 12mo.
——— Moraux de Marmontel, 3 tom. 12mo.
——— Ditto, par Mercier, 2 tom. 12mo.

Correſpondence de Montalembert, 2 tom. 12mo.
La Coutume des Anciens Peuples du Monde, 4to. fig.
Cours d'Etude, par Condillac, 16 tom. 12mo.
Diable Boiteux, 2 tom. 12mo.
Dictionnaire des Alimens, 2 vol. 8vo.
———— de la Fable, 12mo.
———— Grammatical, 2 tom. 8vo.
———— de L'Hiſtoire Naturelle, 9 tom. 8vo.
———— de Sabbathier, 9 vol. 8vo.
Deſcription d'Italie en forme de Dictionnaire, 2 tom. 8vo.
Effets des Paſſions, 8vo.
Elemens de Muſique, 8vo.
Emile, par Rouſſeau, 4 tom. 12mo.
Entrevues de Ganganelli, 12mo.
L'Eſprit par Helvetius, 2 vol. 8vo.
L'Eſprit des Loix, 4 tom. 12mo.
Eſſais ſur les Femmes, par Thomas, 12mo.
—— de Montaigne, 12mo.
Etude de L'Hiſtoire, 12mo.
Fables de la Fontaine, 12mo.
Gil Blas, 4 vol. 12mo.
Grammar de Reſtaut.
Heloyſe, par Rouſſeau, 3 tom. 12mo.
Hiſtoire d'Agathon, 4 tom. 12mo.
——— Generale, par Mellot, 9 tom. 12mo.
——— de Guzman d'Alfarach, 2 tom. 12mo.
——— de la Hollande, par Kerroux, 4 tom. 8vo.
——— de Louis XI. 2 tom. 12mo.
——— de Marguerite de Valois, 8vo.
——— du Paraguay, 6 tom. 12mo.
De L'Homme, par Helvetius, 2 tom. 8vo.
Horace de Batteux, 2 tom. 12mo.
——— par Sanadon, 8 tom. 12mo.

La jolie Femme, ou la Femme du Jour, 2 tom. 12mo.
Inſtructions d'un Pere a ſes Enfans, 2 tom. 8vo.
Iſle Inconnue, ou Memoires du Chevalier des Gaſtines, 5 tom. avec fig.
Les Liaiſons Dangereuſes, 4 tom.
Lettres de Cateſby, 12mo.
——— d'Emerance a Lucie, 2 tom. 12mo.
——— de Ninon de l'Enclos, 12mo.
——— Perſanes, 12mo.
——— d'une Peruvienne, Fr. et Italien, 2 tom. 12mo.
——— de Quelques Juifes a Voltaire, 3 tom. 12mo.
——— de Madame la Comteſſe de la Riviere, 2 tom. 12mo.
——— de Stephanie, 4 tom. 12mo.
——— de Savigne, 9 tom. 12mo.
——— Ditto, Vol. IX.
Legiſlation, par Mably, 2 tom. 12mo.
Magazin des Adoleſcentes, 4 tom. 12mo. par Beaumont.
——— des Enfans, 2 tom. 12mo.
——— des Jeunes Dames, 4 tom. 12mo.
Malheurs de l'Inconſtance, 2 tom. 12mo.
Mariage de Julie, Comedie, 8vo.
Memoires de Batteville, 12mo.
——— de Berwick, 2 tom. 8vo.
——— de Grammont, 2 tom. 12mo.
——— et Lettres de Maintenon, 16 tom. 12mo.
——— pour ſervir a L'Hiſtoire d'Anne D'Autriche par Madame de Matteville, 6 tom.
——— Militaire, par Guichard, 2 tom. 12mo.
——— de Noailles, 4 tom. 12mo.
——— de Montpenſier, 8 tom. 12mo.
——— de L'Abbe Terrai, 12mo.

BINDING SECT. JUL 31 1968

PQ
1221
I.5
t.6

Le Texier, A. A.
Recueil des pièces de théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY